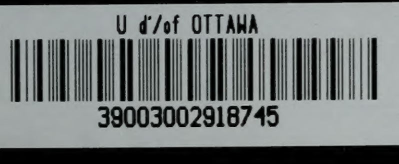

U d'/of OTTAWA
39003002918745

Die Welt mag noch
so düster sein, setzt
man plötzlich ein
Stück hellenischen
Lebens hinein, so
hellt sie sich auf

Nietzsche

LA

GRÈCE IMMORTELLE

TH. HOMOLLE, G. DESCHAMPS,

CH. DIEHL, ALF. CROISET, A. ANDRÉADÈS,

L. BERTRAND, D. BAUD-BOVY



GENÈVE
ÉDITIONS D'ART BOISSONNAS

—

1919

AU LECTEUR

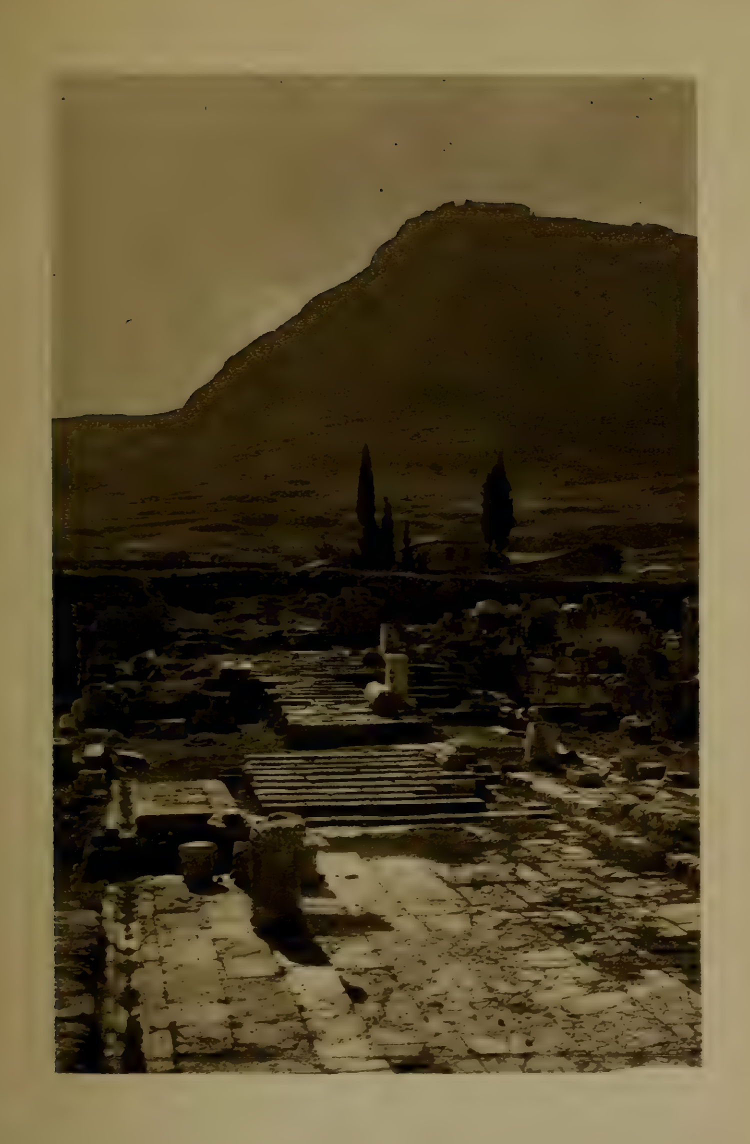
Les conférences réunies dans ce volume ont été données durant les mois de février et mars 1919, salle La Boëtie, à Paris. Elles avaient pour cadre une exposition de 550 photographies prises par M. Boissonnas au cours des nombreux voyages qu'il a faits en Grèce, accompagné de M. D. Baud-Bovy, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Genève.

Des moulages de statues et de bas-reliefs du Louvre et du Musée d'Athènes — celui entre autres de la Thémis de Rhamnonte dont le Gouvernement grec vient d'offrir à l'Université de Louvain une copie en marbre, — complétaient par une évocation de la Grèce antique ces visions de la Grèce d'aujourd'hui. Placée sous le haut patronage de Son Excellence M. Venisélos, cette exposition s'était organisée avec l'appui de l'Association Gréco-Suisse Jean-Gabriel Eynard. En présence de Leurs Excellences MM. Politis, ministre des Affaires étrangères, et Romanos, ambassadeur de Grèce à Paris, elle avait été inaugurée le jeudi 13 février par une

conférence de M. Victor Bérard. Si cette conférence, intitulée : La mort de Calypso, ne figure pas ici, c'est qu'elle formera l'un des chapitres du grand ouvrage, illustré par M. Boissonnas, et consacré à l'Odyssée, que M. Victor Bérard compte publier sous peu. On trouvera ci-après les paroles par lesquelles M. Edouard Chapuisat, directeur du Journal de Genève, et président de l'Association Jean-Gabriel Eynard, avait clôturé cette séance d'ouverture d'une exposition qui devait attirer plus de 40,000 visiteurs et être rehaussée d'un éclat exceptionnel par quelques-uns des maîtres de la pensée française.

Le lecteur saura gré sans doute aux éditeurs de lui avoir conservé ces études qui résument les caractères essentiels du Génie et de la Beauté de la Grèce.







PAROLES PRONONCÉES A L'OUVERTURE DE L'EXPOSITION DES VISIONS DE GRÈCE

Monsieur le Ministre,
Mesdames et Messieurs,

Il peut paraître tout à fait étrange que ce soit à un Genevois qu'incombe l'honneur de présenter à Paris une exposition de vues de la Grèce.

Si j'ai cédé aux instances de quelques-uns de mes amis, c'est parce que l'Association Gréco-Suisse Jean-Gabriel Eynard, dont j'ai l'honneur d'être le président, ne s'est jamais refusée à mar-

quer où que ce fût son attachement à la cause du philhellénisme.

Ce sont d'ailleurs les œuvres de l'un de nos compatriotes, M. Frédéric Boissonnas, déjà connu par d'admirables travaux, que vous allez admirer.

M. Boissonnas a fait œuvre d'artiste, mais il a fait œuvre aussi d'amant passionné de l'Hellade. En errant au hasard des flots, ces flots admirables qui se balancent d'une île à l'autre aux confins de la Grèce, en gravissant, lui, homme, cet Olympe où vivaient les dieux, il a fait plus que recueillir des impressions, il a fait plus que les fixer sur une plaque banale; il a tenté de les graver dans nos cœurs et dans nos esprits.

Aujourd'hui, les regards sont fixés sur la Grèce qui aspire à reprendre en Orient la place qu'elle y occupa il y a tant de siècles. L'appui d'alliés fidèles permet d'entrevoir l'heure où la Grèce, qui a donné au monde les plus purs joyaux de la civilisation, pourra contribuer à la reconstitution de l'Europe moderne, aux limites mêmes de l'Orient.

Sans doute il est poétique d'évoquer Nausicaa, la princesse adorable et ses suivantes portant leur linge blanc sur les grèves; sans doute il est de circonstance d'évoquer le prudent Ulysse manœuvrant parmi les écueils de tous genres dont l'Iliade

et l'Odyssée ont dressé les monolithes immortels dans l'histoire et dans la légende.

Mais il paraît plus opportun de voir l'avenir.

Je suis chargé, Messieurs, par l'Association Gréco-Suisse Jean-Gabriel Eynard, de saluer ici, avec M. Vénisélos, président du Conseil hellénique, auquel j'ai porté mon message, M. Politis, ministre des Affaires étrangères, qui assument aujourd'hui, à la tête du gouvernement grec, la responsabilité de mener la Grèce à ses destinées.

Genève, Messieurs, depuis que Jean-Gabriel Eynard se fit en Europe l'apôtre ardent, enthousiaste et généreux de la cause des Grecs, Genève s'honore d'être le berceau du philhellénisme. Elle entend ne pas faillir aujourd'hui à ses traditions libérales et l'Association Gréco-Suisse qui y a son siège a tenu à assumer sa part de responsabilité dans l'exposition qui vous est présentée.

Mesdames et Messieurs,

Après avoir subi les pires souffrances, souffrances morales, souffrances physiques, la Grèce entrevoit les heures claires où son peuple d'habiles nautoniers pourra conduire le vaisseau de l'Etat sur une mer aux flots adoucis et dépourvu de mines

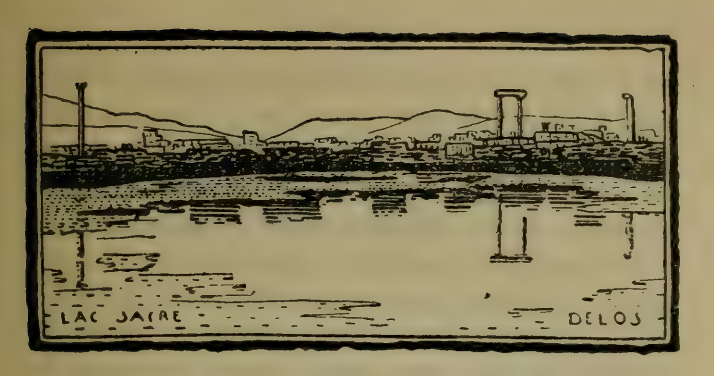
insidieuses. Les paysages que vous allez contempler vous permettront d'admirer les beautés morales dont nous ne devons pas les dissocier.

C'est dans ce sentiment, Monsieur le Ministre et Messieurs, que je déclare l'exposition ouverte et que je vous demande l'autorisation de crier: Zito i Hellas! Vive la Grèce!

EDOUARD CHAPUISAT.
Directeur du *Journal de Genève.*







LE GÉNIE GREC DANS L'ART

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

Le Comité genevois, qui s'honore de porter le nom et de perpétuer les généreuses traditions d'Eynard le Philhellène, s'est proposé, en organisant ces conférences, de rappeler les services qu'a rendus la Grèce à l'humanité de tous les siècles et les droits qu'elle s'est acquis pour toujours à son admiration, à sa reconnaissance et à sa justice. Comme un des meilleurs titres de la Grèce, un titre, pour mieux dire, incomparable et unique, est d'avoir donné au monde l'éternel bienfait de la beauté,

on a voulu qu'une des premières conférences fût consacrée au *Génie grec dans l'art*. Pour en faire mieux comprendre et sentir le charme et la puissance, on a pris soin de placer sous nos yeux quelques moulages choisis d'œuvres caractéristiques ; on s'est plu à parer cette salle des photographies des plus beaux sites et des lieux les plus célèbres de la Grèce : elles présentent les aspects infiniment variés du paysage grec, où une grâce exquise confine à de majestueuses beautés, et replaçant, en quelque sorte, les monuments dans leur milieu et dans leur cadre, elles nous révèlent les secrètes harmonies de la nature et des œuvres de l'homme [1].

Celui à qui est échu l'honneur de ce redoutable sujet n'est pas seulement obligé par prudence d'en limiter l'étendue, il est tenu en conscience d'en adapter la matière, le plan et l'esprit aux intentions du comité qui le lui a confié, à l'attente des auditeurs qui sont ici réunis, aux sentiments et aux vœux de ceux qui de bien plus loin tendent vers la France leurs oreilles et leurs cœurs, les Hellènes qui ont

[1] Elles ont été exécutées au cours de plusieurs expéditions sur le continent grec et dans les îles, par M. Fr. Boissonnas, avec l'habileté d'un opérateur consommé et le sentiment d'un artiste. Il n'y manque que la Grèce asiatique, qui n'était pas encore librement ouverte à sa curiosité.

combattu avec nous pour la liberté et la justice, les Hellènes qui ont souffert et souffrent encore sous un régime d'iniquité, et qui tous mettent en nous, après le droit, leurs plus chères espérances. L'heure n'est point, semble-t-il, de philosopher subtilement sur l'idéal, quand les Grecs « irrédimés », victimes de la conquête turque, otages des tyrannies de Constantinople, de Sofia et de Berlin coalisées pour déposséder leur race ou la détruire, réclament la propriété du sol qui leur appartient en vertu d'une occupation quatre fois millénaire, au nom des ancêtres dont le sang coule en leurs veines, dont ils ont hérité l'esprit entreprenant et les hautes aspirations; alors qu'ils nous demandent à l'appui de leurs légitimes revendications des faits et des preuves. Laissant donc à des temps plus propices, à des esprits plus déliés ou moins obsédés par les problèmes et les soucis présents, les définitions et les analyses de l'esthétique, je bornerai mon ambition et mon dessein à vous montrer l'activité créatrice de l'art grec, à marquer quelques étapes de son évolution, à parcourir le champ presque illimité de son expansion, à vous faire goûter par quelques exemples la saveur et le parfum de son immortelle et délicieuse jeunesse. Vous voudrez bien m'excuser, je vous prie, de choisir de préférence et exclusive-

ment, entre les diverses manifestations du génie artistique, les œuvres de la plastique ; de me limiter, pour le temps, à la période déjà longue du développement original de l'art créateur dans la Grèce libre ; pour l'espace, à cette région continentale et insulaire de l'Asie égéenne, qui est aujourd'hui revendiquée par les Grecs et ne saurait leur être contestée par personne à aucun titre légitime. Ceux qui l'habitent sont encore appelés *Ioniens*, comme les jeunes hommes dont l'hymne homérique décrit la beauté, les riches parures et les danses ; comme les sages qui ont donné à la Grèce sa première philosophie et inventé la science ; comme les artistes qui firent d'abord sortir du métal ou du marbre les statues des hommes et des dieux et qui, en architecture, posèrent les règles, créèrent les formes et les types de l'élégance ionique. Cette Ionie, qui au sens large s'étendait des parages de l'Hellespont à la mer de Carpathos, n'est pas seulement une terre hellénique, elle fut maintes fois à travers les siècles, si l'on peut s'exprimer ainsi, la Grèce de la Grèce par la hardiesse, la grandeur et la beauté de ses initiatives dans tous les domaines de l'art et de la pensée. L'instinct populaire ne s'est point trompé, qui attribue à l'Ionie trois des sept merveilles du monde et quatre des sept sages de la Grèce.

En 1857 — il restait alors dans une Allemagne plus humaine des esprits que n'avait pas encore infectés le prussianisme, indépendants, fidèles aux traditions qui avaient séduit Madame de Staël et enchanté Renan —, le professeur Ernst Curtius écrivait, au début de son *Histoire grecque,* une page que je me plais à citer. Il y établit sur de claires, profondes et concluantes raisons l'unité géographique des continents qui se groupent autour de la mer Égée et des îles qui les relient l'un à l'autre comme les arches d'un pont, l'unité morale et physique des populations répandues sur toute la périphérie, issues d'une même souche, mêlées et confondues par un perpétuel mouvement de flux et de reflux, rapprochées et réunies par la communauté des intérêts, des aptitudes et des sentiments, par la collaboration et l'émulation dans les œuvres de l'esprit, par l'alternance de l'initiative et de la primauté dans les progrès de la culture. Il concluait avec une équité sympathique à la nécessité de l'union des deux rameaux.

« L'un et l'autre littoral, disait-il [1], se correspondent comme les deux moitiés d'une même contrée. La mer et l'atmosphère ont tout fait pour réunir les côtes de l'Archipel : les mêmes vents périodiques soufflent de

[1] Curtius-Bouché-Leclercq, *Histoire grecque,* I, p. 4.

l'Hellespont jusqu'en Crète, réglant de la même manière le cours de la navigation et les variations des climats. On trouverait difficilement entre l'Europe et l'Asie un seul point où, par un beau temps, le marin se trouve isolé entre le ciel et l'eau. Aussi de tout temps, depuis l'époque de Priam, les mêmes peuples se sont fixés sur les deux rivages ; ce sont de part et d'autre même langue et mêmes mœurs. Le Grec se sent aussi bien chez lui à Smyrne qu'à Nauplie ; Salonique, située en Europe, est en même temps une échelle du Levant. Malgré les vicissitudes politiques, Byzance est encore aujourd'hui considérée de part et d'autre comme une métropole commune. Ainsi, pareille au flot qui des grèves de l'Ionie se propage jusqu'à Salamine, chaque migration des peuples, après avoir touché l'une des deux plages, a toujours poursuivi sa route jusqu'à l'autre. Les conventions arbitraires de la politique, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, se sont interposées entre ces deux rivages... ; mais ces séparations artificielles sont toujours restées purement extérieures et n'ont jamais pu désunir ce que la nature a évidemment destiné à être le théâtre d'une histoire commune ».

Les Grecs ne pourraient souhaiter plaidoyer plus convaincant en faveur de leurs prétentions sur l'Asie égéenne, ni nous introduction plus topique à l'étude

du rôle de l'Ionie dans la création collective de l'art grec et sa diffusion universelle et simultanée à travers tout le bassin de la Méditerranée.

Les légendes merveilleuses, dont l'imagination des Hellènes a enveloppé et s'est plu à parer les lointaines origines de l'art national, en montrent à la fois l'unité et la quasi ubiquité et, par une remarquable coïncidence, elles délimitent déjà avec exactitude les régions sur lesquelles les Grecs invoquent aujourd'hui les droits de la naissance et du génie.

L'art paraît de tous côtés en même temps et sous toutes les formes : en Crète et en Attique, avec Dédale et les Dédalides, qui poussent leurs migrations aventureuses et répandent leurs merveilleuses œuvres d'artisans et d'artistes, charpentiers, sculpteurs, architectes, jusqu'aux limites de l'empire de Minos et même par delà ; sur les côtes et dans les vallées du littoral asiatique, comme dans les îles contiguës, avec les Cyclopes de la Lycie, chère à Apollon, qui bâtissent sur le rivage opposé les colossales murailles d'Argos, de Tirynthe, de Mycènes, et dressent à l'entrée de la forteresse des Atrides le bas-relief héraldique et protecteur des lions ; dans l'Ida de Crète et celui de Phrygie, séjours des industrieux Dactyles, inventeurs de l'enclume, du marteau, des tenailles, ouvriers du fer et du bronze ; à Rhodes,

en Crète encore, en Chypre, avec les Telchines, artistes et enchanteurs, gardiens jaloux et volontiers malfaisants des secrets héréditaires de la métallurgie, auxquels on attribuait les plus anciennes images d'Apollon, de Héra, d'Athéna et des Nymphes. Rhodiens aussi sont les Héliades, dont les ouvrages, comme les statues des Dédalides, semblaient marcher et respirer par les chemins.

Cette simple énumération indique assez la part que les mythes eux-mêmes font à l'Asie grecque, dès la plus ancienne histoire, pour ne pas dire la préhistoire, dans les manifestations du génie artistique. Plus les recherches se sont multipliées, les connaissances étendues et précisées, et plus a éclaté la vérité cachée sous la fable.

Lorsque, après les grandes perturbations ethniques et sociales représentées par la guerre de Troie et les νόστοι, par le retour des Héraclides et l'émigration ionienne, dans le tourbillon des courants contraires, dans le conflit des peuples transplantés, tomba en décadence et disparut la civilisation que l'on a appelée achéenne ou mycénienne et que l'on appelle aujourd'hui minoenne, l'art dut en quelque sorte être retrouvé et créé à nouveau. A ce moment critique, c'est encore sur la rive orientale de la mer Égée que tout recommence et renaît, dans les vallées plus larges,

plus fertiles, plus riches, plus épargnées par les invasions, de la Grèce asiatique, dans les villes fondées par les colons de l'Occident, qui avaient préféré l'exil à la servitude et emporté avec eux ce qui restait des traditions de l'ancienne culture et des procédés de l'ancienne technique. Et quel soudain essor, quelle miraculeuse fécondité !

Travail du métal ou du bois, de la pierre, de la terre ou du marbre, peinture, architecture ou plastique, sont comme réinventés et progressent merveilleusement sous la double excitation des souvenirs nationaux et des modèles de l'Égypte, de la Chaldée, de la Syrie. Alors apparaissent le chapiteau à volutes, le chapiteau en corbeille ou à feuilles de palmier, et le type ingénieux du support animé, la Caryatide. Le xoanon immobile et inerte se transforme par degrés en une image charmante de jeune fille, déesse ou mortelle, qui, gracieusement parée, relève la chute traînante de son chiton, et dans sa main tendue, porte un emblême divin ou une offrande. Du pilier équarri ou arrondi, de la poutre inanimée, insensible et aveugle, sort la statue de l'homme qui marche, qui regarde et qui semble prêt à parler.

L'activité est partout ; Éolide, Ionie, Doride, Lesbos, Chios, Samos, Rhodes et Chypre rivalisent. Il faudrait nommer toutes les villes ; la vie y bouillonne,

y déborde et s'épand au dehors. Elles portent jusqu'aux extrémités du monde connu, du fond du Pont Euxin aux colonnes d'Hercule, les essaims de leurs colonies, les inventions de leur industrie, les œuvres de leur génie. Si nombreux sont les foyers, si large et comme infini le rayonnement que semblerait réalisé le cercle paradoxal décrit par Pascal en termes effarants, dont le centre est partout et la circonférence nulle part.

Les ateliers se multiplient, les maîtres abondent à tel point, ils jouissent d'une telle renommée que leurs productions sont partout répandues et demandées ; tel en est le succès et l'influence que la Grèce insulaire et continentale est pour ainsi dire ionisée : l'ionisme s'insinue d'autre part et s'impose jusque dans les terres étrangères d'antique culture, à la cour des monarques de l'Égypte, de la Lydie et de la Perse. Entre tant d'illustres villes, qui se firent pour ainsi dire les éducatrices des artistes de la Grèce et les pourvoyeuses de ses grands sanctuaires nationaux, vous ne vous étonnerez pas que je prenne pour type Phocée : son nom symbolise la hardiesse du génie colonisateur et l'héroïsme dans les luttes contre la tyrannie étrangère, en même temps qu'il éveille pour nous, Grecs et Français, le souvenir du gracieux épisode où, dès la première rencontre, se révéla

d'abord la sympathie préétablie de nos deux nations. Les artistes de Phocée avaient élevé dans Delphes un trésor caractérisé par le chapiteau éolien ; ils donnèrent aux Étrusques le modèle des grands sarcophages en forme de lit funéraire ; ils ont laissé à Marseille, fille de leur cité, la trace de leur passage dans des ex-voto consacrés à Cybèle et dans la célèbre statue d'Aphrodite dont s'enorgueillit le musée de Lyon. Qui sait quelle peut être la part des colons Phocéens, répandus sur la côte hispanique du pied des Pyrénées à l'embouchure du Baetis, dans le chef-d'œuvre de l'art ibérique, la célèbre dame d'Elché ? Téléphanès de Phocée n'est plus pour nous qu'un nom ; mais il indique l'action des ateliers phocéens en Thessalie, en Macédoine, et jusque dans la Perse. On peut bien croire qu'ils avaient contribué aussi à la décoration de la panhellénique Naucratis.

Je pourrais de la même manière montrer l'Ionie à l'œuvre, dans le Péloponèse, où Théodoros de Samos construisit la Skias de Lacédémone ; Bathyclès de Magnésie, le Trône d'Apollon Amycléen ; dans la Grande Grèce, où Pythagoras de Samos, devenu par l'exil Pythagoras de Rhégium, modelait les statues des vainqueurs que chantait Pindare. Que dis-je, au VIme siècle, Delphes, le centre de la Grèce, le symbole de son unité religieuse et morale, reçut presque plus

d'hommages et de plus splendides offrandes des Grecs orientaux que de ceux de l'Occident. Athènes elle-même, fut d'abord à l'école des maîtres de Chios, de Samos, de Milet, elle la mère des arts. Le musée de l'Acropole est aujourd'hui rempli de figures charmantes où l'élégance ionienne a prodigué tous les raffinements de son adresse ingénieuse et de sa coquetterie.

Je m'arrête, Mesdames et Messieurs ; aussi bien la liste serait trop longue et les énumérations risquent de fatiguer l'esprit plus que de l'éclairer ; tous les discours ne valent pas une description précise ou mieux encore la vue d'un seul objet bien choisi et typique. Permettez-moi donc de vous présenter seulement trois œuvres, qui répondent à trois étapes décisives de l'évolution artistique de l'Ionie : une statue du genre de celles que les Grecs appelaient et continuent à appeler *κόραι*, l'une des vierges de l'Acropole, sœur de la caryatide du trésor des Cnidiens à Delphes ; le conducteur de char, qui fit triompher Gélon dans l'hippodrome de Pytho, attribué par quelques archéologues à Pythagoras de Samos ; une des scènes enfin de la Gigantomachie qui décorait l'autel élevé par les Attalides dans l'acropole de Pergame. La première figure est contemporaine, ou peu s'en faut, du règne de Darius ; la seconde vit le jour

aux temps des grands triomphes de l'indépendance hellénique, des victoires de Mycale, de Salamine et de Platées ; le haut relief pergaménien précède de peu le règne du dernier des Attales qui légua son royaume aux Romains. Ainsi, de son aube radieuse à son ascension éclatante et toute proche du zénith et jusqu'à son couchant embrasé, nous aurons parcouru toute la carrière de l'art grec d'Asie.

Je ne puis vous offrir l'image elle-même de la souriante vierge qui, barbarement mutilée par les Perses en 480, pieusement ensevelie par les Athéniens, parmi les décombres des temples incendiés de l'Acropole, fut avec une égale piété exhumée dans la joie par la Société Archéologique aux environs de l'année 1880.

Deux moulages [1], qui sont ici sous vos yeux et qui représentent deux de ses sœurs cadettes, deux sœurs naturalisées athéniennes si je puis dire, vous en donneront l'idée et me dispenseront de longs développements ; car elles gardent un air de famille et sont demeurées fidèles aux données générales de l'art ionien, pour ce qui est de l'attitude, du costume, de

[1] L'un est celui de la charmante figure, la plus récente de la série, la plus attique, celle à qui l'on a donné quelquefois le surnom de « La Boudeuse », et que l'on désigne plus couramment du nom de Coré d'Euthydicos, d'après celui qui l'avait dédié, Μνημεῖα τῆς Ἑλλάδος, pl. XXVIII. Lechat, *Au Musée de l'Acropole,* p. 364-7, fig. 36, 37.

la coiffure et de la parure, pour ce qui est aussi de la décoration polychrome ; elles ont seulement acquis, avec le progrès des années et dans une atmosphère plus légère et plus pure, ce charme exquis d'élégance, de discrétion et de mesure, de simplicité spirituelle, aimable et accueillante qui est comme la marque de l'atticisme.

J'emprunterai la description de notre statue à M. Lechat, non seulement parce qu'il est l'auteur de l'étude la plus délicatement pénétrante sur les *Corés* de l'Acropole, mais encore parce que celle-ci fut écrite en un temps où aucune intention tendancieuse de politique ionienne ne pouvait être soupçonnée et précisément par le critique qui dénonça un des premiers, en archéologie, les excès du « tout à l'ionisme ». Voici comment il s'exprime à la page 315 de son livre intitulé *Au musée de l'Acropole* au sujet de la statue qui porte, dans le dit musée, le numéro 682[1].

« *La statue est une des plus grandes de toute la série archaïque de l'Acropole et une de celles qui, dans la salle d'honneur du Musée, frappent le plus*

[1] Entre toutes les reproductions qui en ont été données, je citerai seulement Μνημεῖα τῆς Ἑλλάδος, I, p. 83, pl. XVIII, et la plus récente, la plus complète — après assemblage de tous les morceaux conservés —, Hans Schrader, *Archaische Marmor-Skulpturen im Acropolis-Museum,* p. 18-21, fig. 14-18.

les regards. L'ovale allongé de la tête, la maigreur du visage, le nez long et mince, le menton pointu, les épaules larges et fortes, la poitrine rebondie et surtout l'air vivant de la physionomie lui donnent une marque si individuelle que l'on croit aisément avoir affaire à un portrait... Après ce caractère expressif de la physionomie, on remarquera surtout l'élégance raffinée et riche de la parure. Le travail des petites boucles de cheveux sur le front et des longues boucles en torsades tombant sur les épaules est une merveille de patience, de fragile finesse et de recherche. Les vêtements, sans cesser d'être conformes à la mode généralement adoptée, sont les plus amples et les plus ornés — pour ne pas dire le vrai mot, les plus cossus, — que jamais Athénienne du VIme siècle ait eu la joie d'étaler... Le sculpteur a dépensé son zèle et prodigué ses peines...

« *Ce n'est pas seulement l'œuvre du ciseau qu'il faut examiner, mais aussi celle du pinceau, où les mêmes tendances se laissent reconnaître.....*

« *Si maintenant on ramasse dans une vue d'ensemble tous ces caractères énumérés l'un après l'autre : refouillement laborieux des plis des vêtements, élégantes minuties de la chevelure, complications des motifs des broderies, toutes les délicatesses du pinceau après toutes celles du ciseau, on*

constate avec abondance, non plus sur tel ou tel point particulier, mais sur tous les points à la fois, combien l'auteur de cette statue poussait loin le sens et le goût de la décoration et que cela même fait sa qualité principale et son principal défaut...

« *On sait que ce goût de la décoration poussé à l'extrême, cette réelle habileté technique, inventive et industrieuse surtout dans le détail, sont des caractères que l'on attribue volontiers aux maîtres de la plastique ionienne des îles et particulièrement de Chios au VI*me *siècle. Si donc il y a au musée de l'Acropole, une œuvre où l'on puisse être tenté de reconnaître un produit de cet art-là, produit authentique ou imitation, c'est bien la statue que je viens de décrire*[1] ».

Combien cette impression était juste et cette induction fondée, c'est ce qui résulte de la ressemblance de la statue de l'Acropole avec celle de Delphes qui est authentiquement attribuée au Trésor de Cnide, œuvre incontestable d'artistes ioniens. Décrivant la Caryatide de Cnide, j'écrivais en 1900 dans le *Bulletin de Correspondance hellénique :*

« *Quand je revins au Musée de l'Acropole après la découverte de la Caryatide..., je fus frappé de*

[1] Lechat, *Au musée de l'Acropole,* p. 314-319.

sa ressemblance avec une des plus originales, à coup sûr des plus attirantes sinon des plus belles, parmi les figures féminines archaïques. La ressemblance est remarquable en effet et les deux statues offrent mêmes caractères : obliquité des yeux et de la bouche, fossettes aux coins des lèvres, saillies des pommettes, expression aimable et intelligente du visage souriant, solide charpente, ovale allongé de la tête, sèche fermeté des chairs, sous cette réserve seulement que les derniers de ces traits communs sont plus accentués dans la figure de l'Acropole, plus anguleuse, plus longue et plus maigre, et que celle-ci est aussi d'une exécution plus délicate et d'une grâce beaucoup plus raffinée[1] ». Différences qui s'expliquent, pour le dire en passant, et par certain intervalle chronologique et plus encore par la diversité des fonctions entre la statue isolée et la figure architecturale.

Insistant sur les particularités de la décoration et les détails de la technique, et amené à me servir par un examen indépendant presque des mêmes termes que M. Lechat, j'ajoutais que ces rencontres d'expressions n'étaient point indifférentes. Vous en conviendrez, je pense avec moi, et resterez convaincus

[1] *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1900 p. 605-6.

du rôle capital joué par l'Ionie dans la formation de la sculpture attique, celle qui réalise pour nous l'idéal de la perfection.

Si vous voulez bien maintenant regarder de cet autre côté, après le type archaïque de la beauté féminine, un moulage de l'Aurige de Delphes vous offrira le type de la beauté virile, tel que le concevaient et l'avaient réalisé les artistes de la génération qui précéda Phidias[1]; et cette image aussi, que déjà l'on peut qualifier de chef-d'œuvre, nous reportera vers l'Ionie, puisque, entre les sculpteurs à qui les archéologues en ont attribué l'honneur, Pythagoras de Samos a obtenu plus d'un suffrage.

Voici comment m'apparut cette admirable figure, lorsque, sous la pression impatiente et respectueuse de mes doigts et de ceux de ma femme, elle sortit radieuse de la chape de glaise dont le sol de Delphes l'avait revêtue et protégée. Si je me risque à me citer moi-même, c'est pour vous faire partager, s'il se peut, la vivacité de l'impression toute chaude du premier moment.

« *Les Grecs avaient le culte de la beauté virile, ils la mettaient au-dessus de tout. Ils s'en formaient une conception supérieure et admirable en effet ;*

[1] Pour les reproductions, voir *Monuments Piot,* IV, pl. XV-XVI ; *Fouilles de Delphes,* IV, pl. XLIX-L.

le mot de καλός par lequel on saluait au passage les plus accomplis des jeunes hommes, qu'on traçait sur les murs des palestres et des gymnases, qu'on peignait sur les vases, à côté de leurs noms, avait une plénitude de sens dont nous ne nous avisons pas tout d'abord : il implique un mélange des plus rares qualités physiques et morales. La beauté, telle qu'ils la comprenaient, ce n'est pas seulement comme pour nous la grâce ou la régularité du visage ; c'est la forme achevée, c'est l'harmonie parfaite, la συμμετρία du corps tout entier, c'est la force souple, aisée, puissante et tranquille, que développe une gymnastique bien réglée, également répartie dans tous les membres sans s'exagérer dans aucun ; c'est la santé parfaite du corps avec celle de l'âme. L'exercice, la pratique de la lutte énergique et loyale, le désir et l'habitude de la victoire donnent à l'athlète bien né et bien dressé la maîtrise de soi qu'engendre la discipline et l'assurance qui naît du sentiment de la force éprouvée, l'autorité qui s'impose aux camarades et aux autres hommes, la gaîté sereine qui dérive du parfait équilibre des organes et des facultés, de la joie de vivre d'une vie pleine, libre et vigoureuse. Telle était la beauté qui formait le lien de ces amitiés, parfois corrompues, souvent calomniées, mais dont le principe esthétique et

moral était en soi élevé autant que les effets généreux. Ajoutez encore, au début du Vme siècle, cette auréole de gloire qu'avaient mise sur tous les fronts helléniques les hauts faits de Marathon, des Thermopyles, de Himéra, de Salamines et de Platées, le sentiment d'orgueil, de dignité, de noblesse dont débordait l'âme du Grec vainqueur du barbare! Jamais eut-on plus sujet d'être heureux, occasion plus propice de s'épanouir en pleine beauté?

«*Cette beauté sereine et forte, raffinée, élégante et sévère aussi, encore un peu archaïque si j'ose dire, j'en trouve la réalisation, le type achevé dans notre bronze de Delphes; derrière lui, sur la muraille du Musée, on écrirait volontiers à la mode antique : καλὸς! le beau, le fier, le fort et le bon! C'est si bien le type que l'on comprenait, que l'on goûtait alors, qu'il se retrouve presque identique sur les vases attiques du style sévère*[1] » *et qu'il a dans la plastique, une assez nombreuse parenté.*

Aussi les archéologues ne sont-ils point parvenus à se mettre d'accord sur l'attribution de ce bronze: certains, dont je suis, penchent pour un atelier attique contemporain de Calamis, d'autres pour celui du

[1] *Revue de l'art ancien et moderne*, 1897, II, p. 292.

Crétois Amphion de Cnosse, d'autres encore pour celui d'Onatas l'Éginète. Il serait facile de tirer argument de ces divergences contre l'infaillibilité des archéologues, lesquels sont d'ailleurs les derniers à s'en targuer ; mieux vaut en dégager une leçon. Dans le monde grec — et il est égal au bassin méditerranéen — du VIme et du Vme siècles, l'échange des idées comme celui des marchandises, des œuvres d'art et des procédés techniques comme celui des denrées, est universel et constant ; il entretient une perpétuelle émulation et provoque une répercussion générale des progrès accomplis en un point quelconque de l'hellénisme. « *Les artistes se rencontrent, les actions se croisent, les méthodes se modifient et se vivifient par une pénétration réciproque. Il est vrai de dire que dans ces allées et venues des hommes, des œuvres, des inventions et des idées, toutes choses sont à la fois causées et causantes, et voilà pourquoi des maîtres d'origine diverse pouvaient collaborer sans disparates, pourquoi aussi, en l'absence de signatures authentiques, nous avons tant de peine à classer avec quelque rigueur les restes de la sculpture antique. Il ne faut donc pas se scandaliser outre mesure des jugements contradictoires que l'on entend porter simultanément par divers archéologues, voire successivement par un*

même archéologue, sur une même figure ; ils sont une reconnaissance implicite et inconsciente de l'unité de l'art grec ; et cette unité, c'est surtout l'Ionie qui l'a faite[1].

Qu'on ne soupçonne dans cette déclaration aucune arrière-pensée d'actualité politique : elle est strictement archéologique et date de l'année 1900 !

Après l'Aurige, on peut dire que les temps étaient mûrs pour les sublimes créations d'un Phidias, comme après les crises de la liberté et de l'indépendance pour le régime de noble et glorieuse démocratie qui se résume dans le nom de Périclès. Il restait au génie unique de Phidias de réaliser la perfection de la plastique par la conciliation du réel et de l'idéal, en dérobant la vie elle-même à la nature, en imitant la beauté de ce modèle supérieur et vraiment divin qui, d'après Cicéron, résidait en son esprit, qu'il contemplait en lui-même et qui dirigeait sa pensée et sa main.

Il appartenait aux Athéniens d'achever dans toute sa splendeur le miracle grec ; Plutarque, aux chapitres 12 et 13 de la vie de Périclès, nous présente le tableau de cette activité artistique prodigue de chefs-d'œuvre. Ses créations, toutes ruinées qu'elles soient, nous ravissent encore dans la ville d'Athènes et leur

[1] *Bulletin de Correspondance hellénique,* XXIV (1900), p. 462.

influence se révèle à nous aussi loin que se porta la gloire et que s'exerça l'hégémonie des vainqueurs de Marathon et de Salamine. Par une sorte de reflux, Athènes rend alors à l'Ionie, sauvée par elle et par elle commandée et protégée, tout ce qu'elle en avait reçu. Du milieu du Vme siècle au dernier tiers du IVme dans les villes grecques, dans les provinces perses de l'Asie mineure, l'initiative appartient aux artistes de la Grèce continentale et des îles ; les types de la sculpture s'inspirent avant tout des modèles attiques, quand les œuvres ne sont pas exécutées par des maîtres d'Athènes ou des artistes formés sur place à leur école. Toutefois, en se transplantant sur ce sol fécond en œuvres, pénétré de traditions antiques et glorieuses, l'art se transforme graduellement ; il puise dans le terroir une saveur spéciale, capiteuse et forte plus que délicate. Le goût du luxe plus ancien et plus vif dans des villes plus grandes, dès longtemps adonnées aux affaires et par elles enrichies, vivant plantureusement au débouché de vallées fertiles ; le désir de jouir et faire parade de la fortune acquise, stimulé par le faste des monarchies orientales ou des satrapies toutes voisines ; l'ambiance de paysages plus vastes sous un ciel d'un éclat plus violent et dans une atmosphère moins limpide et légère ; le contact et la clientèle de popu-

lations moins policées, dont l'élite même et les chefs n'étaient que superficiellement hellénisés ; enfin le tempérament propre des artistes ioniens, qui, dès l'époque archaïque s'oppose par une certaine exubérance à la mesure du génie occidental ; toutes les conditions de la nature et du milieu concourent à préparer l'éclosion de ce que l'on appelle l'art asiatique. Art savant et plein de ressources, épris de grandeur, mais poussé vers la pompe et la magnificence par l'orgueil de ceux dont il reçoit les commandes, tenu de produire vite et beaucoup pour contenter leur impatience, répétant avec plus de virtuosité que de foi des motifs traditionnels, préoccupé ou obligé de frapper les yeux, il est moins pur, d'une inspiration moins haute et d'une exécution moins serrée ; il n'échappe pas à cette banale et redondante prétention, qui effarouchait Cicéron dans les éclats de la grandiloquence asiatique. Il n'est point cependant dépourvu de puissance ; il se complait même dans la force jusqu'à étonner. Il suppose une maîtrise extraordinaire de la technique et son énorme production ne s'explique que par une véritable profusion de talents.

De cet art la conquête d'Alexandre précipita le développement et le triomphe. Les États découpés par ses successeurs dans les débris de son empire se constituent sur le modèle des monarchies de la Perse

et de l'Égypte ; ils en empruntent le faste et le caractère quasi-divin pour s'imposer au respect des populations indigènes ; ils sont divisés entre eux par les jalousies farouches de souverains violents et passionnés : ils n'étaient point propices aux œuvres simples et sereines dont s'étaient enchantées les libres et intelligentes démocraties. « *Le goût blasé de l'époque,* dit excellemment Olivier Rayet, *exigeait pour le réveiller des émotions plus fortes et l'esprit des Orientaux n'avait point la discipline et la pondération des Hellènes ; leur âme était sujette à des soubresauts plus brusques et plus impétueux. Aux antithèses heurtées, à l'emphase de l'éloquence asiatique devait correspondre un art ami, lui aussi, des oppositions violentes et de l'exagération des effets* ».

Ainsi se formèrent le personnel et le style des ateliers de Rhodes, de Tralles et de Pergame, dont les productions colossales et déclamatoires eurent dans l'antiquité un prodigieux retentissement, qui étonnèrent les artistes et les amateurs du XVIme siècle, quand elles sortirent du sol de l'Italie, et qui passèrent pour les chefs-d'œuvre du génie grec jusqu'au jour où les sculptures de Phidias eurent dessillé les yeux et montré, malgré Winckelmann et Lessing, suivis par toute l'opinion, que le *Laocoon* n'était pas le type

idéal de la beauté grecque ni l'expression sublime de la passion et de la douleur.

Moins célèbre que ce groupe fameux, que celui de *Dircé* et le *Colosse de Rhodes,* ou, pour mieux dire, resté ignoré de tous dans l'obscurité d'une misérable compilation latine, jusqu'au jour où l'ingénieur Humann vint par hasard, au cours de terrassements, buter sur ses degrés, l'autel de Pergame est à coup sûr la création la plus typique et, quelques réserves qu'elle puisse motiver, la plus surprenante de l'art asiatique. Les Allemands, qui l'ont transporté triomphalement à Berlin, n'ont rien négligé pour le mettre en valeur et en exalter la beauté ; c'est pour eux, en effet, le trophée de la campagne archéologique, qui était une des formes de l'invasion germanique dans l'Orient grec. Par la science on préludait à la conquête pacifique, que l'on préparait en même temps par les colonies agricoles, les comptoirs financiers, les entreprises de chemin de fer, et à laquelle on comptait bien, s'il en était besoin, sustituer la conquête militaire impitoyable par la déportation ou le massacre. Restauré superbement dans un musée spécial, il s'impose comme un ensemble presque unique par ses dimensions colossales, par la fertilité de l'invention, par la fougue du mouvement et une sève bouillonnante de vie. Sans partager un enthousiasme inté-

ressé et sans modération, on ne peut manquer d'admirer, avec un certain trouble toutefois, la génialité de l'artiste qui a conçu, la virtuosité de ceux qui ont exécuté cette frise, haute de deux mètres quatre-vingt, longue de plus de cent vingt, qui se développe sur un énorme soubassement dont les côtés mesurent trente-sept mètres cinquante et trente-quatre mètres soixante, et qui escalade avec une prestigieuse habileté les vingt-quatre degrés d'un escalier monumental.

Olivier Rayet, qui a porté plus d'une fois sur la sculpture antique des jugements décisifs en un style fin ou vigoureux, a apprécié les mérites et signalé les excès et les défaillances de la *Gigantomachie* pergaménienne avec une singulière perspicacité ; après trente ans passés, on n'a rien dit de mieux.

Voici comment il décrit l'une des pièces capitales, celle que l'on apercevait d'abord à sa gauche, en gravissant les degrés et sur laquelle avait porté certainement le principal effort.

« *Le groupe de Zeus surtout est une œuvre magistrale. Le Dieu marche d'un pas rapide vers la gauche, l'égide enroulée autour du bras gauche, le bras droit étendu en avant et brandissant un foudre. Les draperies, dérangées par l'impétuosité de son mouvement découvrent sa large poitrine. A ses pieds se débattent trois géants : l'un, la cuisse*

traversée par un foudre est renversé en arrière; l'autre, frappé au dos, est tombé sur les genoux; le troisième, encore sans blessure, dressé sur les enroulements de serpents qui lui servent de jambes, les cheveux au vent et la mine farouche, combat contre l'aigle du maître de l'Olympe. Dans ce groupe si serré, il n'y a ni enchevêtrement, ni confusion, les grandes lignes sont simples et harmonieuses, le modelé large et gras ». Pour louer ce groupe et celui d'Athéna qui lui fait face, il suffira de dire que l'élan tumultueux et la passion ardente des personnages ont évoqué chez plus d'un historien de l'art le souvenir de la *Marseillaise* de Rude.

Résumant son impression d'ensemble, Rayet disait encore: « *Dans les marbres de Pergame... nous avons devant nous des dramaturges de race, des hommes qui, d'instinct et sans effort, dégagent le pathétique d'une situation et en enchaînent les péripéties. L'émotion qu'ils ressentent, pour être une émotion littéraire, n'en est pas moins vive, et leur imagination, à force d'être riche, supplée en partie à l'inspiration. Dans cette mêlée furieuse, où s'entrechoquent de mille manières des êtres de nature différente, les uns de race divine, manifestant leur supériorité par leur beauté idéale, conservant jusque dans leur fureur la dignité olympienne, les*

autres, nés de l'air ou de la terre, moitié hommes et moitié monstres, montrant par leur conformation bizarre le déréglement des forces chaotiques, dont ils sont le symbole, exprimant sur leurs visages les passions les plus farouches, il y a une variété, une fertilité d'invention, une fougue spontanée qui provoquent la stupeur, voire même l'admiration. »

On sent assez, à ces termes, que l'admiration ne se livre pas sans partage ni sans résistance et qu'elle est comme violentée. En effet — et sur ce point aussi la critique me paraît pénétrante, — Rayet observe qu'à cet « art vivant et frémissant » manque ce qui fait la grandeur de l'art du Vme siècle, « la foi profonde », le sentiment religieux, l'idée ; que « matérialiste et sceptique », il ne touche point les âmes parce qu'il ne vient point de l'âme. Il y relève aussi, à côté d'une surprenante adresse de main, un manque de conscience professionnelle dans l'exécution.

Quelques réserves qu'il y ait lieu de faire, au point de vue esthétique, sur le mélange d'outrances et de défaillances, le heurt perpétuel du style et du mauvais goût, imputables à une époque de décadence, l'autel de Pergame, par la place importante, essentielle, qu'il tient dans l'histoire de la sculpture, assigne de nouveau aux Grecs d'Asie, le rôle d'initiateurs et de précurseurs.

« *Nous savions que les architectes qui ont bâti les monuments des Césars procédaient par filiation directe de l'école fondée en Ionie par Hermogène, vers la fin du III*me *siècle ou le commencement du second... nous savons maintenant par quel intermédiaire la sculpture monumentale romaine dérive de celle des Grecs... L'autel de Zeus et d'Athéna marque, aussi bien que le temple de Magnésie du Méandre, le point de départ de l'art romain*[1] ».

Nous bornerons ici, Mesdames et Messieurs, notre carrière, déjà trop longue, je le crains, pour l'attention dont vous voulez bien m'honorer. Ce n'est pas que dans l'Asie grecque la production artistique ait été arrêtée ni ralentie par la conquête romaine, que les architectes aient cessé de construire, les sculpteurs de décorer avec magnificence et prodigalité des monuments fastueux et des villes énormes ; mais le nom seul de gréco-romain que portera l'art, désormais, nous avertit que celui-ci a changé de caractère, que des éléments étrangers et inférieurs s'y introduisent, que des préoccupations réalistes, pratiques et utilitaires le domineront ; les restes qui nous en sont parvenus démontrent que, si l'habileté technique reste remarquable, le sentiment a perdu de ses

[1] Rayet, *Monuments de l'Art antique,* II, pl. 61-62 = livr. IV, pl. IV-V.

délicatesses, le goût de ses exigences, l'exécution de ses raffinements ; que le don d'invention, de renouvellement et de vie a fait place à la routine des souvenirs et des procédés, l'antique idéal de mesure et d'harmonie, à la recherche du colossal, aux vulgarités du naturalisme, aux gros effets d'un pathétique de convention.

Peut-être avez-vous pensé déjà que je me suis tenu trop longtemps trop loin de Phidias et de Polyclète, de Scopas, de Praxitèle et de Lysippe, que leurs noms et leurs œuvres faisaient singulièrement, pour ne pas dire scandaleusement, défaut dans une conférence sur le *Génie grec dans l'Art*. Je m'en suis déjà excusé et expliqué, en vous soumettant dès le début l'économie et les motifs de mon plan. J'y dois revenir encore, car le sacrifice m'a coûté autant qu'il a pu vous étonner. J'ai pratiqué, j'ai enseigné toute ma vie le culte de la perfection classique ; j'ai poursuivi, dans ma carrière militante de fouilleur de temples, le rêve, hélas ! toujours déçu, de découvrir ne fût-ce qu'un débris original qui gardât l'empreinte de la main sacrée de ces maîtres. J'ai éprouvé au British Museum, il y a plus de cinquante années, devant le groupe des « *Parques* », la plus profonde impression d'art que j'aie ressentie en ma vie ; elle reste toute vive dans mes yeux et dans mon cœur, elle m'émeut

encore comme au jour où me fut révélé l'enchantement de la beauté grecque par ces figures de marbre, si vivantes qu'elles semblent respirer, si familièrement humaines qu'elles nous attirent comme des sœurs, si sereinement et souverainement divines qu'on est tenté de s'agenouiller devant elles.

Non, je ne les ai point trahies, ni oubliées ; j'aurais plutôt craint de ne pouvoir répondre à votre attente en vous parlant de ces œuvres auprès desquelles toute louange languit. L'effet en est si puissant — et ce n'est pas le moindre prodige du génie grec — que des statues muettes et mutilées ont agi jusque sur les desseins de la diplomatie et sur le cours de l'histoire. Qui doute qu'un Thésée, un Ilissus, une Vénus de Milo aient contribué à la libération d'Athènes et des îles de la mer Égée à côté de Capo d'Istria, de Canaris et de Fabvier ?

Le rôle que ces divinités de marbre jouèrent, il y a un siècle, en faveur de la Grèce, alors esclave aujourd'hui libre et triomphante, qui les rend, s'il est possible, plus dignes encore d'amour et de vénération, fut pour moi comme un enseignement. Ce sont elles qui, ayant accompli leur œuvre dans leur domaine européen, m'ont engagé à tourner mes regards vers les régions encore irrédimées de l'Asie grecque, qui attendent et doivent recevoir à leur tour de leurs

dieux de marbre un semblable secours et une pareille délivrance.

Vous les avez vus, ces dieux ; ils sont venus ici de Delphes, d'Athènes, de Pergame, en témoins du génie de leurs compatriotes d'autrefois, en avocats des droits de leurs compatriotes d'aujourd'hui. Tout un peuple de figures mortelles ou divines, nées sur les rivages de l'Ionie, se presse sur les bas-reliefs des tombeaux, sur les frises et dans les frontons des temples, remplit des salles entières dans les musées d'Athènes et de Constantinople, de Paris, de Berlin et de Londres, et les générations s'en succèdent ininterrompues depuis les débuts des époques historiques jusqu'au seuil de notre ère.

Combien d'autres témoins encore gisent et se cachent sous les décombres protecteurs du moyen âge et de l'antiquité, dans les provinces toujours esclaves de l'Asie grecque, qui sont prêts à répondre à leur tour quand ils auront revu la lumière. Ils la redoutaient sans doute, tant que la terre où ils sont renfermés appartenait à des maîtres ignorants et brutaux, indifférents à leur beauté, ennemis acharnés de leur race, prompts à les briser, à les exiler, à les vendre, à les livrer en otages — malgré les lois par lesquelles certains esprits moins barbares avaient essayé de les défendre — aux étrangers qui leur

envoyaient en échange des officiers, des agents commerciaux, des espions qui préparaient la spoliation de la population hellénique, à les troquer contre des engins de guerre destinés à l'exterminer.

Avec quelle joie ils sentent aujourd'hui venir l'heure de la résurrection, qui sera celle du jugement et de la suprême justice ! Des mains pieuses s'apprêtent à les exhumer, les soigner, les guérir, leur préparent dans leur patrie des abris calmes, sûrs, éternels, parmi les paysages familiers et au milieu de sympathiques compagnons ! Deux des premières institutions que fonda la Grèce renaissante, Mesdames et Messieurs, furent celles du Musée national et de la Société archéologique. Elle payait ainsi sa dette aux grands artistes du passé qui avaient été ses patrons auprès de l'opinion européenne. Depuis cent années bientôt, État et particuliers rivalisent de zèle dans le culte et la recherche des monuments de l'art national. Impatient de hâter et multiplier les découvertes, pour la joie de l'humanité et le progrès des études, conscient des avantages pratiques en même temps que des jouissances esthétiques et de la gloire sans égale que la nation en peut recueillir, fidèle au renom de philoxénie des anciens Athéniens, le gouvernement hellénique s'est dessaisi du monopole des publications et des fouilles avec au-

tant de générosité que d'autres mettent d'âpreté jalouse à se le réserver. Il a admis, il a convié les étrangers à collaborer avec lui dans cette œuvre d'intérêt véritablement international et humain ; il a eu le courage et la libéralité de leur abandonner même quelques-uns des sanctuaires nationaux les plus chers au cœur grec, les plus saints, les plus riches en offrandes et en souvenirs historiques. Qui pourrait en rendre témoignage avec une gratitude plus profonde et une plus ardente conviction que celui à qui il a été donné, au nom de l'École française d'Athènes, de déblayer le temple d'Apollon delphien, et d'explorer l'île sainte de Délos ?

Quel champ illimité s'ouvrira aux progrès de la science archéologique, aux espérances et aux joies des adorateurs du génie grec, lorsque l'Ionie, jusqu'ici à peine effleurée, sera à son tour méthodiquement et totalement explorée, que de Lemnos à Rhodes et de l'Éolide à la Carie toutes les anciennes capitales du commerce, de l'industrie, de la politique, de la pensée et de l'art auront livré les monuments et les documents qu'elles recèlent ! Comme ceux-là aussi parleront un langage plus clair et plus émouvant, quand ils se présenteront et demeureront dans les lieux où ils furent conçus, exécutés, consacrés par leurs auteurs, qu'ils s'assembleront selon leurs affi-

nités et leur provenance ; qu'ils pourront — la chose ne saura manquer quelquefois — reprendre sur le terrain une forme aussi approchante de leur forme primitive que les ravages du temps l'auront permis, à la place même qu'ils occupaient jadis, dans l'entourage de montagnes et de verdure dont ils étaient environnés, sous l'éclat du soleil natal, parmi les jeux de lumière et d'ombres dont les artistes avaient prévu et calculé les effets !

En étudiant au Musée de Berlin la frise, gigantesque en effet, de la *Gigantomachie*, je ne pouvais m'empêcher de songer combien l'installation, de quelques soins qu'elle ait été l'objet, à si grands frais qu'elle ait été exécutée, demeure par la force des choses défectueuse et défavorable à l'œuvre du sculpteur. Les dimensions colossales des personnages, l'énorme saillie des reliefs, la mêlée touffue des animaux lancés au galop, des serpents qui se tordent, des chiens qui bondissent en aboyant, des lions qui rugissent et qui mordent, le fouillis tumultueux des gestes violents, des visages grimaçants, des étoffes qui se tortillent, toutes les exubérances matérielles et les outrances déclamatoires du monument n'étaient point destinées à être regardées de plain-pied et de tout près. L'autel n'était pas fait pour être emprisonné dans les murailles trop étroites

d'une salle trop basse, éclairée insuffisamment et à faux par le jour, à la fois pauvre et cru tombant du haut d'un vitrage, d'un pays hyperboréen. Je me plaisais à imaginer combien plus puissant eût été l'effet du prestigieux autel reconstitué discrètement, comme l'ont été le temple de la Victoire aptère, celui d'Apollon épicourios, les Propylées d'Athènes et l'Éréchthéion ou le Trésor des Athéniens, avec les éléments qui en ont été conservés, à son point de vue véritable, au sommet de sa majestueuse terrasse, en plein ciel, dans la lumière ardente du soleil d'Orient. On peut croire, sans risque de se tromper, que les Grecs, qui dès le lendemain même de la guerre balkanique ont mis la pioche des savants dans les ruines du temple de Héra à Samos, ne perdront pas une heure pour explorer les nouveaux domaines qui leur devront échoir. Ils ne négligeront pas non plus, à l'occasion, ces restitutions exactes et respectueuses, qui rendent aux œuvres tout ce qu'elles peuvent retrouver de leur sincère et naïve beauté et donnent à nos jugements la seule base ferme d'appréciation, en replaçant les monuments antiques dans leur ambiance naturelle et les conditions artistiques imaginées par leurs auteurs.

En possession d'un si vaste domaine, en présence de si riches trésors, il n'est point à craindre non plus

que leur esprit s'étrécisse et tourne à un égoïsme prohibitif, qui serait aussi funeste pour eux-mêmes que pour le monde : ils continueront à associer les étrangers aux efforts, aux joies, à la gloire, au bienfait universel des découvertes.

Les Hellènes de l'antiquité, à qui aucune haute pensée n'a échappé et qui n'ont refusé leurs efforts à aucune noble cause, n'avaient pas manqué de créer, sous le patronage des dieux, des *sociétés de nations* destinées à réglementer et humaniser la guerre, à la suspendre par des trêves sacrées, à la prévenir s'il se pouvait, par des arbitrages ; il les appelait des amphictyonies. L'exemple, hélas ! n'est pas des plus encourageants : les amphictyons ont peut-être causé plus de guerres qu'ils n'en ont su empêcher et les guerres dites sacrées furent les plus acharnées, les plus cruelles, les plus désastreuses pour les sanctuaires mêmes des dieux qui devaient être les patrons de la paix. N'en tirons pas de trop funestes augures et osons nous flatter de l'espoir que nos pacificateurs modernes réussiront à faire œuvre plus durable et plus efficace. Dans l'Athènes moderne, où j'ai passé de si belles années, la vertu de la science et le charme de l'art avaient formé des liens moins décevants : on y venait des deux mondes, on y travaillait en commun, sous les auspices d'Athéna,

dans une émulation qui semblait exempte des rivalités et des haines, dans une fréquentation et un échange de bons offices qui avaient tous les dehors de la confiance et de la cordialité, jusqu'au jour où le pacte fut déchiré brutalement par quelques-uns des associés.

Il continue à unir les autres, ceux qui ne l'ont point violé ; il s'est encore entre eux raffermi et resserré dans la lutte commune pour le droit ; entre eux il se renouvellera demain sur de nouveaux rivages. Au pied du Tmolus, du Latmus ou de l'Atabyrus, comme au pied du Pentélique ou du Parnasse, aux lieux où se réunissaient, dans un temps très lointain, les pélerins, les députés, les marchands, les philosophes, les poètes et les artistes de la dodécapole ionienne ou de l'hexapole dorienne, sous l'invocation de Poseidon, d'Artémis ou d'Apollon, les âmes sincèrement éprises de la paix et de la beauté trouveront un asile favorable à l'étude, un refuge assuré et tranquille dans la contemplation sereine des dieux et le commerce amical du génie. Puisse ce jour être prochain pour le triomphe de l'art et de la justice !

Théophile Homolle.







LE PLUS HAUT SOMMET DE L'OLYMPE

Aux membres du Club alpin français.

Le Club alpin français, il y a bien des années déjà, me faisait le très grand honneur de me demander une causerie sur la Barre des Ecrins et sur la Meidje, dont nous avions, quelques amis et moi, gravi les cimes incomparables l'été précédent. Et c'est pourquoi, — humble, parmi tant de maîtres illustres — appelé à faire ici le récit de la première ascension du plus haut sommet de l'Olympe, j'ai tenu à le lui dédier.

Mes collègues français excuseront un Genevois, un membre du Club alpin suisse, de laisser paraître, çà et là, quelle place sa patrie tient dans son cœur.

Ceci dit, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de placer un instant sous vos yeux une carte de Grèce. Cet exposé, en effet, ne peut avoir d'intérêt qu'à la condition d'être situé dans son cadre géographique. Le Pinde, qui sépare l'Epire de la Thessalie, forme comme l'épine dorsale de la Grèce continentale. Les chaînes qui s'y soudent, du nord au sud, sont les monts Cambuniens, reliés à l'Olympe, à l'Ossa, au Pélion ; — l'Othrys qui ferme le bassin de la Thessalie ; — l'Oeta enfin, continué, en bordure du golfe de Corinthe, par le Parnasse, l'Hélicon et les montagnes qui, au-delà de l'Isthme, inclinent l'Attique vers la mer.

La région de l'Olympe dresse sa haute barrière entre la Thessalie et la Macédoine ; deux fossés profonds la cotoyent, au nord, les défilés de Sarandaporon, au sud, la brèche où coule le Pénée. Né dans le Pinde, il trace à travers la plaine thessalienne une scintillante route de lumière. Il est fils de l'Océan et de Théthys. Ses flots recouvraient toute la contrée d'un lac fiévreux. Mais Zeus, Poseidon ou Heraklès, selon les croyances, disjoignant l'Ossa de l'Olympe, leur ouvrit un chemin vers la mer. Dès lors, entre les deux montagnes, fut créé le vallon divin de Tempé.

Au sortir des gorges du Pinde, le Pénée passe au pied des étonnants rochers des Météores. Architectures fantastiques qui semblent avoir été construites par la magie des sorcières. Sur ces tours monstrueuses, aux formes animales, les moines du moyen âge, fuyant l'horreur des temps, ont édifié des monastères inaccessibles. Pour y atteindre, il faut s'accrocher à des échelles articulées, ou se confier aux mailles incertaines d'un filet qu'un treuil élève à plus de cent mètres de hauteur.

De ces aiguilles de roc dont les monastères sont les pointes, la vue s'étend sur toute la Thessalie. Au coucher du soleil, à travers la vapeur tremblante qui monte du sol surchauffé, étincellent les larges replis du Pénée.

Dans le lit argileux de l'ancien lac qu'il formait il s'est fait un chemin lent et capricieux. Il se grossit d'affluents descendus de l'Othrys ou des monts Cambuniens. L'un des plus importants, l'ancien Enipeus, lui apporte le limon des champs de Pharsale. Il arrose Larissa.

De Larissa, l'Olympe élève, vers le nord, une masse majestueuse et puissante. Il attire invinciblement. On croirait que le fleuve a subi ce prestige. Il se coude brusquement, remonte au Septentrion.

Le voici bientôt au pied même de l'Olympe, à l'en-

droit où l'Ossa en a été comme détaché pour lui laisser passage.

Là s'élève un charmant village turc. Il se nomme Baba.

Son minaret et sa mosquée se décrépissent lentement. Les énormes cyprès qui les ombragent, semblent vouloir mourir de la même mort.

C'est à petite distance que s'ouvre le vallon.

Le fleuve contourne la base aride et brûlée de l'Olympe. Mais sur sa rive droite, entre la berge et les pentes de l'Ossa, s'étale un large espace plan.

C'est là qu'Apollon, après avoir tué Python dans l'antre de Delphes, vint laver son corps souillé par les éclaboussures du sang noir du monstre. C'est là qu'il trouva le laurier dont Delphes s'honorait. Et c'est là, qu'après lui, comme il avait fait, une Théorie venue de Delphes, cueillait tous les neuf ans les branches de lauriers destinées à couronner les vainqueurs aux jeux pythiens.

Le lieu est admirable. Parmi les platanes immenses poussent les jasmins, les térébinthes, les lentisques, les lauriers-cerises. Mais c'est le fleuve qu'il faut voir.

Il n'est pas transparent.

Il glisse comme une grande masse d'argent. Il est majestueux à la fois et gracieux.

Il glisse entre de hautes parois de roches déchirées, tout incandescentes de soleil. Et, comme pour le protéger de leurs reflets éblouissants, les vastes platanes qui le bordent, s'inclinent, et se rejoignent en voûte au-dessus de ses eaux.

C'est là le charme et le caractère de la vallée de Tempé. C'est ce contraste entre ces roches rouges, déchirées, dont les reliefs, d'un bord à l'autre, se correspondent encore, et ce fleuve d'argent, ombragé d'arbres puissants, qui s'en va lentement vers la mer.

Bien que l'espace, entre le double mur de l'Ossa et de l'Olympe, lui soit mesuré, il n'est nul part resserré, ou réduit aux proportions d'un torrent. D'un bout à l'autre de la vallée, il conserve une même souriante sérénité. Il semble, en vérité, avoir été créé pour le plaisir des dieux. Ils pouvaient sur ses rives oublier la solennité des palais olympiens.

Iris, la messagère aux belles sandales les y précédait. Et les muses Libéthrides charmaient de leurs chants leurs rustiques repas.

L'Olympe est le massif montagneux le plus considérable de la Grèce. La vallée de Kyria le divise en deux parties distinctes, le Bas et le Haut-Olympe.

Le Bas-Olympe, dont le Pénée isole le socle, est un assemblage de sommets d'une altitude moyenne de douze à quinze cents mètres. Au centre s'abrite le

village de Nézéro, près du lac du même nom. Désespérant de franchir la brèche de Tempé, c'est par ces plateaux, et sous les arbres de la forêt Callipeucé, qui en ombrage les contre-forts, que Marcius dans sa lutte contre Persée, dernier roi de Macédoine, conduisit son armée et ses éléphants, sur la rive droite de l'Enipée, où il prit ses quartiers d'hiver.

Toute cette contrée du Bas-Olympe est aisément accessible. Alors même qu'elle appartenait à la Turquie, il était relativement facile de la visiter.

Il n'en allait pas de même du Haut-Olympe, repaire inviolé des bandes qui, sous le nom de Klephtes, combattirent pour l'indépendance de la Grèce, et qui ne méritent plus de nos jours que celui de brigands.

Le géographe allemand Richter l'apprit à ses dépens.

En 1909, 1910 et 1911, il tenta vainement d'atteindre les hauts sommets de l'Olympe. Au cours de sa dernière expédition, il fut capturé par des Klephtes qui massacrèrent les deux gendarmes commis à sa garde. Une rançon considérable, versée par le gouvernement turc, lui rendit la liberté. Il était à demi mort d'épuisement lorsqu'il put regagner Salonique.

Cette aventure montre combien l'on avait eu raison, en 1907, lorsque nous visitâmes Tempé pour la

première fois, de nous détourner de l'idée de faire une exploration dans l'Olympe.

Mais, en 1913 — date du voyage dont il est question ici — les circonstances avaient changé. L'Olympe, assaini par le passage de l'armée hellène, était grec tout entier, et les Klephtes se trouvaient privés de la facilité de mettre sans cesse une frontière entre eux et ceux qui les poursuivaient.

Nous venions, mon ami Boissonnas et moi, de parcourir l'Epire, de franchir le Pinde. Nous n'avions pas fait une rencontre suspecte. Nous étions en route pour Salonique et le quartier général grec.

A Kalabaka, au pied des Météores, nous avions pris le train qui traverse la Thessalie — et nous nous étions embarqués le soir à Volo.

Le 25 juillet, après un somme délicieux, nous montons, à l'aube, sur le pont de l'*Erissos*.

Il est encombré de soldats grecs qui regagnent leur poste de combat, et dorment en tas.

Nous sommes en vue du Pélion. Bientôt, couronné de nuages, nous découvrons le massif de l'Olympe.

Il s'étale puissamment. La buée matinale unifie ses profils. Tout un monde de vallées, de torrents, de forêts, se cache dans ses replis.

Nos cœurs de montagnards tressaillent.

Que ne donnerions-nous pour nous enfoncer dans

ces solitudes ! Mais des ordres sont lancés. On nous attend.

Voici déjà que nous rangeons le fameux cap de Karabournou dont les Grecs venaient de s'emparer et qu'occupèrent dans la suite les troupes du général Sarrail.

Ses falaises abruptes allongeaient sur la mer une barre dorée.

On devinait l'approche d'un grand port. Les voiliers passaient plus nombreux.

Certains partaient pour la pêche, les voiles tendues, poussés par le vent de terre.

On commençait à distinguer l'amas blanc de la ville.

Elle est située au fond du large golfe que protègent les caps Vardar et Karabournou. Elle s'y élève, le long de la côte, en amphithéâtre. Une vieille citadelle la domine.

Les cierges éclatants des minarets, les hampes obscures des cyprès, jalonnent l'étagement clair de ses maisons, lavées d'ombres bleues.

A l'est, le long de la mer, parmi des arbres s'étalent les nouveaux quartiers.

Un lieutenant de gendarmerie rencontré deux ans plus tôt en Crête, allège pour nous ce que Philippe, notre courrier, nomme les « informalités » de la douane. Il nous apprend que l'armée grecque, qui

depuis le 30 juin, date ignominieuse de l'attaque brusquée, refoule et pourchasse les Bulgares, vient de forcer les défilés de Kresna. Nous avons hâte de la rejoindre. Mais la provision de plaques photographiques, expédiée directement d'Athènes, n'est pas encore arrivée.

Il faut prendre patience.

Tantôt nous allions errer dans les cimetières turcs, parmi les tombes à turban, à l'ombre violette et douce des cyprès, tantôt, assis sur les quais, à la terrasse d'un café, nous regardions l'obscurité envahir les flancs de l'Olympe dont le fronton, encore splendide, éblouissait le crépuscule, et tantôt nous allions sous les nefs de St-Dimitri, admirable et claire basilique, retrouver la majesté pompeuse de Byzance.

Tout en contemplant les mosaïques qui décorent les bas-côtés — chefs-d'œuvre de technique et de style — nous ne nous doutions guère que ces monuments, respectés depuis cinq siècles par les Turcs, menacés, par les bombes de la culture allemande, du même sort que la bibliothèque de Louvain, les halles d'Ypres, le beffroi d'Arras ou la cathédrale de Reims, allaient être détruits par le terrible incendie de 1917.

Un matin, Philippe entre tout pâle dans notre chambre : « Ah ! messieurs, s'écrie-t-il, il y a des grandes *informalités !...* » et il nous annonce qu'avant

de gagner le quartier général, nous devons, à huit jours d'intervalle, être, par deux fois, vaccinés contre le choléra.

On nous réclame au service de santé, d'où bientôt nous sortons dûment intoxiqués.

Comme nous nous trouvions après cette première piqûre sous la menace directe de la contagion, il nous était enjoint de demeurer cloîtrés dans nos chambres.

Huit jours de prison par 40° centigrades !

Au moment où nous arrivions devant notre hôtel, l'Olympe, majestueux et aérien, me fit un signe.

— Fred, dis-je à mon compagnon, si nous profitions de ces huit jours de congé pour visiter l'Olympe : air tonique, fraîcheur, pas de microbes ! Qu'en dis-tu ?

— Je dis que oui, répond Boissonnas, toujours rapide dans ses décisions.

Le même soir, vers dix heures, nous nous embarquions dans un grand caïque.

Le ciel faisait scintiller sa parure d'étoiles. Une brise légère et favorable nous poussait vers l'Olympe.

L'Olympe ! Nous allions enfin voir de près cette montagne qui depuis si longtemps nous appelait.

C'est qu'elle n'est pas belle seulement de sa beauté naturelle ; c'est qu'elle n'est pas seulement belle

d'être profonde, d'être immense, de tremper ses pieds dans la mer, et de porter d'un seul élan, dans le ciel, à 3000 mètres, la splendeur de son front. Sa beauté, comme celle du Sinaï, est d'un autre ordre encore, d'un ordre moral. Elle a reflété la Divinité.

De ses sommets ont roulé sur la Hellade les plus anciens mythes ; des alluvions, entraînées par ses torrents, ont jailli quelques-unes des plus nobles légendes, et l'Histoire, après la Légende, a tracé sur les parois de ses défilés quelques-unes de ses pages les plus fières.

Elle a vu la chute des géants, elle a vu naître et mourir les dieux, elle a accueilli les saints.

De Salonique à Pharsale et de l'Athos au Pinde, elle règne sur un monde de souvenirs, de passé et de gloire.

Nous voguons vers elle toute la nuit.

Enfin voici, sur un azur plus rose, se dessiner les monts de la Chalcidique.

Et lorsque la sphère du soleil en émerge, embrasant notre voile, l'Olympe nous apparaît dans sa magnificence, puissamment sculpté, balafré en son milieu d'une entaille profonde.

Un peu après midi, le caïque jette l'ancre à St-Théodore, échelle du bourg de Litokhori.

Non loin de l'échelle confluent l'Enipée — qui a

creusé dans la montagne l'entaille immense que l'on y distinguait de la mer — et le lent Baphyras.

Des chevaux s'y baignaient. L'Olympe teignait sa surface à peine mobile du reflet glauque de ses forêts.

C'est sur ses bords, à deux heures de marche de son embouchure, que s'élevait la ville de Dion consacrée à Zeus, tabernacle des plus anciens mythes olympiens. Elle était petite et formait un carré régulier.

Dans le « téménos », dans le sanctuaire voisin du temple de Zeus, s'accumulaient d'innombrables offrandes, des trépieds, des vases, et surtout des statues dont plusieurs, dit Polybe, étaient d'or. On y admirait, par-dessus tout, une œuvre de Lysippe : Alexandre au milieu d'un groupe de 25 cavaliers, « tout un escadron de statues », dit un autre auteur.

Pausanias raconte que le tombeau d'Orphée y avait été transporté. C'était une colonne surmontée d'une urne de marbre.

Vers quatre heures, juchés sur de jolis ânes, nous quittons l'échelle pour aller prendre gîte à Litokhori.

Nous remontons la rive droite de l'Enipée, celle-là même qu'occupaient les Romains de Marcius, tandis que Persée avait établi sur la rive gauche ses fameuses phalanges macédoniennes que les légions de Paul-Emile devaient écraser à Pydna.

Le soleil, dans une rayonnante couronne de nuages, s'abaisse vers l'Olympe. Les ombres et les rayons accusent sa vaste architecture. Ses divers sommets forment comme les bords découpés d'un immense cratère. Des encoches s'y ouvrent çà et là. La plus considérable est celle de Saint-Denys.

Il semble qu'une partie de la montagne, emportée par les eaux, se soit ruée vers la mer, par cette fissure. Sur le cône de déjection que nous gravissons, on croirait reconnaître, modelées dans un terrain stérile et pétrifiées, les nappes successives, épanouies en éventail, et l'une après l'autre solidifiées, de ce gigantesque fleuve de boue et de cailloux.

Litokhori s'élève à l'entrée de cette gorge, au-dessus du lit du torrent.

« Celui-ci, dit Tite-Live, dans une description scrupuleusement exacte, celui-ci tourbillonne au pied de roches immenses, et dans le ravin où il s'engouffre, entraînant les terres, creusant profondément son lit, il a fait de ses deux rives des précipices. »

Après une nuit délicieuse dans un petit khani, tout neuf, très propre, construit par un Litokhoriote revenu d'Amérique, nous nous levons avec le jour.

Borée souffle toujours, vif et léger. Le golfe se perd dans la brume. Il se confondrait avec le ciel si l'on n'y devinait le reflet assourdi du soleil.

A sept heures, Philippe donne le signal du départ. Une dépêche arrivée de Katérini nous impose la compagnie d'un gendarme. Nous comptons beaucoup plus sur celle d'un chasseur de chamois, pour mener à bien l'entreprise. Notre but est de nous rendre d'abord au couvent de Saint-Denys, puis d'aller bivouaquer le même soir, à la limite des forêts, pour faire, le lendemain, l'ascension du mont Saint-Elie.

Le sentier franchit le torrent, surmonte, sur sa rive gauche, le contrefort qui forme l'un des chambranles de l'étroite ouverture par où ses eaux se précipitent, rejoint le chemin qui vient du village de Malathria près des ruines du Dion, et redescend dans la vallée dont le monastère occupe le centre.

A huit heures nous arrivons à la hauteur d'un village de *Karakatzanes,* nomades qui s'établissent là, durant l'été, pour y paître leur troupeau. C'est un amas de grosses ruches dorées parmi lesquelles errent des moutons, des porcs et des enfants.

Parvenu sur le contrefort où la gorge est creusée, le sentier incline vers le sud.

Il longe l'escarpement sous des pins et des hêtres magnifiques.

Devant nous, enguirlandé de nuées, s'arrondit le cercle des montagnes qui ferment la vallée.

Peu après onze heures nous découvrons les toits

rouges du couvent, au-dessous de nous, parmi les cimes des pins et des hêtres.

Il est célèbre dans tout l'Orient hellène.

Le Saint-Denys qui l'a construit était un moine des Météores qui vint au XIIme siècle se retirer dans cette solitude. Ce monastère est fort riche.

L'exploitation des forêts de l'Olympe, le rapport de nombreuses scieries hydrauliques, presque toutes ruinées aujourd'hui, ont surtout contribué à sa prospérité.

Par malheur, un immense incendie, dû à l'incurie des bergers — un incendie qui a duré quatre mois — a détruit les plus beaux de ces bois, situés à mi-hauteur.

Mais le bas de la vallée, dans les environs mêmes du couvent, est un admirable fouilli de ramures et d'ombrages.

Après avoir pris le repas, sous l'œil des bons pères, nous repartons à trois heures pour arriver, vers le soir, au lieu dit « Petrostrunga », l'auberge de la pierre, où nous bivouaquons. Nos agoyates, notre chasseur et trois de ses compagnons surgis on ne sait d'où, rôtissent l'agneau acheté à des bergers *karakatzanes* qui campent dans le voisinage. Nous nous assoupissons, bercés par les chants rauques de ces hommes qu'excitent les rasades du cipourro.

Réveil à quatre heures.

Le gros de la caravane redescendra au couvent sous la conduite de Philippe qui voudrait bien nous dissuader d'aller plus loin. Il nous suit anxieusement du regard, tandis que nous nous éloignons, escortés des trois chasseurs.

La montée est rude. A six heures et demie, nous parvenons sur une sorte de dos d'âne, supporté par une falaise ocreuse qui tombe à pic. Les chasseurs la nomment Kokkino-Vrako : le rocher rouge.

De l'autre côté de la vallée s'allonge, au sud-est, l'échine noire et ravinée de la montagne qu'ils nomment Kalogéros, le Caloyer, le Moine. Ses contreforts méridionaux doivent rejoindre la vallée de Kyria.

Cette chaîne se continue vers l'ouest par une série de sommités coniques dont la plus élevée était encore coiffée d'un névé. Situé dans le prolongement de la vallée, un col, le col du Skolion, la relie au massif central qui se rattache d'autre part à la crête du Kokkino-Vrako. Ainsi, pressée entre les flancs du Kalogéros et ceux du Kokkino-Vrako, la sauvage vallée de Saint-Denys s'étire, enfouie sous les arbres, jusqu'aux trois grandes cimes qui en occupent le fond. Deux d'entre elles, au sud et au nord, ont cette même forme conique particulière à d'autres sommets de cette région. La plus septentrionale n'est autre

que le Saint-Elie, où nos chasseurs nous conduisaient. C'est sous le nom de La Tête Noire, que nous avons désigné la plus méridionale.

Entre les deux, au centre du tableau, se carre une cime dentelée, hautaine et farouche. Ses découpures s'étaient jusqu'alors confondues pour nous avec les escarpements — déboisés dans le bas par l'incendie — de ses parois de soutien.

Au premier moment elle nous parut moins élevée que le Saint-Elie. Elle était plus vaporeuse aussi, ce qui la faisait supposer plus éloignée. Dans ce cas elle devait assurément le dépasser en altitude. Nous verrions bien ! Nous avons repris notre ascension le long de la crête. Sa pente se redresse, aboutit à des éboulis où la marche est de plus en plus pénible.

Nous voici à la *Porta,* comme disent nos gens ou au *Zygos,* sorte d'escalier ruiné, taillé dans le soubassement de roches du large plateau qui retient le Saint-Elie et se prolonge en avant du pic central. De la *Porta,* on plonge du regard sur la petite scierie de *Prionia,* dans la profondeur d'un des ravins qui s'ouvrent autour de nous.

La *Porta* donne accès à une sorte de combe, aux courbes molles de vasque bien modelée, dont un peu de neige occupe encore le fond, et que des myriades de gentianes tapissent d'une éblouissante mosaïque.

Le sommet qui l'abrite est le Saint-Elie.

C'est là, comme l'a décrit le poète, — c'est là, près de la dernière cime, que s'élevait le palais de Zeus, « environné d'une campagne fleurie » ; là que les dieux goûtaient un bonheur « qui dure autant que leurs jours immortels » ; là que M. Victor Bérard, avant-hier, évoquant l'assemblée des Olympiens, réveillait pour nous les échos de ce vallon, et, dans une langue admirable, les faisait retentir des supplications d'Athéna.

A neuf heures vingt nous étions au sommet du Saint-Elie qu'exhausse de quelques mètres une petite chapelle de pierres sèches. Les moines du couvent y viennent dire la messe une fois l'an.

Et c'est sans doute sur ce même sommet que les prêtres de Dion montaient sacrifier aux Olympiens.

La vue, de ce mirador, est immense. D'un côté, c'est toute la Macédoine, jusqu'au Pinde, de l'autre, la Thessalie avec ses lacs, ses rivières, et que borne le Parnasse.

Mais, vers le sud-ouest, les parois perpendiculaires du pic central interrompent la ligne vaporeuse de l'horizon.

Elle reparaît au sud, près des dernières pentes de l'Ossa.

A l'est, c'est le vaste disque éclatant de la mer, du mont Athos jusqu'à Skyros, tout le golfe de Salonique.

*
* *

Le Saint-Elie a longtemps passé pour le plus élevé des sommets de l'Olympe. Heuzey, qui a consacré à l'Olympe, surtout à la région du Bas-Olympe, une étude remarquable, le considérait encore comme tel. Il est vrai qu'il n'en a pas achevé l'ascension. Il l'avait entreprise par le *Mavrolongo,* le bois noir, longue échine abrupte, qui, du fond de la vallée, s'élève directement jusqu'à la *Porta,* chemin ardu que nous allions emprunter à la descente.

Son voyage date de 1856.

Après lui, l'Allemand Henri Barth en 1862, puis Tozer en 1864, et Gorceix en 1869, avaient visité ce massif.

*
* *

Barth, parti de Kokkinopoulo, bivouaqua une première nuit dans une hutte de bergers. Le lendemain, après avoir longé les deux précipices qui coupent à pic la face occidentale de la montagne, les *Micro* et *Tani-Gourna,* il parvint au col désigné par un de ses hommes sous le nom de *Skoleion.* De là pour gagner le Saint-Elie et passer en conséquence du sud au nord de la ligne de faîte qui se hérisse en crête vertigineuse dans sa partie centrale, il dut suivre l'un des degrés fort étroits qui, à la base même des grandes cimes, longent le large

abîme de *Phtina*, où se bute la partie supérieure de la vallée de Saint-Denys.

Il rejoignit ainsi la *Porta*. Après une courte halte il continua son chemin en suivant le flanc de l'arête qui relie les cimes de l'ouest au sommet isolé de Saint-Elie. Laissant de côté un petit cône (celui que nous nommerons Jacques-Philippe), il atteignit la chapelle vers 10 h. 1/2 du matin.

Il se convainquit aisément que le Saint-Elie, contrairement à l'affirmation de Heuzey, n'est pas le point le plus élevé de l'Olympe, et qu'il faut le situer sur l'un des pics du nord-ouest. Tozer et Gorceix, après lui, ont confirmé, sans doute possible, la justesse de cette constatation. Les observations de Tozer lui permirent d'attribuer au Saint-Elie une altitude sensiblement égale à celle que lui donnent les cartes anglaises et autrichiennes, soit environ 2975 mètres. Il estime que la différence de hauteur entre les sommets inexplorés et le Saint-Elie doit atteindre 200 pieds. C'est à cette indication, conforme au nivellement de M. Laloi, que s'en tient la carte Joanne en fixant à 3050 mètres l'altitude de la plus haute cime de l'Olympe.

* * *

Ainsi, le 30 juillet 1913, vers dix heures du matin, enivrés de ce souffle de liberté qui parcourt les mon-

tagnes et faisait dire à Eschyle : « Aucun Dieu n'est libre excepté Zeus ! » nous considérions, du haut du Saint-Elie, l'admirable panorama que les nuages teignaient tour à tour d'ombres et de lumières. Laissant avec bonheur planer nos regards sur le vaste ensemble de formes coordonnées qui s'offrait à eux, nous admirions la force et la vérité d'expression des poètes anciens lorsqu'ils qualifient l'Olympe : *le long Olympe* ou *l'Olympe aux têtes nombreuses, l'Olympe neigeux,* ou enfin, sublime image d'une saisissante exactitude : *l'Olympe aux plis innombrables*. Ils n'ont pas moins bien compris, défini, la montagne que la mer. Toute sommité n'était-elle pas en Grèce un autel où s'allumait l'inspiration ? Entre tous ces autels, l'Olympe n'était-il pas celui où le Génie même de la race a adoré son idéal ? De nos jours encore, l'enthousiasme populaire s'y retrempe, y puise d'héroïques ou de religieux accents : « Du sommet de l'Olympe, chante l'Armatole, des trois cimes du ciel où résident les Destinées des Destinées, que ma propre Destinée m'entende et qu'elle vienne ! »

Bientôt, toute notre attention se porta sur ces sommets sauvages, — « forteresse menaçante du crevassé Olympe » évoquée par le lyrique —, qui dominent de leurs parois abruptes les pentes fleuries du Saint-Elie.

Afin de les examiner de plus près, nous nous rendîmes sur un sommet voisin, situé plus à l'ouest, analogue de forme au Saint-Elie auquel une sorte d'encolure le relie. Nous lui avons donné le nom de notre brave courrier Jacques-Philippe.

De ce cône l'énorme molaire qui, du Saint-Elie, nous présentait sa face nord, prend un aspect plus formidable encore. On la voit par la tranche, et nous imaginions quelle gymnastique aérienne nécessiterait sa conquête de ce côté-là. Elle se poursuit en bordure du vaste abîme au bas duquel est situé le bourg de Kokkinopoulo, jusqu'à la sommité nommée par nous la Tête noire, qui vers le sud fait équilibre au Saint-Elie ; et ses majestueuses assises, ainsi encadrées de deux cimes égales, aux contours géométriques, nous déterminèrent à la nommer : le trône de Zeus[1].

Tout en examinant sa structure, j'interrogeais

[1] Au printemps de 1914, deux voyageurs et alpinistes, MM. Phoutridès et Farquhar, ont fait l'ascension de la Tête noire qu'ils nomment d'après le Dr Cvijic, le Santo Scholion. Ils s'y crurent au faîte de l'Olympe. J'ai, moi aussi, gravi ce cône. Il ne doit pas être plus élevé que le Saint-Elie ; il est inférieur, à n'en pas douter, aux pics centraux. MM. Phoutridès et Farquhar — curieuse coïncidence, car ils ignoraient notre expédition — baptisèrent ceux-ci : Le trône de Zeus et Hera.

Christos Kakalos, notre chasseur : — Des hommes sont-ils allés là-haut ? Des klephtes, des chasseurs ? — Non, faisait-il en riant, stupéfait de ma question, non, personne, personne ! L'aigle seul y va ! — Si je te donnais cinquante drachmes, me conduirais-tu là-haut ? — Cinquante drachmes, estimait-il ; cinquante drachmes, c'est une somme, mais la vie vaut plus encore.

Je lui montrais des vires dans les rochers.

— Non, non, faisait-il en fermant les yeux et en relevant un peu le menton, non, de ce côté-là, un chamois ne passerait pas. Mais par derrière, peut-être, et c'est derrière qu'est le point le plus élevé, sur un piton solitaire, m'expliquait-il en dressant son bâton près d'une grosse pierre.

Puis me montrant les murailles, hautes de plusieurs centaines de mètres, qui supportent la Tête noire et se continuent sous le Trône de Zeus, il exprimait avec épouvante la profondeur des gouffres qui environnent ce suprême sommet.

Pendant ce temps ses compagnons, sur les flancs nord et très escarpés du Saint-Elie, ont abattu deux chamois. Lorsque nous les rejoignons, sur le Vourla, le col de Saint-Elie qui se trouve à l'ouest de la Porta, à l'extrémité orientale du Trône de Zeus, ils ont, en les nettoyant, maculé le névé voisin du sang

de ces beaux animaux. C'est par là, après nous être restaurés, que nous gagnons le Mavrolongo.

Christo, au-dessus de nous, me montre le Trône de Zeus. Le piton qui le flanque et dont la cime, du Saint-Elie, se confondait sans doute avec celle du Trône, c'est le sommet.

« Gorphi, gorphi ! » répète Christo, et, en agitant la tête : « Mais nul n'y est allé encore, et nul n'ira sans doute jamais. »

Je le presse, je lui explique de mon mieux qu'en Suisse, dans mon pays, des montagnes plus redoutables et plus hautes ont été gravies.

— Voyons, Christo, par là, en suivant ce couloir...

— Non Seigneur, non... Si un homme peut te conduire là-haut, c'est moi. Tous te diront que je connais la montagne mieux que quiconque, et mon chemin à moi serait de prendre l'arête aussi bas que possible, de monter près des taches de neige, puis de continuer, continuer... Mais tu as vu les gourna (les abîmes), de l'autre côté... Il faudrait se déchausser ! il faudrait aussi marcher les yeux fermés, à cause du vertige...

J'étais désolé à l'idée que nous ne pourrions cette fois tenter l'entreprise, et qu'il fallait sans retard regagner Salonique.

Pour l'instant, nos hommes chargés des chamois avancent lentement. Sur la pente raide des éboulis,

dévastée par les avalanches, s'espacent les premiers pins. Sous quelques-uns d'entr'eux, Christo me montre une hutte de branchage. — C'est là me dit-il, à cette kalyvia, qu'il faudrait venir coucher, pour monter au vrai sommet.

Une heure plus tard nous touchons à la vallée. Partout subsistent les traces des importants travaux qu'ont accomplis les moines pour faciliter la descente des bois. A l'extrémité d'une sorte d'étroit défilé, voici la scierie de Prionia. Et, vers sept heures du soir, bien avant nos chasseurs qui n'en peuvent plus, nous arrivons au couvent.

Philippe nous témoigne une joie qui dit tout à la fois et son affection, et ses angoisses. Par ailleurs, il n'est pas satisfait, notre excellent dragoman, car les valets du couvent ont pillé ses provisions. Nous l'apaisons. Demain, à l'aube, ce sera, hélas ! fini de Saint-Denys, de son monastère et de l'Olympe !

Pendant que Boissonnas change ses plaques, je passe la soirée, aidé par Philippe, à mettre au clair les ébauches de conversation que j'ai eues avec Christo.

L'Hygoumène, qui depuis des années dirige le monastère, m'affirme à son tour que personne, jamais, ni chasseur, ni étranger, ne s'est aventuré sur les sommets centraux.

A six heures et demie le lendemain, nous prenons le chemin du retour.

Philippe, en tête de la caravane, cravache son mulet tout en nous criant de temps en temps : des canailles, Messieurs, des canailles ! Il manifeste sa joie à l'idée d'arracher ses voyageurs aux dangers de l'Olympe et aux escopettes des Klephtes.

Le temps est incomparablement beau. Entre les panaches des arbres, nous voyons, là-bas, les cimes grises, auréolées de soleil, plonger au profond de l'azur. Boissonnas et moi, nous fermons la marche, en silence.

Je n'arrive pas à prendre mon parti de cette retraite. Je sais bien que les plaques photographiques touchent à leur fin, qu'il a été décidé que, pour cette fois, nous nous contenterions de pousser jusqu'au Saint-Elie, que nous ne sommes pas équipés, que les domestiques du couvent ont mangé nos provisions. N'importe ! J'ai beau me raisonner, je suis incapable de me faire « une raison ».

Christo, qui semble s'être pris d'affection pour le Kyrios helvetos que je suis, Christo marche à côté de moi. De temps en temps il regarde vers les montagnes, et puis il me regarde. Il a l'air de penser : un beau temps pour essayer d'aller là-haut, avec ce

monsieur qui a si envie de se casser la tête, gagner mes cinquante drachmes.

Et claquant de la langue, il me fait : Kala, kala !

Je me retourne vers Boissonnas : Quel temps, hein ! — Ah oui, quel temps ! — Ça t'amuse d'aller te replonger dans les poussières de Salonique ? — Peuh ! peuh !... — Ne te dis-tu pas que l'occasion n'a qu'un cheveu ? — Je me le dis ! — Eh bien alors, pourquoi n'essayerions-nous pas l'ascension de la haute cime ? — C'est la question que je me pose depuis ce matin. — Alors ? — Oui, mais de combien de jours cela nous retarderait-il ?

Je me penche vers Kakalos : On peut coucher ce soir à la kalyvia ? — Oui. — Partir dans la nuit pour le sommet ? — Oui. — Être à Litokhori demain soir ou après-demain matin ? — Oui, Seigneur ! — Eh bien, tu vois ! Un jour de retard, deux au plus. — Philippe ne voudra jamais.

Le sentier qui mène au couvent, situé en contrebas, rejoint à ce moment le chemin de la vallée qui s'allonge à mi-côte. Déjà notre brave courrier profite d'un replat pour mettre sa bête au trot.

— Hé, Philippe ! — Quoi, monsieur Daniel ? — Philippe, M. Boissonnas vient de décider de changer de programme. — Changer le programme, ah ! mon Dieu !

Et le pauvre homme lève les bras au ciel.

— Oui ! vous allez descendre à Litokhori avec le gros bagage, et nous deux, avec Christo et un autre homme, nous irons coucher au Mavrolongo, pour essayer de faire la grande cime demain.

Philippe se fâche : Impossible, messieurs, impossible. Non, il ne sera pas dit que le courrier Philippe aura abandonné ses voyageurs dans ce pays de voleurs ! Ne restez pas ici, messieurs, ne restez pas ici, il faut retourner à Salonique.

— Philippe, notre décision est prise, avec ou sans vous, nous voulons profiter de ce beau temps.

Notre dragoman qui nous connaît de vieille date sent que toute résistance est vaine. Mais il faut faire avec les hommes un nouveau contrat, une nouvelle *symphonia,* comme on dit là-bas... Il faut trouver des vivres... Il faut savoir où la caravane nous attendra.

Bientôt, parmi les ruades des mulets et les coups de triques, un effroyable concert d'avis, de protestations, de débats, marque le crescendo de cette symphonie.

Nous coupons court et tournons bride, remontant doucement la vallée, tandis que Philippe, soutenu heureusement par Christo, cherche à venir à bout de la détestable situation où nous l'avons mis.

Boissonnas, qui me laisse la responsabilité de l'aventure, chante comme un bienheureux. Je l'accompagne de mon mieux : jamais la vie ne m'a paru si belle !

A huit heures et demie, nous sommes à la scierie de Prionia... Le ciel se couvre... et Zeus, sur l'Olympe, assemble les nuages.

Philippe nous rejoint bientôt. Ce modèle des courriers a repris un visage serein. — Tout est arrangé, messieurs. Seulement ça coûtera cher. Les hommes croient que les mulets peuvent monter par le sentier du Mavrolongo jusqu'à la kalyvia. Nous y bivouaquerons. Nous avons heureusement du chamois. Et j'ai envoyé Christo et l'autre chasseur chercher du pain au couvent. Maintenant, messieurs, embros ! en avant. Nous pourrions bien avoir de l'orage.

Immédiatement après avoir quitté la scierie, nous passons près d'un troupeau de vaches magnifiques qui rappellent, mais en plus vigoureux, notre bétail schwytzois. Elles vivent sur l'Olympe, dans un état voisin de la sauvagerie. Elles ne se laissent pas traire. Les pâtres les abattent à coup de fusil.

Mais hélas, voici la pluie ! Une pluie terrible ! En moins de dix minutes, elle nous a trempés jusqu'à la peau. Il faut renoncer à poursuivre. Certains proposent de redescendre coucher au couvent. Si nous

retournions jusque là, la partie serait définitivement perdue. Tant pis. Nous coucherons à la scierie.

Christo nous y attend. Les moines n'ont pas voulu lui céder de pain. Sans les chamois, nous ne pourrions nourrir notre escorte.

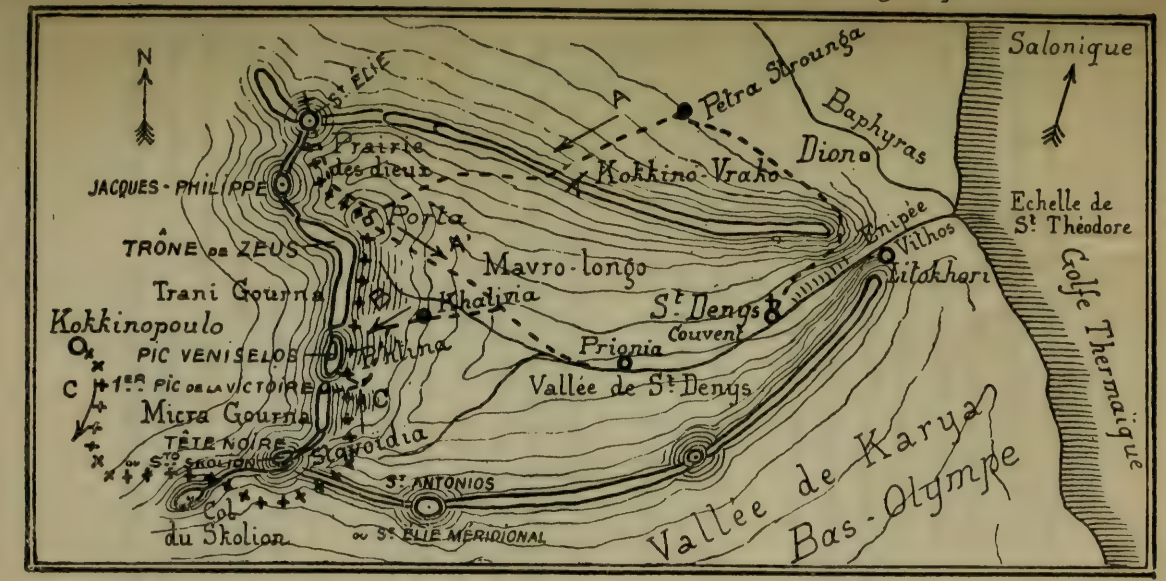
Nous passons l'après-midi à nous organiser, à dresser nos lits de camp sous le toit de la scierie, à les abriter du vent de notre mieux, derrière une paroi faite de tas de planches superposées. La pluie ne s'arrête pas. Il commence à faire très froid.

Certains des hommes murmurent. Philippe les apaise en confectionnant un cuissot de chamois digne de Vatel.

Au milieu de la nuit, nous sommes assaillis par un des plus formidables orages qu'il m'ait été donné de subir dans la montagne. Zeus tempêtueux déchaîne les vents. Comme s'il voulait punir notre audacieux dessein, il brandit sans arrêt ses foudres. L'Olympe paraît trembler sous ses coups. Tout le bas de la vallée est illuminé par les éclairs. Des brouillards qui s'y traînent semblent de longues flammes. Et les pins, retroussés par la tempête, font, sur les crêtes voisines, noirs dans ces lueurs d'incendie, des gestes de détresse. Tout à coup notre abri de planches s'écroule, manquant nous écraser.

Réveil lamentable. Nous sommes trempés, grelot-

Carte schématique du Haut-Olympe



A. - *Notre chemin p. le St. Elie par St. Denys. - Petra Strounga. - le Kokkino-Vrako et la Porta.*
A'. - *Retour. - St. Elie. - Porta. - Mavro-longo. - Scierie de Prionia.*

B. - *Ascension des Grands-Pics - par Prionia - le Mavro-longo - la Khalivia - 1er. Pic de la Victoire ou Roche Tarpéienne - Pic Veniselos*

C. - *Chemin de Barth - par Kokkinopoulo - le col du Skolion - la prairie de Stavoïdia - la crête de Phtina - au pied des grands pics, la Porta, le St. Elie.* + + + + + +



tants. Notre bagage est inondé. Les hommes veulent redescendre. Il pleut encore un peu, mais vers dix heures le ciel se troue de bleu. La situation, elle, ne s'éclaircit pas. Il y a grande fête, demain, à Litokhori. Nos hommes veulent tous y assister. Philippe nous prévient que nous ne les retiendrons pas.

Que faire ? Les sentiers sont convertis en torrents. Nous ne pouvons songer à monter tous bivouaquer à la kalivia !

A deux heures, la décision est prise. Nous partons, Boissonnas et moi, accompagnés de Christo et d'un autre chasseur Nico, pour aller coucher à la hutte.

Deux bergers conduisent les deux solides mulets montagnards qui portent les provisions et les appareils. Si le temps est passable, nous tenterons demain l'escalade. Le reste de la caravane nous attendra à la scierie, d'où nous pourrons, le soir encore, à temps pour ne pas manquer la fête, regagner Litokhori.

Armés, en guise de piolets, de solides bâtons de hêtre, nous suivons nos guides qui s'avancent à petits pas rapides, le fusil sur l'épaule. Bientôt nous atteignons la base de cette échine du Mavrolongo, dont je vous ai si souvent parlé. Dans les bas-fonds, des brouillards se traînent encore. Le soleil y pal-

pite par intermittence. Nous ne disons rien, émus malgré nous par la pensée du combat que nous allons livrer, escomptant tour à tour les chances d'échec et de succès. Notre mutisme s'accorde au silence formidable de la montagne. Toute mouillée, frissonnante, elle semble étourdie encore par le cataclysme de la nuit.

De temps en temps, une paroi de rochers couronnée de pins se montre sous un voile, de temps en temps, suspendue, détachée de la terre, une cime s'élance vers la lumière... Puis tout retombe dans une demi-obscurité mouvante et glacée.

Vers six heures du soir nous sommes à la kalivia, à la hutte. Il est temps, les mulets n'en peuvent plus. Mais quel misérable abri elle nous offre ! L'orage a achevé de la disjoindre. Nous en réparons le toit sommairement. Afin de nous isoler un peu du sol humide, nous le jonchons de buis. Christo allume le feu, réchauffe le chamois, et nous luttons de notre mieux contre les vagues de brouillard que le vent nous envoie par toutes les fentes.

Nous nous sentons seuls, seuls et perdus au milieu de cette montagne inconnue, parmi ces hommes que nous comprenons à peine, à la veille d'une tentative ardemment désirée, et qui présente tant de chances d'insuccès. Nous sommes dans cet état d'esprit

(aggravé par les circonstances) que tant de grimpeurs ont éprouvé à la veille d'une ascension sérieuse.

Au moment de prendre quelques notes, je m'avise que cette soirée est celle du 1er août, date de notre fête nationale.

Aujourd'hui, dans notre petit, dans notre cher pays, ce soir même, à cette heure, sur toutes les montagnes de la patrie, des feux s'allument. Leurs voix de lumière d'une cime à l'autre s'appellent et se répondent ; d'une cime à l'autre elles se fédèrent, elles s'unissent pour jeter vers le ciel leurs clairs, leurs joyeux cris de liberté.

Nous aussi, par delà la mer, nous unirons l'âme d'une petite flamme à ce flamboiement fraternel. A la dernière lueur du crépuscule, nous entassons à proximité de la hutte, sur une éminence, les branches des « rampola » ; nos hommes nous aident. Nous leur avons montré notre calendrier. Ils ont fini par comprendre que nous voulions commémorer un événement heureux pour notre patrie.

Bientôt une flamme immense et résineuse jaillit au pied de l'Olympe. Nous la saluons tous d'un long cri de joie, et le petit berger, frisé comme un faune antique, bondit et rebondit avec une fureur sacrée par dessus ses tourbillons.

Puis nous allons nous allonger sur le buis humide,

les pieds au foyer, serrés les uns contre les autres. La nuit est glaciale. Et à trois heures nous sommes ravis d'abandonner notre couche.

Nous partons, dans l'obscurité, un peu après quatre heures. Le petit pâtre reste à la kalivia pour garder les mulets. Christo ouvre la marche. Nous le suivons flanqués de l'autre berger et du second chasseur.

Les brouillards vont et viennent, teintés de rose, çà et là. La montée est très raide, parmi des roches, des racines, des branchages cachés sous de hautes herbes. Mais la forêt se clairsème de plus en plus. Ses arbres, mutilés, décharnés, ont un air de fantôme dans l'aube sinistre. Christo interroge les nuages, secoue la tête. Il ne paraît pas rassuré. Boissonnas n'a pas très bonne impression non plus.

A cinq heures et quart, en nous retournant, nous voyons dans une déchirure du ciel bas un peu d'une mer couleur d'encre, une mer luisante et noire, où un soleil invisible jette un reflet sanglant.

Nous dépassons les derniers pins, sentinelles énormes, que les incendies et les avalanches ont respectées.

Après une courte discussion avec son camarade, Christo s'engage sur une arête parallèle à celle que nous avons suivie pour atteindre la Porta, et située plus au sud.

Le vent, qui dans cette région continue à souffler de l'ouest, est glacial. Et nous souffrons cruellement de l'insuffisance de notre équipement. A sept heures nous mangeons quelque chose dans le haut d'un couloir, sur une corniche de neige, à l'abri. Dans l'échancrure de la vallée qui s'affaisse, au-dessous de nous, sous le velum sombre du brouillard accroché à ses sommets, brille la mer où les caïques de Saint-Nicolas sont posés comme des insectes aquatiques.

Une heure plus tard nous avons rejoint le faîte déchiqueté de l'échine principale.

Il nous faut redescendre un peu à l'est pour traverser en biais la paroi et atteindre le bas de la large brèche qui la sépare du sommet.

Le vent nous bouscule furieusement. Le brouillard chargé de grésil, nous fouette la figure. La pente est terriblement roide, faite d'un tapis de fins cailloux qui saupoudrent les grandes dalles de calcaire lisse, placées les unes sur les autres comme les tuiles d'un toit ; et nous avons de mauvaises chaussures, à peine cloutées. Boissonnas a dû consolider avec de la corde la semelle d'un de ses brodequins.

Parvenus au col, nous découvrons, dans une éclaircie, les abîmes le long desquels nous devons nous avancer, et qui constituent la face ouest de l'Olympe, celle qui domine Kokkinopoulo.

Le chasseur Nico, et le berger, déclarent à Christo que c'est folie de poursuivre. Quant à eux, ils sont décidés et n'iront pas plus loin.

Ce que le brouillard — dont le vent d'ouest retient et fait flotter sur la crête les pans obscurs — ce que le brouillard nous laisse deviner par ce qu'il nous montre n'est pas pour encourager nos deux timides porteurs. Christo, notre chasseur, n'insiste pas. Il se contente de se déchausser, tout en nous observant à la dérobée pour savoir si nous persistons. J'ai par bonheur songé à me munir d'une des longues et fortes cordes qui servent à amarrer le bagage sur les bâts. Nous nous encordons Boissonnas et moi et engageons vainement notre guide à en faire autant.

— Embros ! en avant !

— Plus loin que ce col, nous dit Christo gravement, plus loin que ce col, aucun homme jusqu'ici n'est allé.

Il grimpe comme un chat. Ses pieds nus et durs, qui pourtant s'ensanglantent à la longue, paraissent dès qu'ils s'y posent adhérer au rocher. Son corps s'allonge et se contracte, imite toutes les sinuosités de l'arête dont la ligne se rapproche de plus en plus de la verticale. Quel beau grimpeur que ce gaillard-là !

Je le suis avec prudence, et souvent le perds de vue

dans l'épaisseur du brouillard. Mais les petites taches de sang, que ses pieds déchirés laissent sur les pierres, me guident dans ce dédale de formes analogues.

A un moment, il hésite ; il appuie sur la droite, franchit un couloir, revient sur ses pas en répétant : kakos, mauvais.

Boissonnas, soutenu par la corde que j'ai solidement ancrée, en profite pour faire une vue des créneaux ruineux et fantastiques qui surgissent autour de nous, et dans l'ombre mouvante du brouillard semblent eux-mêmes se balancer.

Un instant engagés dans un couloir, nous avons, crainte des pierres, repris l'arête, ou tout au moins une arête. Elle est en partie recouverte de verglas par le grésil. Elle est construite de blocs chancelants. Ceux que nous détachons bondissent à l'abîme, et nous les entendons à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, se pulvériser dans les profondeurs. La violence du vent nous est une grande gêne. Parfois pourtant, dissipant un instant le brouillard, elle nous permet d'admirer, sur notre droite, les pentes hardies du sommet que nous gravissons.

Mais j'admire encore plus mon cher compagnon qui, les mains gourdes de froid, car nous n'avons pas de gants, les yeux larmoyants, grelottant dans des

vêtements trop légers, à cheval sur un bec de rocher, lutte contre la bourrasque pour nous conserver un souvenir de ces éclaircies.

Christo, cependant, a poursuivi sa route dans le brouillard qui s'est refermé plus opaque que devant. Nous l'entendons, droit au-dessus de nous qui nous appelle : Embros, embros ! Puis quelques instants après, il pousse un grand cri de triomphe.

Est-il au sommet ?

Nous nous élançons. L'arête diminue de verticalité, elle s'avance en dent de scie, très étroite entre deux gouffres où tourbillonne le brouillard. La silhouette de Christo s'y dessine. Il nous crie : Gorphi ! Le sommet.

Bravo, Christo ! Merci ! Zito i Hellas !

Nous y sommes pourtant ! L'Olympe est sous nos pieds !

Nous nous trouvons à l'extrémité d'une dent aiguë qui vers le nord s'avance sur le vide. Par malheur, le brouillard est si dense, qu'à la distance de huit mètres rien n'y est plus visible. Quel horizon s'ouvrirait devant nous, sans ces maudits nuages ! Nous l'avons heureusement contemplé du Saint-Elie !

Et puis, n'importe, l'Olympe est à nous. Premiers des hommes depuis le départ des Dieux, nous foulons ce roc vierge. Notre long désir, notre rêve de tant

d'années est réalisé. Comment exprimer notre émotion, notre joie ! Nous nous embrassons, nous serrons la main de notre brave chasseur, et, en grande hâte, car nous gelons, nous construisons un cairn solide. Il protégera la bouteille qui contient la carte où j'ai inscrit la date et l'heure de notre arrivée, le 2 août 1913, à neuf heures du matin, ainsi que notre désir de voir donner à ce sommet, en l'honneur de la bataille gagnée par les Grecs dans les défilés de Sarandaporon, le nom de Pic de la Victoire.

Le pauvre Christo claque des dents de froid. Ses pieds sont violets.

— Encore un Kodak, fait Boissonnas ! Et, ô surprise ! surprise qu'il m'a réservée — et qui me montre jusqu'à quel point, sans m'avoir rien dit, il partageait mon ambition secrète — le voici qui tire de son sac le drapeau suisse, la croix blanche sur fond rouge, ce même petit drapeau que nous avons fabriqué sur le port de Tinos et qui d'une cyclade à l'autre a flotté au mât de notre tartane.

C'est moi, cette fois, qui tiens l'appareil ! J'ai à peine poussé le déclic qu'un coup de vent plus furieux manque me renverser...

Mais... qu'est-ce ?... Rêvons-nous ?

Quelle est cette effroyable apparition ?

Un même cri de stupeur nous échappe à tous trois.

Le lourd voile qui nous enveloppait s'est déchiré... et là, devant nous ?... voyons, est-ce possible ? Une paroi, droite, sombre, verticale... une formidable tour de roche se dresse,... et nous domine.

Le brouillard est retombé...

Nous restons là, stupides... un nouvel effort du vent et la lourde chape, de nouveau, est rejetée vers l'est. Le mur terrible sort de l'ombre, semble se rapprocher, monte à nouveau.

C'est bien une sorte de tour, un énorme donjon plutôt, l'extrémité de ce bastion solitaire que Christo me montrait de la vallée. Lui-même ne s'y méprend pas et secoue la tête avec dépit ! Car entre le gendarme sur lequel nous nous trouvons et ce donjon s'ouvre une effroyable échancrure, dont la traversée serait aussi difficile peut-être que celle de la brèche Szigmondi dans le massif de la Meidje.

Équipés comme nous le sommes, sans corde solide, sans corde de rappel, le passage est absolument impossible. Il doit, même dans les meilleures conditions, présenter des difficultés considérables, sinon insurmontables.

Zeus nous a vaincus.

Boissonnas veut prendre encore une vue de ce sommet que nous touchons presque, que nous avons un instant cru tenir sous nos pieds, et dont nous

nous éloignons confus, humiliés, et (s'il est des alpinistes ici, ils me comprendront tous) et véritablement désespérés.

Nous redescendons... nous suivons Christo, sans dire un mot... sans avoir même songé à détruire notre carte, hélas mensongère...

A la première halte, Boissonnas se retourne et me dit : le proverbe latin est de mise : « Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. » Derrière son rideau de brouillard, il se riait des deux audacieux, et leur ménageait une dure leçon, en effet ! Heureux encore qu'il nous l'ait donnée. Sans cette cruelle révélation, nous serions redescendus convaincus de notre triomphe... nous l'aurions proclamé, jusqu'au jour où un grimpeur plus heureux nous aurait traités d'imposteurs.

Nous sommes muets et résignés.

Dans le brouillard plus ténu, au milieu d'un dédale d'immenses gendarmes délités, Christo semble avoir peine à retrouver sa route. Certainement il oblique vers le nord. Je le lui fais remarquer.

Il ne répond pas et poursuit.

Un même espoir alors naît dans nos cœurs.

Le brave garçon, dont l'orgueil est en jeu, chercherait-il à gagner, en traversant la face orientale, la base du grand pic, au-delà de la brèche ?

Assurément il nous fait faire, sur ces parois glis-

santes où le moindre faux pas nous précipiterait, une dangereuse promenade. Du moins nous sommes à l'abri du vent. Un soleil lourd se fait sentir et nous réchauffe, et puis notre passion nous mène. « Du sommet de l'Olympe, des trois cimes du ciel, que notre Destinée nous entende, et qu'elle vienne ! »

Christo s'est arrêté. Au-dessus de lui, une barre de rocher s'élève droite et polie. Il la montre du doigt : « Gorphi, apano ! C'est le sommet, là-haut ! » Et nous sentons bien ce que ces deux mots veulent dire : « Vous voyez le chemin ! C'est le chemin du sommet ! A vous de savoir si vous voulez le prendre ! — Embros ! lui dit Boissonnas. — Apano ? interroge-t-il une fois encore. — Apano ! »

Alors, avec une belle résolution, il s'élance de nouveau.

Certes, son chemin n'est pas commode. Mais nous sommes soutenus par les ailes de l'espérance. Il ne sera pas dit que nous aurons été battus — que tant de peines auront été vaines !

— Hardi, Christo ! — Embros.. Apano...

Nous grimpons comme trois enragés. Par malheur il faut abandonner même le Kodak qui gêne notre guide. — Encore un effort !

Hourrah ! cette fois ! nous le frappons du pied ce terrible, cet inviolable pic.

Deux entailles profondes l'isolent, d'une part, vers le sud, du premier pic de la Victoire que nous surnommons la roche Tarpéienne, de l'autre, vers le nord, du Trône de Zeus. Il n'est pas un des sommets de la chaîne que cette fois nous ne dominions.

Le brouillard achève de se dissiper. A travers sa trame amincie transparaît et resplendit l'architecture circulaire du paysage. Les fleuves, les plaines, les vallées et la mer semblent converger et se soulever vers le point de l'espace que nous occupons ; on le dirait situé au centre d'une sphère dont l'une des moitiés, pareille à un couvercle de cristal, pose sur l'admirable enchevêtrement de clartés, de couleurs et de formes qui en constituent la seconde.

Comme une échauguette aux créneaux d'une tour, la flèche qui nous porte est suspendue au plus haut de l'Olympe. Nous avons ainsi tout loisir d'en étudier les lignes générales et la construction.

Si l'on cherche à en schématiser le contour, on peut comparer ce massif à un immense H en relief dont la barre horizontale serait placée aux trois quarts de la hauteur des barres verticales qui, écartées l'une de l'autre à l'ouest, se rapprochent au contraire à l'est, et ne laissent plus entre elles qu'un étroit passage par où s'écoulent, vers la mer, les eaux de la vallée de Saint-Denys. Celle-ci se trouve donc enserrée entre

les jambages inférieurs de l'H, soit entre la crête du Kalogéros au sud, et celle du Kokkino-vrako au nord. Elle vient buter au contre-fort des rocs centraux que flanquent de part et d'autre les cônes de la Tête noire et du Saint-Elie. A l'ouest, entre les extrémités courtes et qui s'évasent des jambages de l'H, les abîmes du Kokkinopoulo font pendant à la vallée de Saint-Denys.

Mais cette assimilation théorique ne peut donner une idée de l'ample ordonnance et du majestueux étagement de ces arcs-boutants, de ces coupoles, de ces bastions tout autour du donjon central. Les arêtes aiguisées qui le relient, comme à des fortifications avancées, au Saint-Elie et à la Tête noire, sont les minces ponts-levis jetés sur les précipices de Saint-Denys et de Kokkinopoulo, fossés géants de ce château des Dieux.

Ce spectacle émerveillait nos yeux, enchantait notre esprit. Il nous offrait avec une splendeur inimaginable l'accomplissement d'un rêve. Il comblait nos désirs et totalement nous emplissait de joie!

Nous serions demeurés longtemps encore à nous en rassasier, si Christo, pressé de dépenser magnifiquement à la fête de Litokhori le prix de notre victoire, n'avait donné le signal du départ.

De la pointe d'un couteau, je gravai l'heure de notre

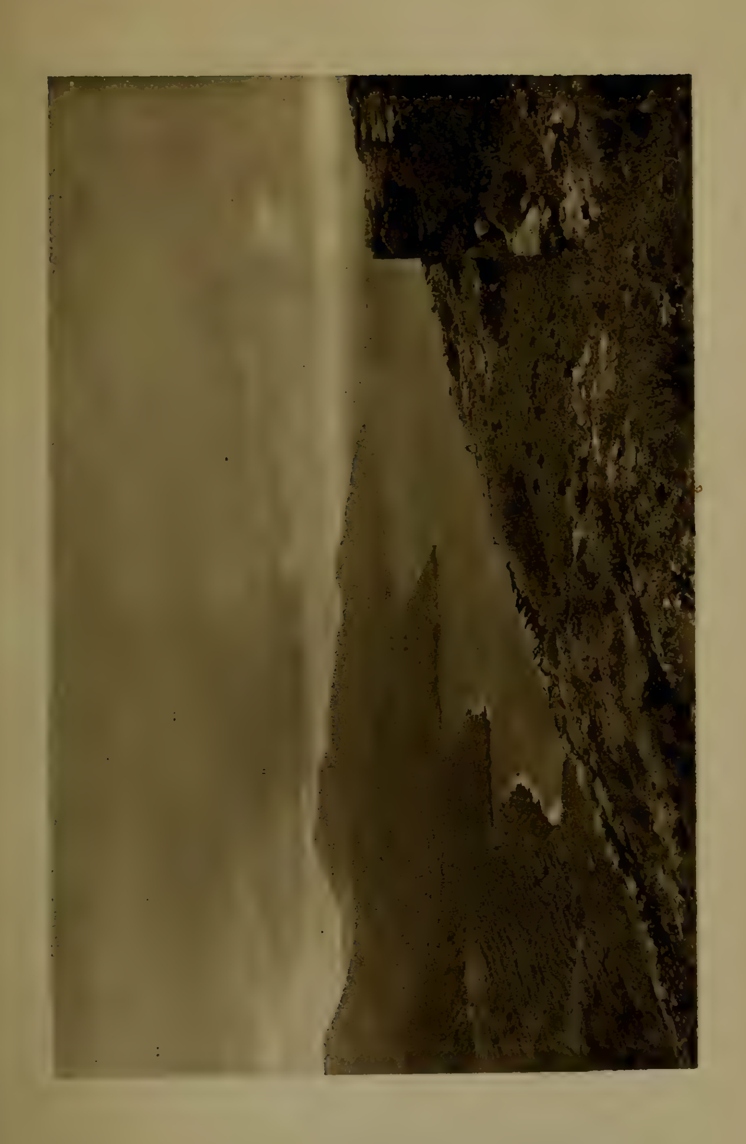
arrivée, dix heures et vingt-cinq, sur la gourde d'aluminium de Boissonnas et nous la mîmes à l'abri de quelques pierres.

A dix heures quarante, nous commencions la descente ; elle doit être fort scabreuse. Mais tout nous paraissait facile.

A onze heures et demie nous retrouvions nos deux compagnons, à demi gelés. Du col où ils nous attendaient, une dernière fois, afin de nous les bien ancrer dans la mémoire, et tandis que Boissonnas les photographiait, j'examinai ces cimes que nous ne devions vraisemblablement plus revoir : la Roche Tarpéienne et son croc aigu, la suite des sommets qui forment le Trône de Zeus, le cône du Jacques-Philippe, et enfin le pic suprême, si durement conquis, que je vous proposerai aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, en l'honneur du grand citoyen que l'avenir placera à la droite des Dieux de la Grèce et parmi ses héros, de baptiser définitivement du nom de *Pic Venisélos*.

DANIEL BAUD-BOVY.







LES ILES

La Conférence de la Paix, s'inspirant des principes qui doivent consacrer définitivement le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, aura le devoir d'étudier et de faire aboutir les applications multiples de ces principes, énoncés particulièrement dans les discours et messages du président Wilson[1].

Parmi les plus intéressantes de ces applications, se présente la question des arrangements futurs qui

[1] Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai 1919, l'article de M. Gaston Deschamps : *A la Conférence de la Paix*.

vont régler la répartition des territoires faisant partie de l'ancien empire ottoman et, par conséquent, décider du sort prochain de la Grèce.

Le royaume de Grèce, tel qu'il a été constitué par les traités actuellement en vigueur, ne contient qu'une partie des populations qui se réclament, à juste titre, de la nationalité hellénique.

L'indépendance de la Grèce fut proclamée, le 27 janvier 1822, par le Congrès national d'Epidaure. Cette proclamation, qui fut, en quelque sorte, l'acte de renaissance d'une nation longtemps retranchée du nombre des vivants, commence par ces mots qu'on ne peut relire aujourd'hui sans une émotion profonde, à cause de la détresse qu'ils révèlent, et de l'esprit de résolution dont ils sont animés :

« La nation grecque prend le ciel à témoin que, malgré le joug affreux des Ottomans, elle existe encore.

« Pressée par les mesures aussi iniques que destructives que ces tyrans féroces, après avoir violé leurs capitulations ainsi que tout esprit d'équité, rendaient de plus en plus oppressives, et qui ne tendaient à rien de moins qu'à l'anéantissement entier du peuple soumis, elle s'est trouvée dans la nécessité absolue de courir aux armes pour mettre à l'abri sa propre conservation. Après avoir repoussé la violence par

le seul courage de ses enfants, elle déclare aujourd'hui, par l'organe de ses représentants légitimes, réunis dans ce congrès national, convoqué par le peuple, son indépendance politique ».

Cette initiative d'une nation opprimée depuis plusieurs siècles, abandonnée du reste de l'Europe, et qui, après avoir tant travaillé pour la civilisation universelle, avait été, pour ainsi dire, effacée de la carte du monde par la monstrueuse catastrophe du 29 mai 1453 et par le crime consommé parmi les incendies et les ruines de Constantinople, métropole de l'Orient européen, seconde capitale de la chrétienté, cette initiative prend un caractère particulièrement émouvant, si l'on regarde les tragiques événements qui furent contemporains de ce grand acte.

L'année 1821 fut marquée par une série de massacres qui avaient inondé de sang la capitale de l'empire turc et les provinces captives que l'usurpation et la violence, trop longtemps tolérées par la diplomatie de l'Europe, maintenaient, contrairement à toute justice, dans les Etats de Mahmoud II, sultan des Ottomans. Ce souverain, qu'un protocole suranné affublait des titres les plus ridiculement pompeux, et que la postérité, plus équitable, a surnommé simplement le Boucher, est une des figures les

plus sinistres de cette histoire de Turquie où l'on rencontre, hélas ! plus d'un « sultan rouge ».

Hélas ! que de souvenirs sombres s'évoquent devant le voyageur, dans ces paysages merveilleux de la mer Egée où s'est accompli, par l'union harmonieuse de la nature et de l'art, sous un ciel privilégié et comme dans l'épanouissement d'un printemps éternel, l'heureux effort de civilisation que Renan appelle le « miracle grec » !

Sans ces souvenirs, un voyage dans les îles de l'Archipel serait un pur enchantement. Voici quelques visions d'un voyage qu'illustrent à souhait les tableaux de M. Boissonnas, artiste éminent, qui mérite bien d'être salué du titre de « photographe » au sens hellénique du mot, puisque ce maître des rayons et des ombres a su fixer la lumière...

Ces noms harmonieux aux syllabes sonores laissent dans l'oreille l'écho d'une musique lointaine qu'on dirait issue, comme un chant mélodieux, d'un chœur de lyres invisibles.

A mesure que s'avance le navire bercé par le rythme des flots d'azur qui vont et viennent, avec une cadence régulière de strophe et d'antistrophe, auprès des promontoires où s'exalte triomphalement la blancheur des marbres sacrés, on voudrait, d'es-

cale en escale, prolonger les stations de ce pélerinage à travers les eaux de cette Méditerranée orientale dont le bleu miroir, jonché de lilas, de mauve et d'améthystes, a reflété le geste impérieux des héros vainqueurs et recueilli le premier sourire d'Aphrodite naissante.

En regardant passer les caïques de l'Archipel, on croit voir s'éployer au soleil, en larges envergures, les voiles des Argonautes, cherchant la Toison d'Or. On voit de loin éclore les îles. Voici Mytilène, toute rose, de loin, dans le matin vermeil.

Mytilène, île charmante, parée de la verdure argentée des oliviers, bruissante de sources vives, séjour qui serait enchanté par les poétiques images de l'idylle pastorale de Daphnis et Chloé, si, là encore, les marques tragiques d'une misère séculaire, infligée à l'Orient européen par les Barbares d'Asie, ne se mêlaient aux splendeurs et aux grâces d'un décor qui semble composé à loisir pour le rêve d'une vie heureuse...

Les Voix de Mytilène.

26 juin.

La nuit brève, merveilleusement illuminée par des constellations étincelantes et par l'enchantement du clair de lune, meurt dans les blancheurs d'une aube

exquise, où la mer est couleur de fleur. Nous passons tout près de l'île de Psara. Plus loin, voici Chios, encore blême et sommeillante sous les premiers feux du jour, les hautes montagnes, déjà roses, dans les splendeurs aériennes, le vallon vert où s'est blotti le joli dème de Cardamyle... Plus loin encore, une longue falaise mauve et lilas se révèle sur l'horizon bleu-pâle. C'est Mytilène, me dit le timonier. La mer matinale est divine. Douceur pour la vue qu'elle caresse de ses nuances fines, douceur pour l'ouïe qu'elle flatte de son bruit frais et de son rythme régulier, c'est une magie dont les expressions des poètes non plus que les traductions des peintres ne sauraient rendre l'infinie suavité.

Le navire jette l'ancre à l'entrée du port de Mytilène.

A droite, sur un promontoire ensoleillé par les rayons d'un matin splendide, je vois les murailles calcinées d'un vieux château dont la silhouette est déchiquetée par des créneaux que la fantaisie d'un architecte vénitien ou génois découpa en forme de queue-d'aronde. Cette bicoque, démantelée au cours des siècles par la négligence des gouverneurs turcs, achève de s'écrouler sur les pentes pierreuses, comme un anachronisme désuet, qui n'a point, pour se sauver du désastre, le prestige de la beauté antique. Pour-

tant, il est possible qu'en considération du caractère pittoresque de cette ruine romantique, le conservateur des antiquités, préposé par le gouvernement grec à l'administration archéologique de l'île de Lesbos, préserve de la destruction cette vieille résidence du pacha de Mytilène. Ce vestige d'un temps justement exécré sera le visible témoignage de toutes les tyrannies et de toutes les souffrances que supporta l'hellénisme au cours des siècles de misère et d'humiliation où les îles grecques de la mer Egée furent abandonnées par l'ingratitude des puissances européennes à toutes les entreprises des barbaries asiatiques. Cette forteresse ébréchée ne fera plus de mal à personne. Elle a cessé d'être un épouvantail pour devenir un décor de mélodrame à l'usage des amateurs de bâtisses moyenâgeuses. Soit. Laissons ces inutiles remparts, flanqués de tours superflues. Considérons comme une pièce de musée en plein air, cette maçonnerie hérissée de mâchicoulis, et d'échauguettes. Le drapeau rouge du Grand-Turc a cessé de dominer de sa pourpre sanglante, comme une menace de terreur et de mort, l'île charmante, désormais protégée par les couleurs rassurantes du pavillon bleu croisé de blanc.

A gauche de la perspective, voici le petit port des caïques, tout pareil à ce qu'il pouvait être au temps

d'Ulysse. Proues effilées, coques enluminées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, vergues inclinées, voiles triangulaires. Un grand voilier, les ailes tendues, s'apprête à partir. Les petites barques au repos sont alignées le long du quai, auprès des maisons neuves dont la haute façade se mire aux transparences des eaux calmes.

La ville de Mytilène est échelonnée aux étages d'un amphithéâtre sur les gradins d'une montagne dont le penchant s'incline vers la côte d'Anatolie, séparée de l'île de Lesbos par un détroit où le va-et-vient des caïques établit une communication incessante. Je vois d'ici, au bout d'une nappe d'azur et de mauve, doucement ondulée par le souffle d'une brise caressante, les colorations roses de la rive d'Asie. L'air est léger. Il fait doux et clair. Quel climat délicieux! Et combien il est agréable de voir enfin rentrer dans ces terres longtemps désolées le bonheur humain, la sécurité, la liberté, tout ce qui donne du prix à la vie humaine !

Les fenêtres des maisons de Mytilène sont tournées vers le soleil levant, du côté de la rive d'Asie. La ville, qui reflète inversement sa multiple image baignée au miroir de l'eau marine, prend ainsi, chaque matin, un air de nouveauté souriante, comme si elle saluait d'une âme poétiquement réveillée, la renaissance de

la lumière et l'immortelle beauté du jour. L'île d'Alcée et de Sapho s'anime dès l'aurore, sous la vibration des rayons obliques dont la chaude clarté fait ressortir vivement, sur un fond de montagnes dorées, la gaîté multicolore des façades bleues, violettes ou roses, la fraîcheur des arbres verts et des jardins épanouis.

A mi-côte, en un coin de ce tableau réjouissant et rassurant, une petite mosquée allonge au-dessus d'un bouquet de platanes la pointe de son minaret en bec de flûte, dernier vestige d'un régime aboli.

*
* *

Débarquement sur le quai de Mytilène. Accueil chaleureux des figures cordiales, des mains tendues, des voix enthousiastes. Acclamations dont l'accent sincère est bien doux au cœur d'un Français qui est heureux d'attribuer exclusivement, filialement, au prestige impérieux et charmant de la mère-patrie l'honneur personnel dont il est l'objet.

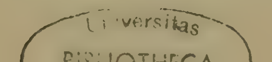
Ciel radieux. Un vent frais souffle sur la rade. On s'achemine de toutes parts vers le bord de la mer. Hommes, femmes et enfants sortent des maisons blanches et bleues de Mytilène, pour se diriger, par les rues de la ville et par les sentiers de la berge, sur tous les points d'où l'on peut découvrir l'horizon

maritime. Le moindre rocher devient un observatoire où s'accrochent des grappes d'enfants qui regardent de tous leurs yeux, crient, battent des mains. Aux créneaux de la vieille citadelle de Gattilusio, chaque brèche contient des paquets serrés de têtes attentives. Les embrasures où s'ouvrait jadis la gueule béante des canons gênois, vénitiens ou turcs sont bouchées littéralement par des agglomérations de corps humains, qui s'entassent sur les vieilles pierres, s'allongent, se penchent d'un mouvement unanime et divers, pour mieux interroger la perspective où se nuance, aux extrémités de l'étendue bleue, la fine coloration des montagnes d'Asie. On attend la flotte hellénique, venant de Lemnos. Elle est annoncée par un récent télégramme au commandant d'armes de Mytilène et au capitaine du port.

Le mouvement n'est pas moindre dans la rade que sur la rive. C'est une mobilisation générale de toutes les barques disponibles que berçait hier nonchalamment le va-et-vient des vagues. On prend d'assaut les caïques et les mahonnes. A force de rames, à toutes voiles, sur les vagues émues d'un léger clapotis par une brise rafraîchissante, une innombrable flottille traverse le golfe et court au-devant des navires impatiemment attendus.

En même temps, les cloches sonnent à toute volée.

C'est un carillon ininterrompu, qui fait vibrer avec une sonorité de cristal, chanter dans la ville et sur les coteaux d'alentour, parmi les bois d'oliviers, toutes les églises, toutes les chapelles, tous les ermitages, comme si un chœur de voix joyeuses s'élevait tout à coup dans l'éclatante lumière pour célébrer par des cantiques la splendeur d'un matin rayonnant. En l'espace de quelques instants, la ville s'est pavoisée aux couleurs helléniques. Toutes les maisons arborent le drapeau national, joli à voir, candide et bleu comme une bannière de procession. Ce drapeau, que naguère encore on ne pouvait même pas conserver comme une relique, à domicile, sans s'exposer aux rigueurs d'une police ombrageuse, on le déploie maintenant au grand jour, on étale largement ses couleurs, on le dispose en trophées, on le multiplie partout comme un symbole de la liberté enfin reconquise. Nulle forfanterie d'ailleurs en ces manifestations spontanées d'un sentiment patriotique longtemps réduit au silence. Point de provocation ni d'hostilité à l'égard des Turcs qui sont restés dans l'île, ou qui, après un court exode, y sont revenus afin de profiter tranquillement des avantages d'une situation nouvelle où ils ont l'assurance de n'être point molestés dans leur travail, ni inquiétés dans la libre disposition de leurs biens, ni gênés dans les pratiques de leur



religion. Cette joie est trop profondément sincère pour être inutilement agressive. L'île toute entière est heureuse de vivre d'une vie nouvelle, qui la fait rentrer définitivement dans la civilisation.

Et ce que disent toutes ces voix de Mytilène, c'est l'expression des volontés d'une nation qui, pendant cinq siècles d'oppression et de deuil, n'a pas consenti à déchoir. Noblesse oblige. L'hellénisme se souvient et il espère. Il exige que son avenir soit digne de son passé. Il a voulu démentir les prophètes de malheur qui annonçaient sa ruine. Il a voulu confondre les mauvais conseillers qui préparaient le désastre de tous ses rêves et l'humiliation de tout son idéal. Les braves gens d'ici, les pêcheurs de Ploumari, qui naguère accueillaient par des acclamations de bienvenue les trois couleurs de la France, arborées au grand mât d'un vaisseau de guerre, les laboureurs de Keresso, les marins de Sigri, les villageois qui font la cueillette des olives aux environs de Molivo, tous les habitants de l'île délivrée ont vu enfin resplendir l'aurore du beau jour où la Grèce réveillée a repris sa place au péril et à l'honneur, selon le vœu cordial de ses meilleurs amis...

Voici que des guetteurs, placés en observation aux plus hauts belvédères de Mytilène, signalent l'approche de l'escadre. Les navires sont en vue. On

voit des remous dans la foule. Les cloches sonnent en carillons de plus en plus accélérés. Au sommet d'un mât, sur le donjon de la vieille citadelle, auprès d'un vieux minaret en ruines, le jeune pavillon bleu et blanc frémit comme s'il palpitait sous un grand souffle d'espérance et d'orgueil.

Les navires apparaissent au détour du promontoire doré qui ferme au levant le domaine maritime de Mytilène. Un à un, ils défilent en ligne, ils rangent de très près la côte d'Asie, qu'indique à l'horizon un fond de montagnes couleur de lilas et de mauve. Ils semblent s'éloigner comme pour prendre un élan, se préparer à une manœuvre. Ensuite, au signal du vaisseau amiral, chaque bâtiment fait un virage. Et dans un beau mouvement d'ensemble, formant un front de bataille où les distances sont strictement observées, l'escadre, qui a ralenti sa marche, fait une entrée à la fois tranquille et imposante dans la rade où vont et viennent, en une fièvre croissante, toutes les embarcations du port de Mytilène.

Ceci est à noter. Il y a tant de joie dans les âmes et sur les visages, tant de gaîté dans les gestes de bienvenue qui saluent cette arrivée triomphale, que vraiment cette escadre, malgré l'appareil guerrier de son armement, apporte surtout des présages rassurants et comme un message de paix. Les canons,

à l'affût sur la proue des contre-torpilleurs ou béants dans l'embrasure des tourelles cuirassées, ont la voix assez forte pour appuyer avec autorité une revendication légitime et pour imposer silence aux chicanes et aux sophismes de politique internationale par où l'on essaye trop souvent d'embrouiller les plus simples questions et d'obscurcir les plus claires évidences. Et précisément l'appel des armes, étant l'*ultima ratio* des justes causes, devient une invitation à la paix définitive qu'on obtient par des victoires en mettant la force au service du droit.

Un sentiment de sécurité renaissante et de tranquille confiance en l'avenir répand aujourd'hui une bienfaisante douceur dans l'enthousiasme de cette population des îles grecques enfin rendues à leur naturelle destination. En assistant à des événements qui ont dépassé les espérances de son patriotisme séculaire, ce peuple reprend, à l'avant-garde orientale des nations libres, la place qui lui fut longtemps refusée par les combinaisons d'une diplomatie inintelligible. Aujourd'hui, devant le déploiement de la force navale qui se manifeste à ses yeux, il est ému par la vivante image de la patrie armée.

Tandis que les navires de l'escadre jettent leurs ancres dans la rade, on entend passer de groupe en groupe, à travers la foule des curieux, les noms

que la récente guerre a rendus populaires et que propage d'écho en écho l'admiration de l'hellénisme réveillé. On se montre les croiseurs cuirassés *Hydra* et *Psara,* construits en France, sous le ministère de M. Tricoupis. A l'avant des contre-torpilleurs agiles et redoutables comme des poissons d'acier, on lit, en lettres dorées, ces noms fiers, pittoresques et guerriers : la *Gloire,* la *Flèche,* la *Fronde,* la *Tempête,* le *Bouclier,* la *Baïonnette.*

Cette flotte a fait ses preuves. Elle a reçu vaillamment le baptême du feu. Le cuirassé *Averof,* en particulier, porte les glorieuses marques des blessures qu'il a reçues en donnant la chasse aux navires du sultan et en forçant la flotte turque à rentrer dans les passes de l'Hellespont.

On peut voir de loin, dans les cheminées du vaisseau amiral, la trace des obus envoyés par les canons de l'escadre ottomane. Aussi, c'est surtout vers l'*Averof* que sont dirigés tous les regards et braquées toutes les lorgnettes.

Ce cuirassé de premier rang, battant pavillon de l'amiral Coundouriotis, est le plus grand navire de la marine hellénique. C'est aussi le plus neuf, ayant été lancé en 1910 par les chantiers de Livourne, et acquis par les soins du capitaine de vaisseau Damianos, alors ministre de la marine hellénique. Il

porte le nom de Georges Averof, riche Epirote de Metsovo, qui, non content de donner à la ville d'Athènes un stade panathénaïque pour la célébration régulière des jeux olympiques, légua par testament à sa patrie une bonne douzaine de millions, spécialement destinés à l'augmentation de la puissance navale de la Grèce.

L'*Averof*, avec ses trois cheminées, ses deux mâts, ses parois blindées, ses batteries d'acier, dessine sur la mer une silhouette élégante et sévère. En l'honneur de l'« évergète », Georges Averof, qui lui a donné son nom, le peuple appelle familièrement ce cuirassé Barbayorgho, c'est-à-dire « Oncle Georges ». Ce nom plaît d'autant mieux au sentiment national des Hellènes que Barbayorgho, dans les comédies populaires, est un personnage connu pour son humeur volontiers bourrue et pour l'efficacité de sa résistance aux bachi-bouzoucks du Grand Turc, allié du kaiser.

Aujourd'hui, tous les Grecs intelligents et instruits ont compris que l'Allemagne, complice des Bulgares et des Osmanlis, n'a pu avoir d'autre dessein que l'asservissement des peuples trop faibles pour résister à ses menaces, ou assez fous pour croire à ses promesses. Le kaiser de Berlin et le césarion de Sofia, unis au padischach de Stamboul, voulaient recommencer en Orient, conformément à la tradition des

pires tyrannies, l'œuvre exécrable d'un Mahmond, tueur de Grecs, ou d'un Abd-ul-Hamid, massacreur d'Arméniens. Cette vérité se manifesta aussi aux yeux des gens du peuple, qu'un sûr instinct, sur tout le territoire de l'hellénisme indépendant ou irrédimé, soulève aujourd'hui contre les oppresseurs de leur race et de leur nation.

...A peine l'*Averof* a-t-il mouillé en rade de Mytilène au milieu de son escorte de croiseurs et de contre-torpilleurs, qu'aussitôt il est entouré, assiégé par une multitude de canots bariolés et de caïques aux voiles blanches. Chacun s'empresse pour voir de plus près l'« Oncle Georges ». Il est tout noir et fumeux parmi ce va-et-vient qui entrecroise sur la surface unie et miroitante du golfe bleu un enchevêtrement de sillages d'argent, d'or et de pierres précieuses. Il se laisse approcher, frôler, toucher par des mains amies, par des gestes respectueux et hardis où il sent de la reconnaissance et de la tendresse. Maintenant, il se repose de la terrible campagne d'hiver où, malgré les tempêtes, il restait constamment hors des rades, sur des houles, surveillant l'horizon, fermant par son incessante croisière les issues des ports ottomans, séparant la Turquie d'Europe de la Turquie d'Asie, assurant aux Alliés la maîtrise de la mer.

L'amiral Coundouriotis, ses officiers et ses équi-

pages ont bien mérité l'émouvante douceur de cet accueil. Ne sont-ils pas chez eux, et, pour ainsi dire, au seuil de leur toit familial, en approchant de ces îles, en abordant notamment au rivage de cette antique Mytilène, où l'on montre encore le tombeau de l'impératrice Irène, et où, depuis les temps lointains d'Alcée et de Pittacos, la langue grecque n'a jamais cessé de faire entendre la sonorité de ses syllabes millénaires ?

Ils n'attendaient pas moins de Mytilène, de la grande île récemment affranchie du joug des Ottomans, et qui de sa liberté reconquise a fait le plus noble usage en donnant ses libres suffrages à M. Venisélos, libérateur de l'hellénisme.

L'Archipel en fête.

En mer, 28 juin.

D'île en île, sous le ciel radieux, à travers l'étendue vaste où la poésie inventive des anciens Grecs voyait se multiplier à l'infini, dans la réalité d'une lumière idéale, « le sourire innombrable des flots » voici que s'est propagée tout à coup la bonne nouvelle.

— La flotte arrive... *Notre* flotte, ὁ στόλος μας

Ainsi parlent ces braves gens, descendus de toutes les hauteurs de l'Archipel pour voir de plus près *leurs*

croiseurs cuirassés, *leurs* contre-torpilleurs, leur marine, leur pavillon national, le signe visible du salut, toute une patrie qu'ils croyaient perdue et qui vient jusqu'à eux pour les protéger.

Sur ces flots, hantés par le souvenir homérique des antiques odyssées, un nuage de fumée, rabattue par le souffle des vents étésiens, signale de loin l'*Hydra*, la *Psara*, surtout les trois cheminées du croiseur cuirassé *Averof*, tandis que les bâtiments de l'escadre légère, la *Flèche*, la *Fronde*, la *Baïonnette*, le *Bouclier*, la *Tempête*, la *Gloire* se dispersent çà et là, autour des puissantes unités navales, comme une escorte de tirailleurs à l'affût de quelque périlleuse rencontre. La bonne nouvelle a été portée aussitôt chez les habitants de Lemnos, de Thasos, d'Imbros, de Samothrace, de Mytilène, de Chios, de Samos et jusqu'au fond des golfes d'Ionie, par le va-et-vient des caïques, dont les voiles ouvertes, déployées comme des ailes blanches à grande envergure, font frissonner aux ondoiements d'azur transparent, sur la mer lumineuse, un sillage d'argent clair. Le décor où s'encadrent les évolutions de cette flotte adaptée aux terribles nécessités de la guerre moderne n'a point changé depuis le temps fabuleux d'Ulysse et du siège de Troie. L'*Iliade* nous apprend que la mer Egée — la mer des Chèvres, ainsi nommée

à cause de l'inconstance de ses vagues volontiers capricantes — était le domaine préféré de Poséidôn, dieu protecteur des marins de Méthymne, d'Arisba, de Phocée, de Smyrne et de Clazomène...

Singulière magie de ces noms antiques et sans cesse rajeunis par l'Histoire ! Naviguant près des côtes de la presqu'île d'Erythrée, par le travers des falaises rugueuses du cap Noir que les Grecs d'autrefois appelaient Mélanos et que les Turcs nomment Kara-Bouroun (le cap Noir) à cause des nuages dont il est presque toujours voilé, j'ai souvent songé, dans ces parages redoutés par le divin fils de Laërte, ingénieux chef des pilotes d'Ithaque, aux sanctuaires jadis consacrés sur le sommet des promontoires afin d'apaiser par des offrandes propitiatoires les divinités des eaux... Hélas ! les temples dédiés aux blanches Néréides se sont écroulés sur les acropoles d'où ils dominaient les tumultes de la mer écumeuse.

A la place où se dressaient leurs colonnes de marbre, on ne voit plus que le désert des rocs râclés par le vent et brûlés par le soleil pendant les longs siècles d'agonie où ces mêmes rivages de l'Europe orientale et de l'Asie européenne furent abandonnés par la civilisation. Et voici que de nouveau l'apparition d'une flotte hellénique ranime au cœur des populations riveraines de la mer Egée l'espérance héré-

ditaire. Ce réveil d'espérance, de fierté, de foi s'est manifesté sous mes yeux par des spectacles dont je voudrais pouvoir fixer avec des mots colorés, évocateurs d'images, le vivant souvenir. J'ai vu des rades, jonchées de barques fleuries, chanter dans l'unanimité des voix de tout un peuple qui élevait au ciel un cantique d'actions de grâce en l'honneur de la liberté. Dans cette atmosphère limpide et sonore où les couleurs vibrent comme des musiques, l'œil d'un peintre sensible aux aspects mouvants des paysages pourrait s'amuser à suivre les reflets mobiles d'un caïque miré aux transparences d'un golfe que varie la couleur changeante de l'aigue marine, ou les ourlets de blancheur que brode une mince écume aux volutes des lames sillonnées en tous sens par le passage des tartanes levantines que la houle balance comme des gondoles, au rythme des remous légers. Il y a des instants merveilleux où la mer est gaufrée d'or, laquée de nuances vermeilles, lustrée de reflets soyeux, parée de fleurs illusoires et de bijoux féeriques, enluminée comme à plaisir par l'invisible artiste qui dispose apparemment de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour donner chaque jour aux habitants de cette terre bénie une fête nouvelle. Tout, en effet, paraît neuf dans la perpétuelle nouveauté de cette lumière qui reste matinale à toutes les heures

du jour. C'est une fraîcheur d'aquarelle, rajeunie sans cesse, lavée miraculeusement par une impalpable atmosphère de clarté fluide, où la splendeur du passé magnifique se mêle aux rayonnantes promesses de l'avenir. Les montagnes, au-dessus des eaux, étagent de gradin en gradin, dans l'air limpide, au bord des eaux pures, la verdure de leurs terrasses boisées d'oliviers et de platanes ou la splendeur de leurs roches hautes, fauves, magnifiquement auréolées d'azur et sculptées comme des blocs de marbre, tantôt en creux, tantôt en relief, par l'alternance des ombres et des rayons. On regarde les flots qui ont des reflets de nacre, et les rivages lointains qui sont colorés des nuances changeantes de l'opale. Et c'est un spectacle qui est toujours fait à souhait pour le plaisir des yeux. Mais il suffit d'avoir un cœur accessible aux émotions humaines pour participer au lyrisme ingénu et spontané qui, en ce moment, inspire ce paysage et donne une âme nouvelle au décor de la vie antique, soudain modernisée par les émouvantes péripéties des drames du temps présent.

Chios, 29 juin.

Après avoir dépassé le petit archipel des îles Spalmadores, en approchant de l'île de Chios, qu'après une longue absence je revois tout à fait rajeunie et renouvelée, j'aperçois sur le quai récemment cons-

truit par la compagnie du port, un grand rassemblement d'hommes, de femmes et d'enfants en habits de fête. Toutes les barques, fraîchement peintes en vermillon ou cinabre, sont ornées de feuillages frais ou de fleurs vermeilles, dont l'image se reflète au miroir des eaux. Les voiliers ont arboré à la flèche de leurs mâts pavoisés des gerbes de lauriers et de myrtes. On a cueilli des moissons de roses dans les jardins qu'illustre encore le souvenir d'Homère, et qu'épanouit toujours la brise caressante des Cyclades. L'odeur poivrée des œillets se mêle au parfum subtil de la menthe, de l'héliotrope et des lavandes sauvages dans l'air diversement aromatisé de senteurs innombrables.

On attend la flotte. Ces braves gens veulent fêter leur amiral, leurs officiers, leurs équipages, leurs cuirassés d'escadre, leurs croiseurs, leurs contre-torpilleurs. Combien je leur suis reconnaissant d'avoir bien voulu, en ce jour de fête nationale, songer qu'aujourd'hui un Français, venu directement de France pour leur apporter le salut fraternel de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, prend sa large part de toute cette joie d'un peuple enfin libéré !

Au moment où le canot-major du *Mycali*, glissant snr l'eau sans roulis et sans tangage, accoste au quai

de pierre que décore un arceau de verdure, destiné à l'accueil triomphal de l'amiral et de ses officiers, je vois venir à ma rencontre une délégation composée d'un groupe nombreux d'instituteurs et d'élèves des écoles helléniques. Un orateur s'avance et prononce un éloquent discours de bienvenue, composé dans la pure langue de Coraï. J'ai le plaisir de voir, par cette harangue aussi ingénieuse qu'obligeante, combien on reste fidèle, dans les îles de l'Archipel hellénique, au souvenir des Français illustres, aux poètes, aux orateurs, aux peintres qui, par la plume, par la parole, par le pinceau, se sont associés au grand effort national des Hellènes, et surent émouvoir l'opinion universelle en faveur d'une cause digne de l'émulation généreuse des plus nobles talents. On me parle de Châteaubriand, de Victor Hugo, d'Eugène Delacroix, de Fustel de Coulanges. Je vois les enfants des écoles, sous la conduite de leurs maîtres, saluer d'un geste militaire, la main au képi, l'appel de ces grandes ombres et la pieuse évocation du nom de la France libératrice. Ces gentils écoliers ont un costume khaki, presque militaire, à peu près pareil aux uniformes commodes et souples de l'armée grecque. On les habitue déjà aux salutaires disciplines de la guerre, selon les méthodes renouvelées du stade ancien. On leur enseigne que, pour avoir la paix il faut

la mériter et que la doléance du droit méconnu a besoin d'être défendue par la force décisive des armes. Leurs instituteurs sont aussi des instructeurs. Ces enfants, dont les parents ont subi la plus dure servitude, auront ainsi leur part de l'entraînement national qui mobilisa tous les Hellènes pour la libération de l'hellénisme. On leur fait faire d'emblée l'apprentissage de la liberté. Et c'est sous l'inspiration directe des idées françaises, qu'on les invite aux nobles délices de cette vie nouvelle.

Ma réponse aux hôtes charmants qui m'ont accueilli avec une bonne grâce si obligeante, sur le seuil de leur demeure, est dictée par la sincère émotion que j'éprouve à entendre crier autour de moi : « Vive la France ! » Je songe à ces *Massacres de Chio,* dont l'horreur a été, pour ainsi dire, rendue visible et palpable, en un chef-d'œuvre de pitié, de colère et d'épouvante par le génie tragique et courroucé d'Eugène Delacroix. Je pense aux *Orientales* de Victor Hugo, à l'héroïsme précoce et ingénu de l'enfant grec, qui veut « de la poudre et des balles ». Je me rappelle cette admirable *Note sur la Grèce,* par laquelle Chateaubriand fit voir aux personnes de bonne foi et de bonne volonté, malgré la triste et tenace malveillance des politiciens à courte vue, les nouvelles destinées de l'hellénisme régénéré par le sacrifice des héros et

par l'immolation des martyrs... Fustel de Coulanges a connu à Chios, en 1854, une pauvre femme qui avait vu massacrer son mari sous ses yeux ; elle et ses cinq enfants avaient été emmenés avec un troupeau d'esclaves, mis en vente à l'encan sur les tréteaux du bazar de Smyrne, vendus à des acheteurs différents qu'il avait fallu suivre, çà et là, aux quatre coins de l'empire ottoman... Devenue libre au bout de sept années de réclusion, elle avait parcouru la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, à la recherche de ses enfants ; elle en retrouva quatre et revint avec eux finir ses jours à Chios. Sa descendance existe encore et se souvient de l'historien français qui s'est noblement apitoyé sur cette effroyable infortune. Je souhaite que l'écho des grandes voix d'outre-tombe puisse prêter à mes discours une force persuasive et une vertu capable de plaire aux esprits en touchant les cœurs. C'est à l'influence des grands hommes qui ont mis l'éloquence, la poésie, l'histoire, tous les arts au service des plus généreux desseins de l'intelligence humaine, que je veux attribuer l'honneur des applaudissements et des acclamations par quoi un auditoire indulgent voulut bien accueillir, dans l'île de Chios, la sincérité de mes paroles françaises. J'ai pu parler, dans cette patrie des homérides, sans être trop accablé par le poids des augustes souvenirs. La vie

renouvelle toutes choses, en se renouvelant elle-même. Le drame du temps présent ne fait pas oublier les grandes tragédies du passé ; mais l'obsession nécessaire des choses contemporaines, en occupant notre pensée, nous dispense de subir trop étroitement la hantise des siècles illustres dont notre vue émerveillée peut à peine supporter l'incomparable éclat. Le rayonnement de cette prestigieuse clarté s'adoucit dans l'éloignement de la perspective ; cette lumière, en traversant des milieux nouveaux, atténue sa vivacité sans rien perdre de sa force ; nous échappons ainsi à l'excès de l'éblouissement, et cependant nous sommes encore illuminés par la radieuse influence d'un foyer d'intelligence où les plus beaux génies apportèrent leur flamme divine et leur immortelle ardeur.

Les pavillons bleu et blanc, couleur du ciel et de la mer, ont des frissons palpitants d'ailes joyeuses dans la paix sereine de ce crépuscule béni. Les cloches des églises sonnent, tintent, chantent doucement dans la lumière divine, avec des suavités d'angélus. Nul bruit dans la foule. Point de vacarme, ni de tumulte. On dirait une assemblée de pélerins transfigurés, en contemplation devant l'accomplissement d'un miracle longtemps promis, longtemps attendu, et dont plusieurs générations avaient désespéré de pouvoir jamais adorer la merveilleuse évidence.

Chacun semble se demander si tout cela est vrai, s'il n'est pas le jouet de ces rêves que la miséricorde divine envoie quelquefois aux hommes malheureux, afin de les divertir d'une souffrance trop cruelle. Mais voici que les contre-torpilleurs, à qui les capitaines des voiliers et des paquebots du commerce ont fait place, s'amarrent aux bornes du quai, près de la douane. On peut les voir, presque les toucher. On aperçoit les timoniers en vareuse bleue. On entend la voix des officiers, vêtus de blanc, qui vont et viennent sur les passerelles de commandement. C'est bien vrai, tout cela. Les temps sont révolus. La foi nationale justifie maintenant, par la réalité de ces effets presque miraculeux, la longue patience qu'elle a inspirée aux ancêtres de ceux qui sont à présent les témoins de ce spectacle inouï.

Voici venir le soir tiède et parfumé. La lumière, après les heures d'intense clarté, se fait plus douce, comme pour caresser les objets où les rayons atténués alternent avec les ombres légères. Le profil aérien des pins, des platanes, des cyprès fuselés et des térébinthes s'allonge en silhouettes sur les chemins qui grimpent vers les sommets gris-perle ou dévalent vers les plages blondes. Les sommets inégaux des montagnes d'Asie, dans la vaste échappée des perspectives, là-bas, en plein ciel, au-dessus

d'Erythrée et de Clazomène, sont encore nuancées d'un ton rose que pâlit doucement, de degré en degré, la métamorphose imperceptible, vaporeuse, et comme un peu chimérique, des tons de fresque, fondus, éteints, presque effacés par l'approche de la nuit. Le soleil va disparaître dans le brasier du couchant. C'est l'heure où, dans toutes les marines des nations civilisées, le règlement prescrit la cérémonie des «couleurs» et le salut au pavillon amené. Partout cette cérémonie est émouvante. Une garde d'honneur, en armes, se range sur la dunette, devant le symbole de la patrie vivante, armée pour la défense de ses droits et de son honneur. Ici, en raison des souvenirs qui hantent tous les esprits et s'associent dans le fond des cœurs à tant d'espérances neuves, ce rite militaire, solennel et religieux comme une prière du soir, prend un caractère particulièrement touchant et grave. Et, lorsque les tendres couleurs du pavillon bleu et blanc, glissant le long de la drisse d'artimon, ont disparu avec le soleil et sont rentrées dans le silence jusqu'au réveil du lendemain, les échos de l'île délivrée s'émeuvent aux cadences d'un chant noble et lentement mesuré, que propagent en flots d'harmonie les ondes sonores de la mer. C'est la musique du vaisseau-amiral, qui joue l'hymne national, le cantique du poète Solomos :

Nous t'avons reconnue au tranchant de ton glaive,
Tes yeux sont doux comme une étoile qui se lève
Sur l'insondable deuil d'un tombeau dévasté ;
Salut ! nous te ferons de belles fiançailles ;
Après tant de misère et tant de funérailles,
Salut, salut, ô Liberté !

Et maintenant, pour que la fin d'un si beau jour n'accable point de tristesse nocturne l'heureuse insomnie des habitants de cette île qui ne veut point s'endormir au milieu de cette fête, les feux électriques de l'escadre resplendissent ainsi qu'une illumination de féerie. Pas un mât qui n'arbore à sa pointe une aigrette scintillante. Pas une vergue qui ne soit parée d'un collier de flammes ou d'une frange d'étincelles. Pas un hublot qui n'arrondisse dans l'obscurité un disque de clarté comparable au rayonnement d'un clair de lune ou à l'œil d'un cyclope. Pas une vague qui ne berce au langoureux va-et-vient des remous sommeillants un bouquet de feu d'artifice. Les puissants projecteurs du vaisseau-amiral et des croiseurs-cuirassés dirigent leurs lueurs sur la ville, entrecroisent leurs faisceaux lumineux, s'arrêtent çà et là, révélant tour à tour un groupe de maisons, un coin de paysage nocturne, une foule massée sur la proue d'un promontoire qui soudain sort des ténèbres. A travers les voiles de la nuit sereine et sous l'étincellement des pléiades amies, les longues antennes électri-

ques vont chercher, frôler, saisir jusqu'aux replis des ravines, dans la montagne, les villages qui s'étaient cachés là, pendant des siècles de terreur, et qui maintenant sont joyeux d'être découverts. Je songe à une autre flotte, qui vint jeter ses ancres au fond de cette même baie, pendant la nuit de Pâques de l'année 1822. Sept vaisseaux de haut bord, huit frégates, sous le pavillon rouge du capitan-pacha. Ce fut un mouillage sinistre, silencieux, entouré de l'épouvantable mystère qui précède les mauvais coups. Les habitants du rivage, réveillés par l'inquiétude, prirent la fuite de toutes parts, allèrent se cacher dans l'intérieur des terres. Une proclamation du capitan-pacha, disant que les insulaires n'avaient rien à craindre, fit revenir les fugitifs dans la ville où ils étaient attendus par un affreux guet-apens. Comme ils étaient pacifiques et peut-être même un peu pacifistes, on leur confisqua sans peine leurs armes inoffensives, les couteaux de table dont ils étaient innocemment munis. Ensuite l'escadre du capitan-pacha, ouvrant toutes ses coupées, déchaîna sur les pauvres gens marqués par la colère vindicative du sultan Mahmoud, une effroyable ruée de bachi-bouzoucks, de zeybecks et de iouroucks, faces grimaçantes et vociférantes, mâchoires voraces, mains meurtrières, horde hideuse d'assassins qui ont fait avec une sorte de conscience

barbare et de discipline féroce, l'ouvrage sanguinaire pour lequel ils étaient payés d'avance. Les démogérontes, l'évêque et soixante-huit otages furent pendus aux vergues de la frégate capitane. C'est ainsi qu'un sinistre rappel de spectres se mêle encore, hélas! aux réparations de la justice éternelle, dans cette nuit limpide et rassurante, où les faisceaux lumineux, se rencontrant en forme de croix, dessinent magnifiquement sous le ciel étoilé, au-dessus de la terre et des eaux, le signe sacré de la Rédemption.

L'Archipel en deuil.

Après l'Archipel en fête, il y a aussi, hélas! l'Archipel en deuil. Je voudrais vous dire maintenant la farouche beauté d'Imbros, cet étonnant paysage où l'âpreté des ravins s'égaye, ça et là, de verdures fraîches, cette côte qui se dresse abrupte, où l'eau des torrents retentit sur les rochers sonores, ces pics nébuleux, qui semblent attirer les nuages et la foudre, et qui offraient aux anciens un décor fait à souhait pour les sanctuaires primitifs des divinités plutoniennes. On éprouve d'abord une sorte de vertige à suivre de l'œil la formidable dévalade des pentes raboteuses que caresse, en passant, l'ombre des nuages. J'ai vu apparaître, sous des éclairs orageux,

Samothrace, l'île de la Victoire. Mais pourrait-on s'attarder à des notations pittoresques, lorsqu'on assiste à un drame où tout un peuple se demande avec angoisse si sa libération est définitive? J'entends encore les justes doléances des membres de la délégation d'Imbros, exposant avec un accent d'éloquence singulièrement émouvante l'injustice que commettrait l'Europe, si elle livrait de nouveau à un joug intolérable ces populations qui ont fait avec une gravité si touchante l'apprentissage de la liberté.

Voici encore une autre halte, hantée de beaux souvenirs et d'espérances nobles. A Ténédos, j'ai vu encore l'Archipel en deuil. La population de Ténédos est, à quelques unités près, entièrement hellénique. J'ai entendu, sur la place, au pied de la citadelle, les enfants des écoles chanter, après notre *Marseillaise,* la dolente complainte du « raïa » qui voudrait secouer ses chaînes, et qui a vu briller en un rêve décevant l'aurore de la délivrance. Le drapeau bleu et blanc de l'hellénisme fraternisa, là encore, avec le drapeau tricolore, comme pour trouver une suprême consolation à l'abri de ce symbole de la libération des peuples. Hélas ! de quelle voix brisée d'émotion me parlait cette jeune institutrice pâle et grave, qui, jetant un regard sur les petits écoliers et écolières confiés à la haute inspiration de

son enseignement patriotique, me demandait avec angoisse :

— Est-il vrai que l'on veut maintenir encore ces enfants dans l'esclavage où ont gémi leurs ancêtres ?

Pourquoi refuser aux habitants de Ténédos l'union avec la mère-patrie ? Ils ont le tort, paraît-il, d'être situés géographiquement trop près du détroit des Dardanelles ? Est-ce leur faute ? Et faut-il leur reprocher le degré de longitude et de latitude où ils sont nés ? Ah ! quelle étrange chose, que cet échafaudage d'arguments diplomatiques, par quoi l'on accable les plus simples idées, les sentiments les plus légitimes, afin d'écarter d'un geste brutal les solutions justes ! Ces solutions, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, interviendront un jour ou l'autre, tôt ou tard, pour la satisfaction de la conscience universelle. C'est d'ailleurs l'intérêt de l'Europe. Car il n'y a pas de paix durable hors de la justice. Si l'on veut la paix en Orient, on ne l'obtiendra que par le respect des droits de l'hellénisme. Si l'on veut la paix dans le monde entier, on ne l'aura que par le respect des droits de tous les peuples admis à disposer d'eux-mêmes, également intéressés au maintien des règles internationales qui, en réservant à chaque nationalité son domaine propre, sont les garanties de la civilisation européenne, les prérogatives de la dignité

humaine, le principe de tout ce qui donne à notre vie terrestre sa valeur, son sens, sa beauté, selon les maximes courageuses et sages que nous enseigne, depuis plus de trois mille ans, Athènes victorieuse.

Il y a, dans l'histoire du genre humain, après le « miracle grec » dont parlait Renan, un autre « miracle grec », célébré naguère dans une page admirable de l'*Homme enchaîné,* par un écrivain, philhellène français, qui n'est autre que le président du Conseil des ministres français, président de la Conférence de la paix, M. Clemenceau.

Ce miracle de vie nationale, c'est la survivance d'un peuple qui, pendant cinq cents ans d'une horrible épreuve, livré jadis par une lourde faute de l'Europe à l'atroce tyrannie des sultans sanguinaires et des pachas oppresseurs, n'a pas cessé d'être fidèle à ses souvenirs, à ses espérances, se trouvant toujours prêt, l'heure venue, à rappeler ses légitimes revendications et son droit imprescriptible parmi les rayons et les ombres du décor merveilleux et dévasté où s'est maintenue, de génération en génération, au foyer des familles, dans les assemblées populaires et dans les cérémonies du culte national, la sonorité d'un langage millénaire... Les hardis marins de l'Archipel ont bien mérité de la patrie hellénique, lorsque les navires de Psara, de Samos,

d'Hydra ont arboré les signaux de l'insurrection et de la délivrance. A l'Archipel en fête sera bientôt réuni, pour la libération finale, l'Archipel en deuil.

Les principes qui formeront la base de la paix future — de la paix juste et victorieuse — principes noblement proclamés par M. Wilson à la séance plénière de la Conférence de la paix, le 11 février 1919, comportent, avant tout, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et, par conséquent, le retour de toutes les îles helléniques — y compris Rhodes et le Dodécanèse — à l'hellénisme libéré.

GASTON DESCHAMPS.







SALONIQUE

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

SALONIQUE, aujourd'hui comme autrefois, est la grande ville de la Macédoine grecque et c'est, aujourd'hui comme autrefois, une des villes les plus considérables, les plus riches, les plus prospères de l'Orient méditerranéen.

Assise au fond d'un golfe profond, que le promontoire de Karabournou rétrécit pour en faire une rade admirable, Salonique est un des grands ports du Levant. Bâtie au débouché de la vallée du Vardar, elle est le point de départ de la ligne de chemin de

fer qui remonte vers Uskub pour, de là, gagner Nich, Belgrade et l'Europe centrale ; et par tout cela, elle est une très grande ville de commerce, et telle aussi elle fut autrefois.

C'était, au moyen âge, un des grands ports de l'empire byzantin, le débouché naturel par lequel les peuples de l'intérieur de la péninsule balkanique, Serbes ou Bulgares, exportaient vers la mer les produits de leur agriculture et de leur industrie. Tout le long du jour, dans les rues de Thessalonique — c'est le nom ancien de la ville — c'était une animation merveilleuse, et dans les boutiques du Bazar, un mouvement d'échanges incessant. Les étrangers affluaient de toute part à Salonique, aussi bien les Russes, les Bulgares, les Serbes qui y apportaient leurs produits, que les gens d'Occident, Vénitiens, Génois, Amalfitains, qui y étaient établis presque à demeure et y possédaient des quartiers entiers. Comme le dit un écrivain du moyen âge, Salonique était le cœur de l'empire, elle en occupait le centre ; et, en effet, elle se trouvait à la fois placée sur la grande voie antique qui allait des rivages de l'Adriatique aux rivages du Bosphore, et au débouché des grands fleuves macédoniens. Ses foires étaient célèbres. Elles attiraient les négociants du monde entier, de l'Orient comme de l'Occident. Sa richesse était prodigieuse.

C'était une grande ville de banquiers, où des fortunes se faisaient et se défaisaient avec une égale facilité. C'était un grand caravansérail, où le mouvement des transactions était tel, que, au rapport d'un écrivain, on parlait affaires jusque dans les églises, ce qui ne laissait pas de scandaliser un peu.

Salonique était une grande ville de commerce. C'était aussi, autrefois comme aujourd'hui, une grande cité militaire. Aux jours sombres et lointains où l'invasion barbare déferlait sur l'empire byzantin, Thessalonique était demeurée, en Macédoine, la citadelle suprême de l'hellénisme, le point d'où l'hellénisme allait repartir pour reconquérir progressivement la Macédoine occupée par les Slaves. Il ne faut point oublier que Cyrille et Méthode, les deux frères qu'on appelle « les apôtres des Slaves », sont nés à Thessalonique et que c'est de là qu'ils sont partis pour leur grande mission d'évangélisation. Plus tard, contre les Bulgares, Salonique a été la forteresse puissante où les empereurs grecs du moyen âge ont préparé ces expéditions qui ont abouti à l'écrasement de l'empire bulgare, de la fin du Xe au commencement du XIe siècle. Plus tard encore, Salonique fut la grande citadelle de l'empire contre les invasions qui venaient d'Occident, en particulier contre les invasions des Normands d'Italie.

Par tout cela, Salonique apparaît comme une très grande ville grecque. A tous les moments de son histoire, intellectuellement, artistiquement, elle a été une forteresse de la civilisation, de la culture hellénique ; et il n'est point exagéré de dire que si au VIe, au VIIe siècle, Salonique avait succombé, si cet îlot de l'hellénisme avait été submergé, comme l'était alors momentanément le reste du pays, c'eût été un désastre irréparable. Il n'en fut point ainsi. Grande ville de culture et d'art, Salonique demeura la grande capitale de l'Occident byzantin, la grande cité qui était presque égale à Constantinople en richesse et en importance, la ville « gardée de Dieu », comme disaient les gens du moyen âge, celle qui était « l'œil de l'Europe — je cite un témoignage contemporain — et la parure de l'Hellade » ; et ce qu'elle était alors, elle l'est encore par bien des côtés aujourd'hui.

Peu de villes, en effet, sont plus originales, plus charmantes que n'est Salonique. Assurément le terrible incendie qui, au mois d'août 1917, l'a ravagée et en a détruit presque la moitié, a étrangement changé l'aspect de la cité. Cependant, avec ses aspects divers, avec les contrastes extraordinaires qu'elle offre, elle demeure toujours pittoresque et séduisante infiniment.

A côté des quais qui longent la mer et qui sont

bordés de maisons européennes, à côté des villas élégantes qui, du côté de l'est, emplissent le quartier de Kalamaria, on trouve, lorsqu'on monte sur les hauteurs que domine la citadelle, tout un réseau de rues anciennes, surannées et charmantes, que bordent parfois encore de vieilles maisons turques en bois, des maisons déjetées et branlantes, mais qui ont gardé un aspect singulièrement pittoresque ; et en tout cas, de quelque côté qu'on regarde Salonique, que ce soit du côté de la mer, que ce soit au contraire des hauteurs qui dominent la cité, partout elle est également exquise. Pour le voyageur qui y arrive par mer, elle se présente montant en amphithéâtre au flanc de la montagne, tout entourée encore de la ceinture dorée de ses vieux remparts, toute couronnée de coupoles et de minarets et dominée par la masse imposante de son Acropole. Pour qui, au contraire, contemple la ville d'en haut, du sommet de cette Acropole, l'aspect n'est pas moins admirable, avec le large horizon ouvert sur le golfe et sur la mer, dont les flots scintillent au soleil, avec les cimes lointaines de l'Olympe, dont les neiges presque éternelles se teintent, au matin, de reflets de rose.

*
* *

Je voudrais, avant d'aller plus loin, mettre sous vos yeux quelques-uns des aspects de cette ville dont

j'ai essayé d'esquisser la physionomie générale, vous la montrer telle qu'elle apparaît lorsqu'on y arrive par mer. Voici la longue pointe du promontoire de Karabournou qui dessine sa masse sombre en avant du golfe ; voici la ville dans le lointain, avec une barque légère glissant au premier plan, et déjà on devine le panorama qu'offre au voyageur le premier aspect de la grande cité macédonienne.

A mesure qu'on approche de la ville, les détails se précisent. Voici la Tour Blanche, l'un des restes des fortifications turques, placée à la limite de l'ancienne ville et de ce quartier de Kalamaria qui s'étend du côté de l'est. Montons maintenant au sommet de l'Acropole et regardons la ville telle qu'elle s'étend dans la plaine, avec le golfe étendu au loin et la vue sur la mer, avec les vieux remparts aussi qui sont une chose admirable, un des beaux spécimens de l'architecture militaire du moyen âge.

Mais Salonique est, dans le détail surtout, une ville infiniment pittoresque, ville cosmopolite où, à côté de la population grecque, se rencontrent bien d'autres éléments ethniques, où il y a, en particulier, une population juive fort considérable. Salonique est actuellement une des grandes villes juives du monde, par le fait que beaucoup de juifs espagnols sont venus, au XVe siècle, s'y établir. Voici, au pied des

remparts, quelques-uns de ces campements exotiques turcs ou tziganes, qui se rencontrent à chaque pas aux abords de la cité ; et voici, comme à Constantinople, dans l'ombre de la grande muraille, les cimetières turcs qui, sous les cyprès, mettent le long des remparts leur bordure mélancolique. Puis ce sont les rues anciennes, avec leurs vieilles maisons aux fenêtres à moucharabiés, suspendus en encorbellement au-dessus de la rue, avec de l'eau dans les rues, des arbres dominant le chemin, avec tout ce qu'aime l'Orient : l'eau, la verdure et les fleurs. Et voici un autre aspect encore : des femmes turques très emballées, très encapuchonnées de voiles, une photographie qui porte sa date avec elle et vient d'un temps où Salonique n'était point encore restituée au royaume de Grèce et où même le régime jeune-turc ne gouvernait pas encore la Turquie. Salonique, point de départ du nouveau régime, a mis plus tard sa coquetterie à abandonner beaucoup des anciennes traditions : le « feredjé » turc n'y était plus cette sorte de carapace sombre, enveloppant les formes, mais un vêtement très ajusté et dessinant la taille fort élégamment ; le « yachmak » était une voilette très suffisamment transparente pour laisser pleinement voir les traits, lorsque les traits étaient jolis... Il serait difficile, aujourd'hui, même dans le quartier le plus reculé, le

plus turc, de l'ancienne Salonique, de trouver des Turques offrant l'aspect d'autrefois.

*
* *

Mais, plus que tout autre chose, Salonique était une grande ville religieuse : elle était essentiellement, comme elle est aujourd'hui encore, la cité de saint Démétrius.

De même que Venise a saint Marc, Salonique avait saint Démétrius, c'est-à-dire un patron national, ou plus exactement un patron municipal, qui était le gardien, le protecteur de la cité et qui avait été, par Dieu même, préposé à la garde et à la défense de la ville.

C'était un saint guerrier, un saint militaire qui, constamment, intervenait pour défendre la cité, pour la sauver, pour écarter d'elle, miraculeusement, tous les périls qui pouvaient la menacer : la peste, la famine ou l'attaque des barbares. Aussi saint Démétrius avait-il, dans l'antique Salonique, une extraordinaire popularité : les gens de la ville l'appelaient le saint qui aime la ville (Philopolis), le saint qui aime la patrie, qui sauve la patrie (Sosipolis). Il était le citoyen de la ville, il avait dans Salonique sa demeure terrestre et, en toutes circonstances, il était prêt à en sortir pour venir au secours de ses

concitoyens. Aussi le grand serment que l'on prêtait à Thessalonique, le plus respecté, le plus digne de confiance, c'était de jurer par Notre Seigneur Démétrius, patron et protecteur de la cité. Et dans cette vénération pour leur saint patron, les gens de Salonique allaient si loin que les mauvaises langues prétendaient qu'ils respectaient saint Démétrius un peu plus que le Christ.

C'est, pour le dire en passant, une conception fort curieuse que celle de ce saint qui, en quelque sorte, est le gardien spécial d'une ville unique ; conception curieuse parce que, comme bien des points du culte de saint Démétrius, elle nous ramène directement à l'antiquité classique. Jadis, les villes greques avaient ainsi leur dieu municipal ou leur déesse : Athènes avait Athéna Polias, d'autres villes avaient Zeus Polieus. Saint Démétrius était de même le dieu particulier de Thessalonique, et cela s'explique aisément. Il est arrivé à saint Démétrius ce qui est arrivé à beaucoup d'autres saints chrétiens, qui sont devenus les héritiers, les continuateurs de quelque dieu antique et, au moment de la chute du paganisme, en ont adopté le sanctuaire vénéré, afin de ne pas changer les habitudes des populations qui y venaient en pieux pélerinages. Ils ont continué à faire les mêmes miracles, à recevoir les mêmes dévotions

que faisait et recevait la divinité antique. Il est très vraisemblable que saint Démétrius n'est guère, lui, martyr chrétien, que l'héritier et le continuateur d'une divinité propre à Salonique, d'un dieu guerrier et marin comme lui, dont il a recueilli l'héritage.

*
* *

Il nous est parvenu du VIIe siècle un curieux petit livre, qui fut écrit en ce temps-là dans la ville de Thessalonique, et qu'on appelle le *livre des miracles de Saint Démétrius*. Peu d'ouvrages sont plus intéressants pour montrer l'atmosphère merveilleuse où vivaient les gens de l'époque, le rôle qu'ils attribuaient à leur saint protecteur, la confiance prodigieuse qu'ils avaient en lui. Les temps étaient alors singulièrement troublés ; du haut de leurs remparts, constamment les gens de Thessalonique voyaient dans la plaine la masse innombrable des barbares qui venaient assaillir leur cité. Et en face de ce péril, plus d'un perdait confiance et désespérait du salut. Pour sauver la ville, il ne fallait rien de moins qu'un miracle : ce miracle, saint Démétrius était toujours là à propos pour l'accomplir. Et ce n'était pas une intervention lointaine. Saint Démétrius intervient en personne, il apparaît, comme le dit l'auteur du livre, « non pas en songe, mais en réalité ». Au jour de l'assaut il prend

place sur les remparts, l'épée à la main ; il monte sur son bon cheval de guerre pour conduire les sorties ; devant la poterne qui semble menacée, il monte la garde et, vigoureusement, joue du bâton ou du sabre pour la défendre ; il s'en va jusque dans le camp ennemi assommer d'un vigoureux soufflet l'ingénieur qui est en train de construire une machine de guerre dangereuse pour la sécurité de la ville, ou bien il s'en va, de sa lance, transpercer sous sa tente le roi bulgare qui assiège Salonique et qui a juré de l'emporter. Il marche sur la mer, il soulève la tempête qui engloutit les flottes ennemies. Et les gens de Thessalonique étaient si bien persuadés de l'intérêt puissant que prenait à leurs destinées leur saint protecteur, que la légende racontait que saint Démétrius était prêt à mourir avec ses concitoyens plutôt que de les abandonner.

Il y a, dans le petit livre dont je parle, une légende à ce sujet qui est curieuse et pittoresque à la fois et qui montre à quel point les gens de Salonique mettaient leur confiance dans leur saint patron.

La légende raconte qu'un jour, dans l'église consacrée au saint, apparurent deux personnages somptueusement vêtus et, s'adressant au sacristain qui se promenait dans l'église, ils lui demandèrent où était le maître de ces lieux. « Que lui voulez-vous ? »

interrogea l'homme. — « C'est, répondirent les deux personnages, le Seigneur qui nous envoie vers lui pour lui rendre réponse ».

Alors, montrant un petit édifice dont je parlerai tout à l'heure, le sacristain répondit : « Il est là ». — « Frappe, ordonnent les visiteurs, et annonce-nous ». Le saint alors ouvre la porte, apparaît resplendissant de pourpre et d'or. Et les deux personnages, qui ne sont autres que des anges de Dieu, lui disent : « Le Maître nous a envoyés vers ta Sainteté pour lui dire : Reviens vers moi promptement, car la ville va être livrée à l'ennemi. » A cette nouvelle terrifiante, saint Démétrius fond en larmes. Et — détail à la fois amusant et touchant — le sacristain, dans son coin, marmotte, de très mauvaise humeur : « Pourquoi donc êtes-vous venus attrister mon maître ? En vérité, si j'avais su votre intention, je ne vous aurais pas annoncés à lui ». Mais saint Démétrius parle, et ce qu'il dit est très beau : « Voici, Seigneur, ce que dit ton serviteur Démétrius. Seigneur, tu es mon maître, celui de la ville, comme tu es le maître du monde entier et, en vertu de ta puissance, tu m'as ordonné d'habiter ici avec tes serviteurs. Comment donc pourrais-je les abandonner dans une telle nécessité et m'en aller ? De quels yeux pourrais-je voir la ruine de ma patrie ? Quelle serait ma vie après la

mort de mes concitoyens? Non, de même que j'ai pris part à leurs joies, ainsi je ne les abandonnerai pas dans leur péril. Je serai sauvé avec eux ou bien je mourrai avec eux». Et Dieu touché par cette prière épargna la ville pour cette fois.

Mais saint Démétrius n'est pas seulement le grand saint militaire qui défend la ville contre l'ennemi; il a à l'intérieur de la cité la même sollicitude, il y maintient l'ordre, y ramène les prisonniers, surtout il guérit les malades. Il rend la vue aux aveugles, la marche aux paralytiques, la santé aux incurables, il délivre les possédés, et, comme le dit un écrivain pieux du temps, « son église est la source des guérisons ».

Ici encore, la manière dont il opère est extrêmement curieuse, parce que, de nouveau, comme tout à l'heure, nous plongeons au plus lointain de la Grèce antique.

Vous vous souvenez comment, dans le sanctuaire d'Epidaure, Asklépios apparaissait la nuit aux fidèles qui dormaient dans son temple et miraculeusement les guérissait. Pareillement, la nuit, saint Démétrius apparaissait aux gens qui venaient passer la nuit et dormir dans son église. Il leur apparaissait en songe : ceux qu'il regardait d'un œil bienveillant étaient assurés de la guérison, ceux qu'il regardait d'un œil

compatissant et triste savaient qu'ils auraient encore longtemps à souffrir de leurs maux, ceux dont il se détournait étaient condamnés à jamais. Mais il y a plus : parfois le saint ne se contente pas de passer ainsi au milieu des malades, apparition solennelle et un peu mystérieuse ; parfois, il agit plus directement. Il fait des opérations, il donne des conseils, et le matin, raconte le livre, les gens marchent et rentrent chez eux guéris.

Plus tard, d'autres raisons amenèrent les pélerins au sanctuaire où le saint opérait ses guérisons ; ou plutôt c'est par un autre procédé que les guérisons s'accomplirent. Dans l'église était placé le tombeau du martyr, et de ce tombeau découlait une huile odoriférante et sacrée qui, surtout aux jours de fête, suintait avec plus d'abondance encore. Cette huile avait des vertus merveilleuses. C'était non seulement le remède contre toutes les maladies, le moyen assuré de se guérir de n'importe quel mal ; c'était en outre un talisman contre le diable, une cuirasse contre les coups des ennemis. On conçoit aisément que, pour toutes ces raisons, les pélerins vinssent en foule au sanctuaire guérisseur, aussi bien les gens d'humble condition que les plus grands personnages et les empereurs même, pour demander à saint Démétrius la guérison de leurs misères.

Et tout cela donnait à Thessalonique une animation et un prestige extraordinaires.

Chaque année, le 26 octobre, jour anniversaire de la fête du saint, pendant toute une semaine la ville était pleine de fêtes qui rappellent les fêtes antiques des Panionia ou des Panathénées, et qui étaient à la fois des réunions religieuses et commerciales. A ce moment, dans la grande plaine qui, à l'ouest de la ville, s'étend dans la direction du Vardar, naissait pour quelques jours toute une ville de toile et de bois, où les marchands venaient installer leurs marchandises et où affluaient les commerçants du monde entier. A côté de ce grand mouvement de commerce, qui attirait dans la ville une multitude d'étrangers, de grandes fêtes commémoraient l'anniversaire du saint. C'étaient des processions qui, la nuit, au chant des hymnes, dans la lueur tremblotante des cierges et des torches, traversaient la cité. C'étaient, dans l'église, de grands offices de nuit qui merveilleusement illuminaient la basilique. C'étaient de grands cortèges auxquels toutes les autorités de la ville prenaient part. Et tout cela achevait de montrer admirablement tout ce que le saint était pour la ville et comment, essentiellement, elle demeurait la cité de saint Démétrius.

*
* *

Aujourd'hui, de ce passé lointain, il ne reste que le souvenir. L'habitation a disparu où la légende disait que le saint avait sa maison dans l'intérieur de la basilique; c'était un petit édifice hexagonal, tout plaqué d'argent, dont les portes d'argent, lorsqu'on les poussait, montraient à l'intérieur un lit de repos et deux trônes d'or où le saint venait s'asseoir. Du tombeau miraculeux aussi, d'où suintait l'huile sainte, il ne reste plus que le souvenir. Mais autre chose du moins a gardé, ou du moins avait gardé jusqu'à il n'y a pas bien longtemps, le souvenir du saint et attestait sa gloire. C'était la grande, la merveilleuse basilique de Saint-Démétrius, l'une des plus belles églises de l'Orient.

A l'endroit où, d'après la tradition, reposait le corps du martyr, avait été bâtie, au Ve siècle, une grande église en forme de basilique à cinq nefs où, au-dessus de la colonnade du rez-de-chaussée, un premier étage formait tribune, tandis que, sur les bas-côtés, une colonnade plus basse séparait en deux travées les collatéraux. C'était une église admirable par ses proportions comme par la beauté de sa décoration, par la splendeur des marbres qui, au-dessus des arcades, sur les parois, mettaient leur revêtement

multicolore, admirable aussi par la façon harmonieuse dont se composaient les couleurs, et dont les colonnes, vertes au centre, d'un blanc plus laiteux aux extrémités, faisaient ressortir les mosaïques d'un bleu profond qui se détachaient sur le mur du collatéral.

Voici quelques aspects, qui permettent d'entrevoir le charme, l'harmonie, la façon élégante dont se découpaient les lignes diverses de l'église, et aussi la richesse de sa décoration,les chapiteaux ciselés comme des orfèvreries qui surmontaient les colonnes, et les mosaïques placées à l'entrée de l'abside, suspendues à la paroi comme des icones saintes, et celles placées au-dessus des arcades du collatéral, et qui ont été découvertes il y a une dizaine d'années à peine. Toutes sont d'un intérêt puissant, à la fois pour l'histoire des idées religieuses et pour l'histoire de l'art byzantin.

D'ordinaire, dans les églises byzantines, la décoration est constituée par des scènes empruntées à la vie du Christ, à la vie de la Vierge, aux récits de l'Evangile, par une suite continue de représentations sacrées. Il n'en est pas de même dans l'église de Saint-Démétrius. Ce sont ici des sujets, en quelque sorte distincts les uns des autres, qui forment la décoration, et cela s'explique sans peine. C'est en effet

la commémoration de bienfaits accordés par la protection du saint que représentent ces mosaïques ; ce sont, pour employer un mot moderne, autant d'ex-voto, que de pieux donateurs ont fait exécuter en l'honneur du saint et où ils se sont fait eux-mêmes représenter aux pieds du martyr.

C'est d'abord saint Démétrius qu'accompagne, sur la droite, une petite figure de personnage qui vient l'adorer et le remercier ; le saint apparaît, tel qu'on nous le montre toujours, en costume magnifique, le visage éclatant de lumière, jeune et rayonnant. Un peu plus loin, une autre mosaïque montre la Vierge trônant, assistée de deux archanges et, pour se rendre compte de la très réelle beauté de ce morceau, il suffit d'en considérer le détail, la Vierge solennelle et grave, telle qu'elle apparaît dans les monuments du VIe siècle, les anges d'une grâce singulière et d'un charme incomparable.

Une troisième série de mosaïques représente une histoire un peu plus compliquée, dont une inscription donne la clef ; c'est l'histoire d'une petite fille qui, d'après l'inscription, fut donnée miraculeusement à ses parents par la grâce de saint Démétrius. Toute une série d'épisodes représentent l'histoire de cette enfant du miracle, depuis le jour où, du haut du ciel, un ange l'apporte et vient la déposer sur les

genoux de sa mère, jusqu'à la scène où les parents viennent, en grande pompe, l'enfant ayant grandi, la présenter au saint.

La dernière mosaïque représentait, comme la première, saint Démétrius dans l'attitude de la prière, les mains levées. Et il y a là, par conséquent, une série d'œuvres tout à fait intéressantes. Il semble bien qu'elles datent du VIe siècle et elles étaient comparables aux plus beaux monuments de l'art byzantin.

Mais plus remarquables encore sont peut-être les mosaïques qui se trouvaient à l'entrée du chœur, sur les piliers placés devant l'abside, et tout d'abord la plus intéressante, la plus belle, que voici.

Devant un mur crénelé, représentant les remparts de Salonique, trois personnages sont debout : au milieu, en grand costume rehaussé de lumières d'argent, saint Démétrius, la tête entourée du nimbe, et posant fraternellement les mains sur l'épaule des deux personnages qui l'accompagnent ; à droite, un personnage en longue dalmatique verte, striée de reflets d'or ; à gauche, un personnage ecclésiastique, un évêque, en long vêtement blanc strié de lumières d'argent. Une inscription, tracée au bas, nous dit quels sont ces deux personnages : ce sont les fondateurs de la basilique. L'homme en dalmatique verte

est le préfet du prétoire Léontius, qui, au Ve siècle, bâtit l'église en l'honneur du saint. L'autre est l'évêque inconnu, qui, dans la première moitié du VIIe siècle, agrandit l'église, après l'incendie qui l'avait dévastée, et qui sembla comme le second fondateur de la basilique.

Ces mosaïques de Salonique sont certainement comparables aux plus belles mosaïques de Constantinople et de Ravenne. On connaît les mosaïques fameuses qui, dans l'abside de St-Vital, représentent Justinien au milieu de sa cour, Théodora parmi ses suivantes. Les mosaïques de Salonique sont d'un art certainement comparable et, par l'exécution, supérieur. On sent qu'à Ravenne, comme à Salonique, les cartons sont l'œuvre de dessinateurs admirables ; mais dans la lointaine cité d'Italie, petite ville de province, les praticiens qui ont mis les mosaïques en place étaient des gens de talent médiocre ; au contraire, ceux qui travaillèrent à Salonique avaient un art consommé. Lorsqu'on est en face de ces mosaïques, lorsqu'on les regarde comme on regarde un tableau, les cubes de verre des mosaïques sont si petits, de dimensions si menues, la dégradation des couleurs est faite d'une façon si ingénieuse, qu'il semble qu'il soit impossible de faire rien de plus beau.

On trouve d'autres mosaïques sur les autres côtés

des piliers, figures de saints représentant saint Serge, ou saint Démétrius avec deux enfants, autant d'ex-voto encore qui semblent simplement d'une date un peu postérieure aux mosaïques du collatéral. Dans la grande image du fondateur, en effet, l'inscription fait allusion à la protection de saint Démétrius, qui a écarté de sa ville « l'orage barbare des flottes barbares ». Il y a là une allusion à un événement historique connu, qui se place à l'aube du VIIe siècle et qui nous donne la date à peu près précise de cette partie des mosaïques de la basilique de Saint-Démétrius.

Telle est, telle était autrefois la splendeur de ces mosaïques merveilleuses. Aujourd'hui, il n'en reste absolument plus, hélas ! que le souvenir. L'incendie d'août 1917 a détruit la basilique de Saint-Démétrius à peu près complètement, et elle est aujourd'hui dans un état lamentable. Le toit s'est effondré, tout le premier étage est tombé, les tribunes et les colonnes du premier étage ont écrasé sous leur chute les colonnes du collatéral et ont mis en miettes toute la première série des mosaïques que je plaçais sous vos yeux. Du côté droit de l'église, il n'y a que décombres et ruines. Si la colonnade de la grande nef est ici encore partiellement debout, le côté gauche est coupé de brèches formidables ;

les colonnes, même celles du rez-de-chaussée, sont tombées. Sous l'action du feu, les marbres multicolores qui mettaient leur revêtement aux parois de l'église ont éclaté et, en somme — c'est une bonne fortune dont il faut encore remercier la destinée — seuls les panneaux de mosaïques qui étaient à l'entrée du chœur, les quatre très beaux panneaux du VIIe siècle, ont échappé au désastre.

Dans la catastrophe qui a ruiné la ville au mois d'août 1917, c'est certainement une perte irréparable pour l'art que la destruction de cet incomparable monument. Et il y a quelque chose de presque tragique, de lamentable aussi, à voir aujourd'hui, au milieu de ces ruines, le grand panneau représentant saint Démétrius entre les fondateurs seul subsister intact, et le martyr survivre en quelque sorte, comme par une ironie de la destinée, à l'anéantissement de cette église qu'il remplissait de son nom, de son souvenir et de sa gloire.

*
* *

L'église de Saint-Démétrius était la merveille de Salonique. Ce n'est point le seul monument qui parât la cité.

Sur la grande rue qui suit actuellement, semble-t-il, le trajet de l'ancienne voie romaine qui traversait la

ville antique, un arc de triomphe s'élève, bâti, à l'aube du IVe siècle, par l'empereur Galère et dont les bas-reliefs représentent des épisodes des guerres de ce prince contre les Perses. Si maltraités par le temps que soient ces bas-reliefs, ils demeurent intéressants cependant par les détails qu'ils montrent. Sur le pilier nord-ouest, quatre zones de sculptures superposées décorent l'un des montants de l'arc de triomphe : il suffit de noter qu'elles rappelaient les victoires de l'empereur Galère sur les Perses et qu'ici, en particulier, on voit, dans la seconde zone, cet épisode de bataille et, plus bas, l'arrivée des envoyés du roi de Perse auprès du César.

En relations étroites avec l'arc de triomphe de Galère et placée, par rapport à lui, d'une manière symétrique en quelque sorte, s'élève la rotonde qu'on appelle l'église de Saint-Georges, monument romain qui, au Ve siècle, fut transformé en église chrétienne et décoré, à la coupole et au tambour de la coupole, d'une série de belles mosaïques. Des figures de saints y apparaissent dans un merveilleux décor d'architectures fantastiques, véritables palais de féerie ou de rêve, tout en or, tout étincelants de splendeur et qui mettent un chatoiement, un flamboiement d'or à la coupole de l'église.

Une autre basilique, celle qui, au temps où les

Turcs étaient à Salonique, s'appelait la mosquée Eski-djouma, et qui s'appelle aujourd'hui l'église de Sainte-Paraskévi, n'est pas moins curieuse, à certains égards, que ne l'était Saint-Démétrius. Elle a été malheureusement fort abîmée par les Turcs qui, pour consolider les murs, ont bouché la série des fenêtres qui formaient une sorte de loggia et faisaient de cette église l'une des plus curieuses du Ve siècle chrétien. Mais l'intérieur reste d'une extrême beauté : à la courbe intérieure des arcades de la grand'nef, au-dessus des chapiteaux du Ve siècle, des mosaïques décoratives sont placées ; ce sont des fleurs, des fruits, tout cela d'une couleur étincelante et admirable, et qui mettent une parure merveilleuse à la courbe des arcades.

Continuons cette revue des églises de Salonique. Après Saint-Georges qui date du IVe siècle et est devenue église chrétienne au Ve siècle, après Saint-Démétrius et Eski-djouma qui sont du Ve siècle, et dont la décoration date du Ve, du VIe et du VIIe siècles, il faut placer Sainte-Sophie, église assez lourde à l'extérieur et dont l'intérieur, assez massif, n'est pas cependant sans beauté, et qui surtout a pris une physionomie plus heureuse depuis que l'édifice a été rendu au culte orthodoxe. Sainte-Sophie date du Ve siècle et elle est, par ses lignes générales,

extrêmement intéressante, mais davantage encore par ses mosaïques.

Au fond de l'abside, une décoration du VIIIe siècle montre la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus ; mais surtout, à la coupole centrale, une admirable mosaïque représente l'Ascension du Christ, le Christ enlevé dans une gloire par des anges et, rangés en cercle autour de lui, la Vierge entre deux anges et les douze apôtres. Cette mosaïque, très probablement du XIe siècle, est une œuvre tout à fait remarquable, très digne d'être rapprochée de la mosaïque toute semblable qui, à l'une des coupoles de Saint-Marc de Venise, représente la même scène. L'art en est à la fois très savant et très réaliste. Certains détails montrent la façon dont le dessinateur s'est attaché à représenter les attitudes, parfois compliquées, des hommes qui retournent la tête pour voir le Seigneur montant dans sa gloire. D'autres détails ne sont pas moins intéressants : ils nous montrent ces anges qui, comme toujours, sont d'une grâce harmonieuse. Puis c'est l'image de la Madone : la figure n'est point sans beauté, dans l'attitude solennelle, grave et majestueuse que lui donne toujours l'art byzantin. A côté d'elle, ce sont enfin certaines figures d'apôtres, comme celle par exemple qui représente saint Pierre, et dont le type est facilement

reconnaissable, resté immuable depuis le Ve ou le VIe siècle, où il s'est fixé, jusqu'au XIe siècle, date des mosaïques.

Jusqu'au jour où les Turcs ont pris Salonique, au XVe siècle, toute une série d'autres églises nous permettent d'étudier l'évolution de l'art byzantin.

Voici par exemple une petite église qu'on nommait, à l'époque ottomane, la mosquée des forgerons, Kazandjilar-djami. Une inscription nous apprend que c'était une église consacrée à la Vierge et datant de la première moitié du XIe siècle, petite église toute en briques et fort pittoresque, avec sa coupole, avec le dessin net qui, à l'extérieur du monument, laisse entrevoir les lignes intérieures de l'édifice.

D'autres églises ne sont pas moins remarquables ; telle l'église de St-Pantéléimon, du XIIe siècle, ou deux autres qui sont charmantes : l'une, qui s'appelle la mosquée de Yacoub-pacha, est une petite église à cinq coupoles, bâtie au XIIe siècle, achevée au XIIIe ; et la sœur de cette église, dont nous ne savons pas à quel saint elle était consacrée, est la très charmante église des Saints-Apôtres. Les deux édifices sont pareils, sûrement bâtis par le même architecte. Mais, dans l'église des Saints-Apôtres, l'abside est particulièrement intéressante. Tandis que les plus anciennes églises de Salonique étaient à l'extérieur

assez pauvrement décorées, ici, au contraire, on trouve toutes sortes de combinaisons de briques, qui donnent à la muraille un aspect tout à fait pittoresque et mettent à la courbe de l'abside centrale comme une dentelle colorée.

Ainsi, depuis le Ve siècle jusqu'au XIVe, toute l'histoire de l'art byzantin passe en quelque sorte dans les monuments de Salonique. Tous les types d'églises s'y rencontrent, basiliques comme Saint-Démétrius, églises à coupole comme Sainte-Sophie, charmantes petites églises à quatre ou cinq coupoles comme les Saints-Apôtres ou Yacoub-pacha ; et pareillement toute la beauté de cet art qu'a créé la Grèce du moyen âge apparaît dans la décoration, hélas ! si maltraitée, de ces monuments, dans les marbres qui tapissaient l'intérieur de Saint-Démétrius, dans les mosaïques qui parent encore Eski-djouma ou Sainte-Sophie ; mais Salonique nous a gardé en outre un dernier trésor.

C'est une étoffe du XIVe siècle, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art byzantin. Elle appartient à cette catégorie de monuments, qu'on nomme *épitaphios,* qui représentent le Christ étendu sur son lit funèbre et qui servent au jour du Vendredi-Saint, dans les églises orthodoxes, à draper l'autel. Cette broderie est exécutée sur fond d'or, à l'aide de

soieries colorées où le vert, le jaune, le mauve mettent une merveilleuse harmonie. Le centre représente le Christ mort ; les deux panneaux latéraux montrent le Christ donnant la communion aux apôtres ; dans celui de gauche, les anges, en particulier, qui environnent le Seigneur sont d'une beauté singulière. Il est certain qu'il y a là un véritable chef-d'œuvre, et c'est une bonne fortune que, dans le désastre qui a ravagé Salonique, ce monument ait été épargné et sauvé.

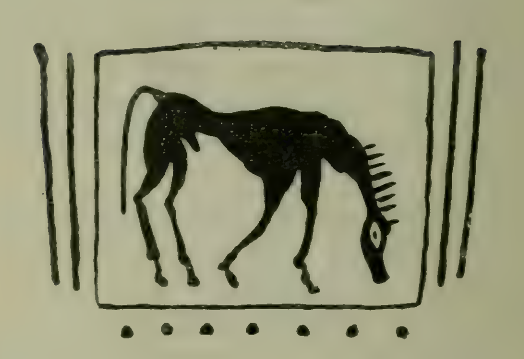
* * *

Telle est aujourd'hui la grande ville de la Macédoine grecque, telle est Salonique qui, pendant tant de siècles, depuis le Ve jusqu'au XVe, a en quelque sorte, dans son histoire particulière, montré l'écho et le reflet de toute l'histoire de l'empire byzantin. Telle est cette grande ville qui, pour les gens du moyen âge, était la seconde ville de l'empire et presque l'égale de Constantinople et qui demeure aujourd'hui encore l'une des cités les plus considérables de l'Orient.

En l'année 1430, Salonique tomba aux mains des Turcs. Elle est restée en leur pouvoir pendant près de cinq siècles ; c'est le 26 octobre de l'année 1912 que les troupes helléniques ont repris l'ancienne ville

byzantine et depuis lors — et pour toujours — Salonique fait partie du royaume de Grèce. Mais ce qui est intéressant, et c'est par où je veux finir, c'est que ce soit précisément en ce jour du 26 octobre, anniversaire du saint protecteur de la cité, que, avec les troupes grecques, l'orthodoxie soit rentrée dans la ville : comme si, par une rencontre amusante en notre siècle sceptique, le saint patron de la cité macédonienne continuait toujours à veiller sur elle, comme pour attester qu'aujourd'hui encore, comme autrefois, Salonique demeure la cité de saint Démétrius.

Ch. Diehl.







LE GÉNIE GREC
DANS LA LITTÉRATURE

Mesdames, Messieurs,

On vous a parlé, dans une récente conférence, du génie grec dans l'art.

Mais l'art qui se manifeste sous des formes sensibles n'est qu'une partie de ce que Renan appelait le miracle grec et qui s'est produit aussi dans l'action, dans la pensée pure, dans toutes les formes de la poésie et de la prose. Tout ce que la

littérature peut exprimer rentre dans la définition du génie grec, et c'est de cela que je voudrais vous parler

Mais comment embrasser, dans une courte conférence, toute l'étendue de la littérature grecque, qui commence avec les poèmes homériques, neuf ou dix siècles avant l'ère chrétienne et qui, à prendre les choses dans un sens large, dure pendant plus de 2.000 ans, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs ?

Même à s'en tenir à la période classique, à la période d'indépendance nationale, qui est la période de grande création et de perfection, nous avons encore sous les yeux cinq ou six siècles qui sont étonnamment pleins de choses et devant lesquels, par conséquent, le conférencier resterait confondu s'il devait, à l'effroi de l'auditoire, s'engager dans l'énumération des œuvres qui remplissent cet espace de temps. Aussi n'est-ce pas là ce que je me propose de faire.

Je voudrais, le plus rapidement et le plus simplement possible, essayer de vous indiquer les traits spécifiques et généraux qui caractérisent cette littérature, qui sont la marque du génie grec et qui font qu'après avoir charmé jadis Rome, elle charme encore les hommes d'aujourd'hui et qu'elle peut leur donner des leçons toujours vivantes et nouvelles.

Pour cela, je vous demanderai de vous placer tout de suite en face des faits. Mettons-nous dans la situation d'un homme, d'un ami des lettres qui vient de lire une tragédie de Sophocle, un chant d'Homère, un dialogue de Platon et qui, ayant fermé le livre, avant d'entrer dans aucun examen de détail, se demande quelle est son impression d'ensemble, quel sentiment général il garde de sa lecture.

Eh bien! je trouve l'expression de ce sentiment dans une très belle phrase de Plutarque que je vous demande la permission de vous lire, et sous le patronage de laquelle je mets mes réflexions.

C'est dans la vie de Périclès que je la trouve, au chapitre XIII, lorsque Plutarque, après avoir raconté comment, sous l'inspiration de Périclès, les monuments s'élèvent comme par enchantement sur l'Acropole et dans toute la ville, cherche à nous rendre compte de l'émotion qui s'empara des Athéniens. Voici ce qu'il écrit :

«Dès l'origine, leur beauté (celle de ces monuments) semblait déjà revêtue de la majesté des siècles et maintenant encore (au temps de Plutarque, c'est-à-dire au premier siècle après l'ère chrétienne) par leur fraîcheur, il gardent tout le charme et l'éclat de la nouveauté ; une fleur de jeunesse que le temps n'a pu flétrir préserve leur beauté de toute atteinte, comme

s'ils étaient animés d'un souffle vivant et incorruptible, d'une âme inaccessible à la vieillesse».

Cette phrase de Plutarque me paraît rendre, de la façon la plus juste, le double sentiment que nous éprouvons en présence des œuvres littéraires de la grande période grecque. Ces œuvres des écrivains, comme celles des architectes et des sculpteurs, gardent, après tant de siècles, une fraîcheur qu'on ne trouve, à ce degré, dans presque aucune littérature, et en même temps elles présentent le caractère d'éternité qui leur vient de leur perfection, caractère qu'elles ont eu dès leur origine et qui n'est pas moins sensible aujourd'hui, parce que la parfaite beauté ne vieillit pas plus qu'elle ne tarde à se faire reconnaître.

D'où vient cette fraîcheur unie à tant de beauté, et qu'y-a-t-il dans cet ensemble de spécifiquement grec ?

Cette fraîcheur, d'abord, si sensible dans les œuvres grecques de la grande époque, vient en partie d'une circonstance un peu accidentelle, un peu extérieure et qui aurait pu être fâcheuse, qui s'est trouvé au contraire extrêmement heureuse, par suite de la nature même du génie grec. Cette circonstance, c'est que la littérature grecque n'a devant elle aucun modèle, aucune littérature antérieure dont elle puisse s'inspirer, qui lui impose ses formes littéraires, ses

façons de s'exprimer, ses règles ; point de conventions préexistantes, point d'imitation possible.

Rappelez-vous, par contraste, la gêne de notre grand Corneille luttant contre ces fameuses règles d'Aristote (qui n'ont d'ailleurs jamais existé que dans l'imagination des commentateurs) et s'efforçant de justifier à grand'peine, contre un dogmatisme étroit, les audaces heureuses de son génie. Croyez-vous que Chapelain, que Voltaire, s'ils n'avaient eu sous les yeux l'Enéide de Virgile, auraient jamais songé, au XVIIme et au XVIIIme siècle, à écrire des poèmes épiques, en des temps si dépourvus de la véritable inspiration qui enfante les épopées ?

En Grèce, rien de pareil : le terrain est libre. Aucun modèle ne s'impose aux créateurs, chacun peut y construire à son gré.

Cette liberté même, il est vrai, pouvait devenir un danger. Si le génie grec avait été moins riche, il pouvait, faute de modèle, demeurer dans une stérilité relative.

Je ne me représente pas très bien ce que Rome, par exemple, si elle n'avait été fécondée par l'imitation de la Grèce, aurait tiré de son propre fonds. Elle eût produit sans doute des Codes, des Annales, des livres de Droit ; je ne vois pas une grande poésie jaillissant du sol de Rome s'il n'avait pas été arrosé, fécondé par l'imagination grecque.

En réalité, comme je vous le disais, ce qui pouvait être un danger devient une bonne fortune, grâce à la prodigieuse fécondité naturelle du génie grec. N'ayant aucun modèle sous les yeux, la Grèce n'en fut pas appauvrie ; elle n'en fut que plus libre. Elle était assez riche de son propre fonds pour tout créer, tout inventer avec une abondance inépuisable, le fond et la forme, les genres littéraires, les idées, les mots, et de cette spontanéité merveilleuse est résultée une harmonie naturelle et profonde entre les œuvres et le milieu qui les a vues naître.

Voyez les genres, que sont-ils ? Ce sont pour nous des formes littéraires traditionnelles, plus ou moins fixées, qui ont des règles dont un Corneille même ne peut toujours s'affranchir. Qu'étaient-ils pour un Grec de la grande période, de la période nationale et créatrice ? Des formes naturelles, issues des circonstances de la vie, des besoins de tous les jours, et qui s'adaptaient à ces besoins, à ces circonstances.

Comment sont nés les poèmes homériques ? Par suite de ce fait que les hommes de ce temps, les rois de la Grèce primitive, avec leurs compagnons, se réunissent le soir dans des festins où, suivant l'expression d'Homère, ils boivent comme des dieux, et, tandis qu'ils boivent, ils aiment à entendre de beaux récits, où sont retracés des exploits pareils à ceux

qu'eux-mêmes accomplissent quand ils sont en guerre, des voyages dont ils ont entendu parler ou qu'ils ont faits eux-mêmes.

Alors des chanteurs dont la mémoire est nourrie de traditions populaires, dont l'imagination agrandit naïvement tout ce qu'elle touche, viennent leur raconter ces belles histoires dont ils ne se lassent jamais, et c'est ainsi que naît l'épopée.

La grande ode de Pindare, la tragédie d'Eschyle et de Sophocle ne naissent pas d'une manière moins naturelle et moins spontanée.

Lorsque la cité s'est formée, lorsque l'âme collective éprouve des sentiments qui ont besoin d'une expression commune et magnifique, elle demande à la poésie aidée par la musique d'être son interprête dans les fêtes des dieux ou des hommes.

Pindare chante les vainqueurs des grands jeux de la Grèce dans des cérémonies qui sont tantôt des fêtes de famille ou tantôt des fêtes civiques.

Tous les genres dramatiques sont sortis des fêtes de Bacchus, dont le culte, par la diversité de ses aspects, mettait en jeu les sentiments les plus variés, depuis les plus sombres émotions de la tragédie, jusqu'à la gaîté légère du drame satyrique et aux fantaisies débridées de la comédie.

Je pourrais prolonger indéfiniment cette énu-

mération, sans parler de l'éloquence, dont les différentes formes sortent directement des habitudes de la vie publique ; je noterai seulement encore que Platon n'aurait pas écrit ses dialogues, si Socrate, son maître, n'avait eu l'habitude de causer dans l'agora avec le premier venu et si la méthode dialectique n'était née de cette expérience quotidienne.

La langue a le même caractère populaire, au moins dans la prose. Les prosateurs les plus savants écrivent dans la langue de tout le monde. Les mots dont ils se servent sont ceux de la conversation courante, et cette conversation est celle d'un peuple qui tire tout de son propre fonds, qui ne connaît pas de langue étrangère savante. Rien d'artificiel ni d'ésotérique. Tout est simple et concret. La prose grecque est toute formée du vocabulaire le plus concret et le plus limpide. Elle est née sur les lèvres d'un peuple qui n'avait pas appris une autre langue et qui n'avait pas eu sa période scolastique. Traduire du grec en français oblige presque toujours à substituer aux mots concrets du langage populaire une foule de mots abstraits.

Dans la poésie, il est vrai, les choses sont un peu différentes. Là, il s'agit d'élever l'âme de ceux qui écoutent au-dessus de la réalité quotidienne et vulgaire. La langue de la conversation courante n'y suffit plus.

Le poète parle donc une autre langue. Mais où la prend-il ? Ce n'est point dans un vocabulaire d'origine plus ou moins étrangère et savante : c'est dans le passé même de la race, dans une tradition ancienne, sans doute, et par là même plus noble, plus vénérable, devenue pour ainsi dire auguste par un usage presque immémorial, mais néanmoins toujours vivante et foncièrement nationale, parce qu'elle n'a jamais cessé d'être en vigueur.

Une comparaison vous fera comprendre la nature de cette tradition. Nous avons eu en France, au moyen âge, une littérature populaire très belle. Au temps de la Chanson de Roland, on peut croire que nous allons avoir une Iliade, une Odyssée et que notre littérature va s'engager dans cette voie toute populaire et spontanée. Mais qu'arrive-t-il ? C'est que cette langue populaire n'est pas celle qu'on enseigne dans les collèges et dans les cloîtres : l'Eglise et l'Université ne veulent connaître que le latin, qui reste immobile tandis que la langue parlée se transforme ; et ainsi, la langue des anciennes épopées n'étant pas conservée par l'éducation, il en résulte qu'au bout de quelques siècles elle n'est plus comprise. De là ce divorce qui s'accomplit peu à peu entre le vieux trésor de nos épopées nationales et la littérature vivante, divorce qui est scellé, pour ainsi

dire, par la Renaissance et par la révolution classique du XVIIme siècle.

En Grèce, rien de pareil, je le répète : c'est dans Homère, publiquement récité aux Panathénées, que les Athéniens du VIme siècle apprenaient le passé de leur race, et c'est dans les poètes qu'on enseignait à lire aux enfants. Ainsi la tradition restait vivante malgré l'évolution nécessaire de la langue parlée.

Même spontanéité, même fraîcheur aussi, dans l'élaboration des idées, qui naissent et se forment selon l'ordre naturel du développement des facultés. Chez une nation jeune, comme chez un enfant ou un adolescent, c'est l'imagination qui domine d'abord. Ensuite viennent la réflexion et le raisonnement, avec l'expérience de la vie et le progrès de la raison. C'est ainsi que les choses se sont passées en Grèce, parce que nulle influence inférieure n'a troublé cette évolution naturelle. La littérature grecque commence par un âge de légendes et de poésie, auquel succèdent peu à peu les découvertes de la pensée spéculative et de la pratique réfléchie, qui créent lentement l'admirable trésor de la littérature grecque.

Et toujours, à tous les pas de cette marche en avant, même spontanéité de l'esprit, même jaillissement perpétuel de création dans les idées, même fraîcheur par conséquent, puisque rien de tout cela

n'a été dit encore et que chaque progrès est un voyage de découverte dans un monde nouveau.

Or, en même temps que tout cela est nouveau, c'est marqué aussi de ce caractère d'éternité, de beauté durable dont je vous parlais tout à l'heure, parce que les qualités fondamentales du génie grec sont imprimées tout d'abord dans chacune de ces œuvres, et que ces qualités sont celles qui aujourd'hui encore constituent à nos yeux les signes de la perfection.

L'esprit grec, en effet, a réuni deux qualités qui s'excluent quelquefois, et dont l'association forme, à notre goût, le plus haut degré de la perfection artistique.

La première de ces qualités, c'est le don de voir d'une vue rapide, synthétique, par une sorte d'intuition, le caractère général des choses, ce qui en fait l'unité vivante.

La seconde qualité, presque opposée, est de démêler nettement les détails de cet ensemble, de les distinguer, et cela sans briser l'unité du tout ; voir l'ensemble est une condition essentielle de l'art, mais distinguer le détail est aussi une exigence essentielle de la raison.

Il peut arriver que ces deux aptitudes ne soient pas également fortes chez un même individu, dans une même nation ; mais ce qui constitue l'originalité

de l'esprit grec, c'est qu'elles s'y rencontrent toutes les deux à la fois, et à un degré supérieur. De là ce double effet dans lequel se résume la perfection de l'art classique: d'une part, une forte impression d'ensemble, impression sensible et imaginative, soudaine et puissante, où éclate et se concentre l'âme, la personnalité, la vie de la réalité dépeinte ; d'autre part, une connaissance claire, distincte, vraiment intelligible, de cette même réalité.

Ces deux aspects réunis des choses, l'aspect synthétique et l'aspect analytique, sont les éléments également nécessaires de ce que l'art classique, formé par l'esprit grec, appelle composition et harmonie.

Un exemple ou deux, très courts, très simples, de ce genre de composition harmonieuse.

A la fin du VIIIme chant de l'Iliade, le poète nous raconte que les Grecs, vaincus par les Troyens, se retirent pour la nuit et allument des feux dans tout le camp.

Cette image des feux qui brillent çà et là dans la plaine éveille dans l'esprit du poète une comparaison :

«Ainsi, dit-il, quand la nuit est très belle — et que l'éther est sans vent — alors on aperçoit tous les astres qui brillent dans le ciel — et le ciel semble s'entr'ouvrir...»

Voilà l'impression d'ensemble. Le poète continue :

« On aperçoit les sommets des montagnes, les pointes des promontoires, les bois sur les collines ». Voilà le détail, combien pittoresque et net ! Pour terminer, un dernier trait qui ramasse le tout en plaçant le centre du spectacle dans une âme humaine : « Et alors le pâtre se réjouit dans son cœur », le pâtre qui garde ses troupeaux, qui craint pour eux pendant l'obscurité, et qui, voyant la nuit si belle et le vent tombé, est rempli de joie.

Voilà un petit tableau qui n'est presque rien et qui est un chef-d'œuvre de composition harmonieuse.

Les exemples de ce genre pourraient être multipliés à l'infini. En voici un autre, qui n'est guère plus long et qui se rapporte à l'ordre du raisonnement, de la discussion oratoire. Je l'emprunte à l'admirable scène du XXIVme chant où nous voyons Priam aux pieds d'Achille.

Vous savez qu'Achille a tué Hector, le fils de Priam, et Priam, protégé par les dieux, arrive sans être vu jusqu'à la tente d'Achille, pour le supplier de lui rendre le cadavre de son fils. Situation tragique, admirable, dont le poète nous fait sentir tout de suite l'émotion puissante : d'un côté, le père d'Hector ; en face de lui, le meurtrier, qui a vengé lui-même son ami Patrocle, tué par Hector.

Les deux hommes se regardent et sont frappés

d'une sorte de stupeur, θάμβος, mot très fort, qui désigne notamment l'étonnement mêlé d'effroi d'un mortel apercevant un dieu.

Tous deux restent muets pendant quelques instants. Il faut pourtant que ce silence soit rompu ; il faut que Priam parle le premier ; que va-t-il dire ?

Avant d'essayer une démonstration qui puisse convaincre Achille, il faut frapper un coup qui l'ébranle, trouver des mots capables de percer cette cuirasse d'orgueil et de vengeance qui rend son cœur inaccessible aux arguments. Priam jette le mot le plus simple, le plus fort, le plus émouvant :

«Souviens-toi, ô Achille semblable aux dieux, souviens-toi de ton père !»

L'image de ce père qu'Achille aime de toute son âme, de ce vieillard pareil à Priam et qui vit tristement dans sa solitude lointaine, introduit brusquement dans le débat terrible un élément d'émotion tout nouveau.

Voici maintenant tout le développement qu'elle implique : O Achille semblable aux dieux, souviens-toi de ton père : il est en ce moment dans sa demeure, vieux comme moi ; il est tout seul, et peut-être quelque ennemi, quelque mauvais voisin lui cherche-t-il querelle ? Il est malheureux ; mais lui du moins, il a l'espoir, il espère que tu reviendras. Il sait que tu es

en vie, et moi, j'ai perdu tous mes fils ; tu me les as tous tués, et le dernier qui me restait, le plus vaillant de tous, c'est celui pour lequel je viens te supplier, afin que tu me rendes ses restes, que tu veux insulter et abandonner aux chiens.

Vous voyez le développement, très court, mais plein, admirable, rempli de sentiment et en même temps rempli de logique, de bon sens ; toutes ces idées sortent les unes des autres ; elles s'appellent invinciblement. L'analyse est aussi belle que la synthèse enfermée dans les premiers mots. La raison y trouve son compte comme le sentiment. Composition harmonieuse et naturelle, c'est toujours là qu'il faut en revenir pour caractériser ces créations du génie grec.

J'ai parlé jusqu'ici surtout de la forme, mais j'ai hâte d'ajouter que ce n'est pas seulement la perfection artistique de ces œuvres qui les rend éternelles : c'est encore et surtout que l'humanité qu'elles nous montrent est une humanité de civilisation supérieure, et cela depuis le début jusqu'à la fin.

J'appelle «humanité de civilisation supérieure» une humanité qui est également capable des sentiments les plus profonds, les plus nobles, les plus tendres même et les plus délicats, et à la fois de la raison la plus haute, la plus vigoureuse, la plus subtile. Com-

ment est-ce possible ? N'y a-t-il pas dans la raison quelque chose d'impersonnel qui peut tendre à la dureté, et ce que Shakespeare appelait «le lait de la tendresse humaine» n'est-il pas plutôt le partage des natures qui ne raisonnent pas trop ?

Eh bien ! oui, c'est ainsi dans l'âme grecque : ces deux choses contraires s'associent et se complètent continuellement, comme tout à l'heure s'associaient l'analyse et la synthèse, et c'est ce qui donne à la littérature grecque une valeur unique. J'essaierai de vous montrer encore, par quelques exemples, ce double développement parallèle de la raison et de la sensibilité grecque, et l'admirable équilibre qui en résulte.

Parlons d'abord de la raison.

La Grèce, comme je vous l'indiquais plus haut, a commencé par se nourrir de légendes, parce qu'elle a suivi dans son développement intellectuel l'ordre naturel, qui veut que l'enfance aime les contes de fées. Ces légendes naissent de toutes parts, du sol, de la nature, de la vie humaine, où l'imagination populaire voit agir des forces divines qu'elle décrit et qu'elle raconte. Mais de très bonne heure, remarquez-le, la raison innée de la Grèce l'amène à purifier ces légendes, à les dépouiller de ce qu'elles avaient d'abord de plus grossier.

Nous trouvons, certes, dans les vieilles religions grecques, un fonds de grossièreté primitive qui ne saurait nous étonner. Beaucoup de ces éléments remontent probablement à des races antérieures à la race grecque et qui ont habité le même sol. Ces races avaient des cultes dont la trace a subsisté après qu'elles eurent été plus ou moins absorbées par les migrations nouvelles.

Hésiode, qui est à sa manière un savant des choses passées, a gardé d'assez nombreux souvenirs des légendes les plus anciennes et les plus naïves. Mais déjà Homère, qui est antérieur à Hésiode, avait commencé de faire un choix dans cet héritage trop mêlé. Le merveilleux, chez lui, s'est débarrassé de ce qui restait de trop monstrueux, de trop fantastique dans la mythologie populaire ; son imagination est toute pénétrée de raison et de mesure. Les dieux deviennent plus humains, c'est-à-dire plus raisonnables et plus beaux.

Puis, dès le début du VIme siècle, après le règne souverain de l'imagination qui avait rempli les périodes antérieures, nous voyons une chose toute nouvelle, une de celles que Renan admirait le plus dans la Grèce antique, l'effort pour créer la science, qui s'appelle d'abord la philosophie.

On ne saurait exagérer la nouveauté et l'importance

de cet effort. Ce n'est pas que la Grèce n'eût recueilli de l'Orient, de l'Egypte, une foule de connaissances techniques, et il serait injuste de l'oublier ; mais il ya un abîme entre des connaissances techniques, même poussées fort loin, et l'idée essentielle de la science.

Ce qui constitue la science, ce n'est pas la somme des faits exacts, utiles, commodes, qu'on a accumulés, c'est l'idée que ces faits épars sont reliés par des lois ; c'est le sentiment invincible que la nature n'est pas un chaos, que les phénomènes au milieu desquels nous sommes plongés et qui nous apparaissent d'abord comme désordonnés et inintelligibles, recouvrent un certain ordre, et qu'en réalité il suffit de savoir chercher comme il convient, pour retrouver sous toutes ces apparences diverses, flottantes, éternellement changeantes, la nécessité qui les enchaîne et qui les explique.

Voilà l'idée qui s'est imposée dès le VIme siècle à l'esprit des penseurs grecs, et qui les a déterminés à vouloir résoudre l'énigme du monde. Le jour où cette idée s'empara d'eux, on peut dire que la science était née dans l'humanité. Que leur audace ait été d'abord fort téméraire, qu'ils n'aient nullement mesuré l'immensité de la tâche ni proportionné leurs efforts à ce qui était possible, c'est de toute évidence, mais la voie était ouverte, l'idée féconde était trouvée, et

les erreurs de détail, si énormes qu'elles pussent être, comptent peu au prix d'un pareil service rendu à l'esprit humain.

Trois ou quatre grandes écoles philosophiques naissent presque simultanément, et toutes s'attaquent au problème total et insoluble de l'origine des choses. Le principe de tout, pour l'un, c'est l'eau ; pour d'autres, c'est l'air, ou la terre, ou le feu, et voilà les quatre éléments traditionnels. Pour d'autres encore, le premier principe, c'est l'être en soi, ou bien les nombres.

Désaccord flagrant, et qui va prêter au scepticisme. Ne nous y trompons pas cependant. Tous les physiciens d'Ionie sont d'accord au fond sur une idée essentielle, à savoir que la substance des choses est une, et que la diversité des apparences vient des transformations d'une matière unique. Sont-ils donc si loin de nos physiciens et chimistes d'aujourd'hui ?

D'autre part, quelle vigueur chez ces esprits géométriques de l'école d'Elée qui prétendent tout tirer de l'analyse d'une idée abstraite, l'idée de l'être, sur laquelle un Parménide raisonne à perte de vue ? Ces raisonnements à priori sur une idée abstraite nous satisfont peu, assurément ; mais qui ne voit que cette manière de raisonner a gardé sur beaucoup de grands esprits, pendant des siècles, un crédit qui n'est pas près de disparaître entièrement ?

Et chez les Pythagoriciens, géomètres, physiciens et mystiques, au milieu de toutes les fantaisies d'une imagination incoercible, que de conceptions profondes encore et dont la beauté nous émeut ! Comment ne pas admirer cette idée du *Cosmos,* du monde considéré comme un tout harmonieux, où l'indéterminé de la substance prend forme et vie et beauté par l'action toute-puissante des nombres, source de toute harmonie dans les choses comme de toute vérité dans la géométrie et dans la physique ?

Tant de constructions si hasardeuses appelaient cependant une réaction sceptique, et l'esprit subtil de la Grèce ne manqua pas d'apercevoir ce qu'il y avait de fragile dans cet effort grandiose.

Ce scepticisme se manifeste au V[me] siècle par ce qu'on appelle la sophistique. Les sophistes ont en général une assez mauvaise réputation, mais qui n'est pas entièrement méritée, malgré la part de frivolité qui se mêle à leur action.

Reconnaissons d'abord qu'après tant d'affirmations peu solides, la critique avait un rôle nécessaire à jouer, sans quoi la raison grecque eût trahi une dangereuse faiblesse.

N'oublions pas non plus que dans les plus célèbres sophismes d'un Zénon d'Elée, il y avait des indications pénétrantes et profondes dont les âges posté-

rieurs ont fait leur profit en apprenant à mieux distinguer entre la réalité et le langage par lequel on la traduit. Je prends un exemple très connu, le plus simple de tous, le sophisme du « tas de blé ».

D'un tas de blé, vous ôtez un grain ; il reste encore un tas de blé, mais répétez l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul grain ; le tas de blé n'existe plus, mais à quel moment précis le tas de blé a-t-il cessé d'exister ? Impossible de le dire. Il est évident qu'il y a là un petit problème assez intéressant pour la valeur absolue du langage et des idées auxquelles il correspond.

D'autres grands sophistes, les Gorgias et les Protagoras, ont introduit sous des formes diverses la question de l'agnosticisme métaphysique. On ne peut donc pas dire que leur œuvre ait été foncièrement frivole.

A côté du scepticisme, d'ailleurs, le rationalisme reprend tout de suite sa marche en avant, mais avec plus de méthode et de puissance.

Dans l'ordre de la morale, Socrate, par sa méthode dialectique, par sa recherche minutieuse des définitions exactes, construit une science des mœurs et ouvre la voie à Platon.

Dans l'histoire politique, Thucydide donne l'exemple et la règle d'une critique sévère, rigoureuse,

uniquement appliquée à la découverte des causes secondes à l'exclusion de tout merveilleux, et fonde ainsi pour jamais l'histoire vraiment scientifique.

Avec Thucydide, avec Socrate, nous touchons au complet épanouissement de cette raison grecque dont Homère déjà nous permettait de saluer l'aurore.

A côté de la raison proprement dite, c'est aussi le sentiment, cette autre face de la nature grecque, dont nous pouvons suivre l'évolution dans la littérature. Ici encore, nous allons voir combien le fonds est riche dès le temps d'Homère, mais combien aussi ce fonds si riche par lui-même s'élargit et se fortifie par l'effet d'une vie collective qui s'étend de la famille à la cité, et par l'effet de cette raison même qui ajoute aux sentiments des principes intellectuels.

Dans le monde homérique, à vrai dire, le seul groupe social qui soit fortement constitué, c'est la famille. La cité n'existe guère que sous forme de famille patriarcale.

D'autre part, l'étranger est assez peu différent de l'ennemi, en dehors des liens personnels que peut créer l'hospitalité.

Il en résulte que les relations générales entre les hommes comportent encore beaucoup de violences et de passions, même entre chefs alliés pour une guerre commune.

En revanche, la famille (au sens étroit du mot) nous offre constamment chez Homère des exemples admirables de tous les sentiments sur lesquels elle repose encore aujourd'hui. C'est là qu'il faut chercher le vrai séjour de la beauté morale supérieure, et elle s'y rencontre au plus haut degré dans toutes les relations familiales.

Tout le monde connaît Andromaque, cette admirable épouse ; tout le monde connaît aussi Hector. Mais Hélène elle-même, une personne suspecte à certains égards, a des côtés exquis de délicatesse. Quand Hector est tué, toutes les femmes de la maison viennent pleurer sur sa mort, suivant la mode antique, et chacune, à son tour, chante sa plainte. Hélène vient aussi, et entre autres choses, elle dit à peu près ceci que je résume, et qui est véritablement délicieux : « Tu étais la douceur même, jamais je n'ai entendu de toi une parole pour me reprocher ma faute ; j'ai entendu quelquefois des reproches de ma belle-mère, j'en ai entendu de mes belles-sœurs et même de mes beaux-frères ; de toi, jamais, aucun. Tu fus toujours rempli d'indulgence et de bonté. »

Est-ce qu'un trait comme celui-là n'est pas caractéristique de la plus exquise civilisation morale ?

Et encore de la même Hélène (j'aime à la citer en pareille matière), lorsqu'elle montre à Priam, du haut

des murs de Troie, les guerriers grecs qui combattent dans la plaine, elle cherche ses frères, Castor et Pollux, que Priam lui demande de lui désigner. Elle ne les aperçoit pas, et elle fait cette réflexion : « Peut-être ne sont-ils pas venus parce qu'ils rougissent de moi ! »

Comme cet aveu est délicieux !

Mais je voudrais vous citer, à ce propos, d'Homère encore, ou vous rappeler du moins très rapidement une scène où cette douceur, cette tendresse, cette humanité profonde se manifeste chez deux personnages qui sont justement les types accomplis de la raison prudente et calculatrice, et chez qui cette tendresse de cœur n'en est que plus remarquable : je veux dire Ulysse et Pénélope ; Ulysse, l'homme aux mille ruses, aux ressources inépuisables ; Pénélope, qui pendant vingt ans a su tenir par sa prudence les prétendants en échec.

Au XXIIIme chant de l'Odyssée, Homère nous raconte la rencontre des deux époux, scène admirable par ce mélange à la fois de prudence toujours persistante et de tendresse d'abord contenue, puis débordante. Ulysse, à ce moment, a été reconnu sucessivement par son fils Télémaque, par son vieux serviteur Eumée, par son chien Argus (mort de joie en l'apercevant), plus tard par la nourrice Euryclée

qui, en lui lavant les pieds, a vu la cicatrice qu'il avait reçue dans sa jeunesse à la chasse du sanglier.

Reste Pénélope, qui ne sait rien encore ; Euryclée monte à sa chambre pour la réveiller et l'avertir qu'Ulysse est de retour. Pénélope dormait ce jour-là, c'est elle-même qui le dit, d'un sommeil particulièrement doux et qui était hanté de rêves dont elle n'avait plus l'habitude. Euryclée arrive brusquement, en vieille servante dévouée, et lui crie en ouvrant la porte : « Ulysse est là ! Ulysse est arrivé ! » Pénélope comprend mal d'abord et s'irrite : « Quoi, tu viens me réveiller quand j'ai pour la première fois un doux sommeil ! Si ce n'était pas toi, la vieille nourrice, je t'aurais déjà mise à la porte ».

Euryclée insiste ; elle donne des preuves et dit à Pénélope : « Tout le monde a reconnu Ulysse, son fils l'a reconnu et je l'ai reconnu moi-même ».

Alors Pénélope est ébranlée : elle est prise d'une hésitation et se demande ce qu'elle va faire. Va-t-elle se jeter au cou de celui qui vient de rentrer dans sa demeure, ou va-t-elle au contraire l'interroger encore et le mettre à l'épreuve ? Elle est donc déjà convaincue, mais la prudence lui dit qu'il faut dissimuler jusqu'à ce qu'une preuve absolument décisive lui rende toute résistance impossible.

Enfin elle se décide à descendre, incertaine sur ce

qu'elle fera. Elle va près du foyer, tandis qu'Ulysse, immobile, reste contre le mur opposé et les deux époux se regardent, n'osant pas se parler.

Télémaque, qui est là présent, a l'impétuosité de la jeunesse, et se met en colère. Pénélope dit alors à Ulysse :

« Je voudrais t'interroger, j'ai différentes choses encore que je voudrais savoir. »

« O mère! mauvaise mère! s'écrie Télémaque furieux, quand mon père revient après si longtemps, tu tardes encore à le reconnaître ! »

Ulysse au contraire sourit, heureux de reconnaître la prudence de Pénélope, et se dit qu'un entretien particulier lui permettra de la convaincre. Alors il fait ce qu'on fait en pareil cas, il veut éloigner Télémaque :

« Va donc voir en bas ce que sont devenus les cadavres des prétendants et occupe-toi de mettre la maison dans un état tel que les gens du dehors ne puissent s'inquiéter de ce qui se passe. »

Télémaque s'en va. Les deux époux restent seuls en présence et de nouveau Pénélope hésite. Enfin, par une dernière ruse, elle dit à une servante :

« C'est bien, je reconnais mon époux ; prépare le lit nuptial : qu'on le transporte dans la pièce qui est à côté de celle où je couchais d'habitude ».

Cette fois, la ruse a réussi. Ulysse est pris de colère à l'idée que le lit nuptial puisse être transporté en un autre endroit que celui où il fut toujours, car lui-même l'a taillé jadis dans le tronc d'un olivier planté dans la terre. Il a construit la chambre au-dessus de cet olivier, dont l'immobilité même est le symbole expressif de la fidélité conjugale. Donc, si le lit peut être déplacé, c'est que le secret de la chambre nuptiale a été violé.

La colère même d'Ulysse est le signe irrécusable qu'attendait Pénélope. Elle ne saurait douter plus longtemps. Elle peut céder sans résistance à l'élan de son cœur. Aussitôt elle se jette au cou d'Ulysse et tous les deux versent des larmes en échangeant de longues, de douces paroles qui remplissent leurs âmes de tendresse et de joie.

Dans aucune littérature l'amour conjugal n'a été célébré plus magnifiquement que dans ces vers d'Homère, si loin de nous par la date, si près par le sentiment.

Tout au long de la littérature grecque, on peut suivre dans ses différentes formes l'évolution des sentiments. Chez Homère, je le répète, ce sont surtout les sentiments familiaux qui atteignent à leur plus haute expression ; ajoutons-y les amitiés individuelles entre les héros, entre Achille et Patrocle, par exemple.

Plus tard, le domaine des sentiments bienveillants s'élargit. La cité crée entre citoyens un lien très fort de justice. La race grecque tout entière a conscience d'être séparée du monde barbare par son «humanité» (φιλανθρωπία).

Chez Hérodote, un allié propose au roi de Sparte de couper la tête au général perse dont le cadavre a été retrouvé sur le champ de bataille. « Non, répond le Spartiate, ce n'est pas l'habitude, en Grèce, de couper la tête de l'ennemi mort ».

Eschyle, Sophocle, au milieu des sombres légendes de la tragédie, introduisent sans cesse de nobles inspirations d'humanité. Qu'il me suffise de rappeler ici le vers immortel d'Antigone :

«Je ne suis pas faite pour partager la haine, je suis faite pour partager l'amour ! ».

Enfin, tous les orateurs attiques sont remplis des idées de droit, de justice, et surtout de cette admirable image d'une Athènes idéale, l'Athènes de Thésée et de Solon, patrie par excellence de la véritable civilisation, celle qui est faite de bonté et de douceur autant que de justice. Que la réalité ne répondît pas toujours à l'idéal, c'est trop évident ; mais où donc, dans les choses humaines, trouve-t-on jamais l'idéal pleinement réalisé ?

Je terminerai cet entretien en vous montrant

d'un mot ce double courant de raison spéculative de plus en plus haute et d'humanité de plus en plus large, aboutissant chez Platon à une merveilleuse synthèse, où la perfection de l'intelligence se confond avec la perfection de la moralité.

Au Xme livre de la *République,* dans des pages célèbres, Platon nous montre l'homme juste en face du tyran qui le fait souffrir, qui le tue, qui le martyrise, et l'homme juste cependant supérieur au tyran et même plus heureux que lui, parce qu'il voit à plein l'idée pure de la justice que le tyran ne voit pas, et parce que l'amour de cette idée, pour quiconque est capable de la contempler, est le plus grand bien qui puisse être donné à l'homme.

Paradoxe philosophique, dira-t-on peut-être. Non, mais vérité justifiée par l'exemple de tous les martyrs qui, dans tous les temps, ont sacrifié leur vie, accepté parfois des souffrances terribles, par amour pour un idéal qu'ils ont appelé Dieu, Vérité, Droit, ou de tout autre nom, mais qui a toujours été la plus haute forme du Bien que leur esprit pût concevoir et que leur cœur pût aimer. Fonder l'obligation morale sur cette intime union de la pensée et du sentiment comme l'a fait Platon, je crois bien que c'est la plus admirable doctrine morale qui ait jamais été conçue par un philosophe.

Ma conclusion, Mesdames et Messieurs, c'est que nous devons revenir souvent, le plus souvent possible, à cette littérature grecque, source toujours rafraîchissante de beauté, de raison, d'humanité supérieure.

On me dira : Mais qui donc aujourd'hui sait le grec ?

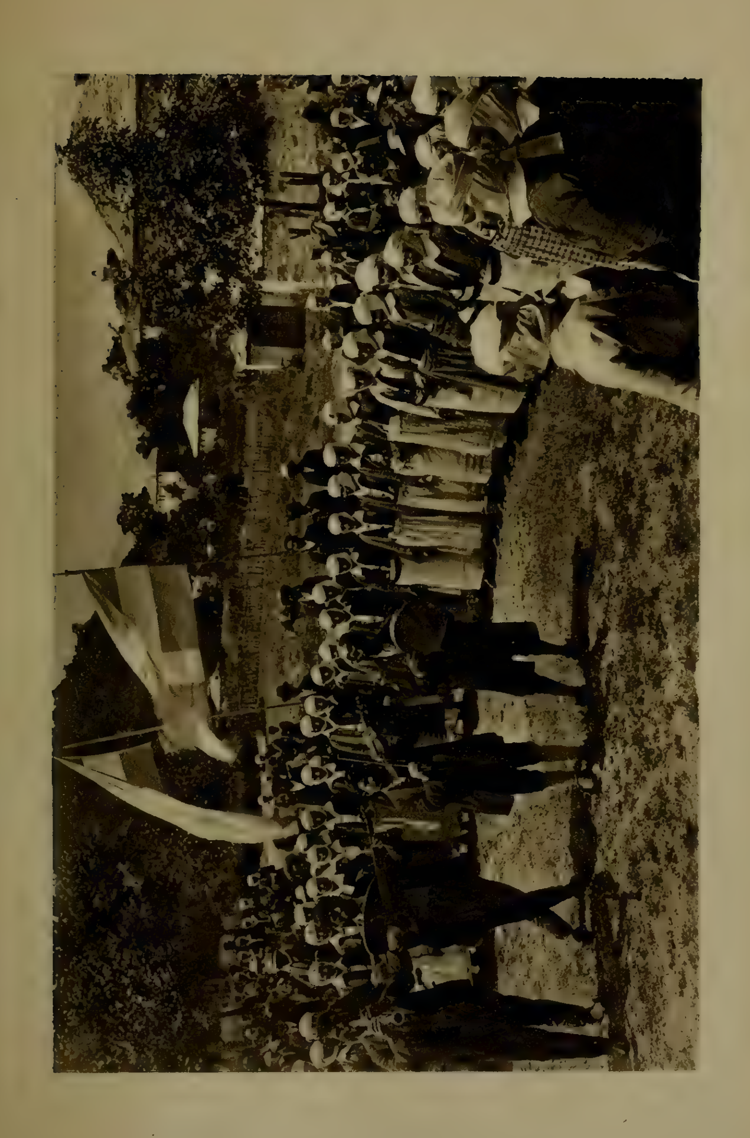
Je vous répondrai par un souvenir. J'assistais, il y a une vingtaine d'années, à un congrès pédagogique où se trouvaient un certain nombre d'Hellénistes, et ceux-ci, comme il arrive, gémissaient sur le déclin des études grecques. Le vénéré Donaldson, principal de l'Université écossaise de St-André, se leva à son tour et dit : Vous gémissez tous très éloquemment sur le déclin des études grecques, mais moi qui suis de beaucoup plus vieux que vous (il avait près de quatre-vingts ans) j'ai toujours entendu gémir sur le déclin des études grecques. « Soyez tranquilles ; le grec nous enterrera tous ».

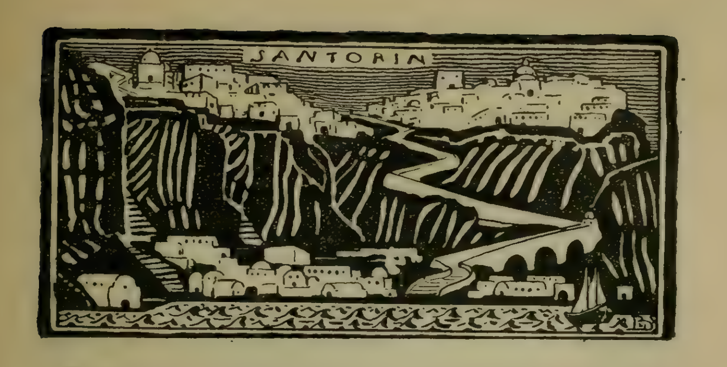
Eh bien ! Mesdames et Messieurs, j'en accepte l'augure et je suis d'autant plus convaincu de la vérité de cette prophétie, qu'il y a plus d'une manière d'aborder le génie grec. A défaut des textes originaux, les traductions mêmes ne sont point méprisables : témoin La Fontaine qui admirait si fort Platon, sans pouvoir le lire en grec. Il y a aussi la route de l'art,

qui n'est pas hérissée des mêmes obstacles que l'étude de la langue, et qui est de plus en plus fréquentée. Au total, je serais disposé à croire que le nombre des personnes qui goûtent le génie grec, bien loin de diminuer, va plutôt en s'accroissant, et j'espère, Mesdames et Messieurs, que vous contribuerez à ce progrès.

A. Croiset.







LA GRÈCE DEVANT LE CONGRÈS

Mesdames, Messieurs,

Au cours des conférences auxquelles cette belle exposition a servi d'occasion et de cadre, vous avez pu vous rendre compte combien le grand artiste moderne qu'est M. Frédéric Boissonnas s'était profondément pénétré de l'art classique. Il n'est pas moins imprégné de sagesse antique. Or, un des principes de cette sagesse est qu'ici-bas tout bonheur, tout plaisir, toute joie doit se payer par un sacrifice.

Ce principe, vous le trouverez dans maint proverbe, entre autres dans le suivant : Tu as savouré le vin, il te faut boire la lie.

Une divinité spéciale veilla à ce que la loi fut respectée. C'est cette Némésis dont la statue décore cette salle et que les Parisiens connaissent déjà par la délicieuse chronique que Jules Lemaître lui consacrait jadis.[1]

Eh bien, Mesdames et Messieurs, M. Boissonnas a prévu que vous prendriez trop de plaisir aux conférences de MM. Homolle, Deschamps, Diehl, Bertrand, Croiset et Baud-Bovy, et alors il a imaginé de clore la série par une conférence d'où découlerait un ennui assez intense pour que les dieux, qui non seulement ont soif, mais aussi sont jaloux, vous tiennent quittes de tout votre bonheur passé.

Cette « conférence expiatoire » était plus facile à concevoir qu'à réaliser. A défaut d'un conférencier français idoine, M. Boissonnas s'est souvenu d'un professeur grec que le hasard avait conduit à Paris. Mais, cette première difficulté surmontée, une autre a surgi : Il était nécessaire que cette série de conférences sur la Grèce, son génie, ses monuments et ses paysages fût complétée par un exposé des aspira-

[1] A propos du savant livre de Tournier.

tions actuelles de l'Hellénisme ; or, si un conférencier grec peut être qualifié pour apaiser Némésis, il est beaucoup moins à son aise pour parler des droits de la Grèce.

La crainte de paraître exagérer les mérites de ses compatriotes, la crainte de paraître chauvin, le feront hésiter à chaque pas, et il sera obligé de laisser de côté les meilleurs arguments.

Tout récemment, M. Emile Boutroux, voulant mettre en lumière ce que l'Entente doit à la Grèce, faisait remarquer que, sans l'appoint des 225.000 soldats grecs, l'offensive macédonienne n'aurait pu réussir et que la Bulgarie n'aurait pas capitulé ; que de plus, sans une seconde armée grecque qu'on tenait en réserve et qui se préparait à marcher sur Constantinople, la Turquie n'aurait pas mis bas si précipitamment les armes. « C'est la Grèce, » concluait l'éminent philosophe, « qui a déclanché la victoire. »

Quelques jours après, un second écrivain français — mais qui, à la vérité, est aussi grec que français — M. Anatole France, produisait des arguments qui n'étaient pas moins décisifs [1]. Se plaçant au point de vue de la justice, il disait :

[1] Voyez dans l'*Humanité* du 3 février, l'article intitulé « La Grèce et la Paix ».

« A l'heure où nous voyons la Serbie réunir dans son sein tous les Slaves du Sud, la Roumanie acquérir tant la Transylvanie, la Bucovine, le Banat à l'est, que la Bessarabie à l'ouest ; la République Arménienne de l'Ararat proclamer son indépendance et étendre déjà sur ses enfants non encore rachetés une main tutélaire ; Sion renaître après tant de siècles et rappeler les tribus dispersées d'Israël, pourquoi la Grèce ne rassemblerait-elle pas ceux de ses enfants qui ne veulent appartenir qu'à elle, gardant peut-être un vague souvenir de ces temps radieux où les Hellènes d'Europe et ceux d'Asie apportèrent au monde la sagesse et la beauté ? »

Pourquoi cette différence entre la Grèce et les autres Etats ? Est-ce par hasard parce que M. Venisélos est entré en guerre sans conditions, sans songer à se munir de petits papiers ?

Ici encore, laissons la parole à M. Anatole France.

« Au préjudice de ma thèse, je veux, par un scrupule de haute moralité, ignorer que les Puissances de l'Entente ont offert en 1914 Smyrne et en 1915 la Thrace au roi Constantin pour prix de son concours. On ne peut admettre que des diplomates, quels qu'ils soient, pour quelque raison que ce soit, trafiquent en secret des territoires et des populations.

« Mais le noble Venisélos, devenu chef du gou-

vernement hellénique, n'a pas demandé le salaire de son dévouement à la cause des Alliés. Pourquoi payer son peuple d'ingratitude, quand notre reconnaissance envers lui ne coûterait rien à la justice et la satisferait au contraire ? »

Tous ces points, et bien d'autres, auraient évidemment fait le fonds de l'argumentation de tout étranger plaidant la cause grecque.

Mais, de ces arguments, il est évident qu'un Grec ne peut pas faire état ; il ne peut non plus insister sur un point pourtant capital, un point déjà mis en lumière par Gladstone il y a cinquante ans et par lequel M. Bertrand terminait il y a huit jours sa belle conférence, à savoir que la Grèce est le meilleur agent de la civilisation en Orient, qu'elle l'emporte à tous égards sur tous les autres peuples balkaniques, et que par ses qualités, preuves manifestes d'une illustre origine, elle a droit à la sympathie spéciale des gens cultivés.

Pour plaider la cause de la Grèce, je suis donc réduit à me limiter à des faits et des chiffres, à vous prouver que les principes de la politique grecque ainsi que ses revendications territoriales sont conformes aux principes du président Wilson, principes qui ont été ceux de la politique française depuis la Révolution.

Et d'abord, quelles sont les directives de la politique grecque ? Elles peuvent se ramener à trois :

1° Il n'y a pas d'impérialisme hellénique, il n'y a qu'un irrédentisme hellénique.

2° La Grèce ne demande pas l'annexion de territoires, elle ne demande que la désannexion des régions qui, quoique conquises par les Turcs il y a cinq siècles, sont demeurées grecques jusqu'à ce jour.

3° La Grèce est prête à accepter le principe du plébiscite pour toutes les régions dont elle demande l'émancipation.

Quelle application la Grèce fait-elle de ces principes ? Une application bien conforme au tempérament de l'homme qui préside à ses destinées. Vous connaissez M. Venisélos ; M. Paul Cambon me disait de lui il y a quatre ans : « Dans tout l'Orient, c'est le seul homme qui a le sens de la modération. » Depuis quelque temps, certains Grecs irrédimés se plaignent que M. Venisélos pousse cette vertu jusqu'au vice.

M. Venisélos laisse dire. Il ne réclame de l'Epire que ce que l'Europe lui a déjà accordé en 1914, laissant de côté et Bérat et la plaine de Mouzakia ; de même, en Macédoine, il laisse de côté Monastir, Stroumnitsa et Mélénikon. En Thrace, il se borne aux territoires au sud de l'Arda et laisse sous le joug bulgare près de 100.000 Grecs. Il admet un régime

spécial pour Constantinople. En Asie-Mineure, sa modération est encore plus grande ; sur 1.900.000 Grecs, il n'en réclame que 1.100.000, exactement les 5/9, ceux habitant les régions voisines de l'Egée. Il n'élève de prétentions ni sur les Grecs dispersés dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, ni même sur les populations si nombreuses et si compactes du Pont.

A la vérité, si je n'étais pas Grec, je ne pourrais me tenir d'opposer cette politique du minimum à la politique maximaliste des états voisins de la Grèce.

Ceux-ci, — je ne les en blâme pas —, réclament une application intégrale du principe des nationalités. Ainsi, tandis que nous ne demandons la libération que des deux tiers à peine des Grecs irrédimés, la Serbie demande tous les Serbes, la Roumanie tous les Roumains, l'Italie tous les Italiens.

Je n'insiste pas sur ce point ; je me borne à faire passer sous vos yeux deux cartes. L'une est celle des régions revendiquées par M. Venisélos, l'autre, celle des terres grecques d'après Sagansan, géographe de l'empereur Napoléon III. En les regardant, vous vous rendrez mieux compte combien M. Venisélos est resté en deçà de ce qu'il pouvait réclamer.

Je dois ajouter que la carte de Sagansan n'est pas suspecte de partialité. Elle fut publiée en 1855, au moment où Napoléon III entreprenait une guerre

terrible pour consolider l'empire ottoman, où il occupait le Pirée pour empêcher la Grèce d'attaquer les Turcs, où la politique impériale inspirait la « *Grèce contemporaine* » et d'autres écrits peu agréables pour la Grèce.

Sagansan, personnage officiel, géographe de l'Empereur, n'avait par conséquent aucune raison pour attribuer à la Grèce plus que ce à quoi elle avait droit.

Mais examinons de plus près la carte reflétant les demandes de M. Venisélos. Les points capitaux sont la Thrace et l'Asie-Mineure. Avant d'y arriver, je voudrais dire quelques mots sur l'Epire du nord.

I

L'Epire du Nord.

La question épirote ne paraissait pas devoir revenir sur le tapis, car elle a été définitivement réglée il y a plus de quatre ans. Vous savez sans doute que, dès le mois de mai 1914, les puissances ont reconnu par le *pacte de Corfou* que les deux districts d'Argyrocastron et de Korydza, dont on reconnaît formellement le caractère épirote [1], ne pouvaient être

[1] Le terme « épirote » était celui qu'on appliquait dans le pacte de Corfou tant à ces districts qu'à leurs délégués.

administrés par l'Etat albanais, mais devaient rester autonomes. Trois mois plus tard, un nouvel arrangement intervenait, en vertu duquel la Grèce recevait le mandat d'administrer l'Epire du Nord, tandis que l'Italie était autorisée à occuper Vallona. Cet arrangement de septembre 1914 donne satisfaction aux aspirations nationales des Epirotes et garantit pleinement les intérêts militaires de l'Italie sur la rive orientale de l'Adriatique. Il doit d'autant mieux être considéré comme réglant définitivement la question de l'Epire du Nord qu'il a été explicitement confirmé par le traité de Londres du 26 avril 1915, signé, comme vous le savez, à la veille de l'entrée de l'Italie dans la guerre.

Depuis avril 1915, l'Italie a été, il est vrai, amenée à occuper militairement le district d'Argyrocastron. Mais, par ses notes à la Grèce en date du 26 août et du 22 septembre 1916, elle déclarait que l'occupation à laquelle elle procédait avait un caractère « purement militaire et provisoire », qu'elle était imposée « par la nécessité de combattre le service d'espionnage des armées austro-bulgares ». Aujourd'hui que ces armées n'existent plus, il n'est pas douteux que l'Italie ne tienne à honneur de garder la parole donnée.

J'aurais donc pu passer la question épirote sous

silence. J'en parle cependant pour vous fournir l'occasion d'admirer les belles photographies de M. Boissonnas et ensuite pour vous montrer comment l'ancien concert européen, s'il était incapable de résoudre les questions internationales existantes, était très à même d'en créer de nouvelles de toutes pièces.

La question de l'Epire du Nord est en effet une création de l'ancienne diplomatie. Jamais, avant 1913, on n'aurait songé à adjoindre à l'Albanie les districts d'Argyrocastron et de Korydza. Même la Sublime Porte, qui pourtant favorisait de tout son pouvoir les Albanais aux dépens des chrétiens, avait rattaché le premier de ces districts à la province de Jannina et le second à celui de Monastir.

Or, en 1913, comme l'a établi le mémoire du prince Lichnowski, dont les aveux sont à retenir, la Triple Alliance cherchait une compensation à la défaite de la Turquie son alliée. Elle crut la trouver dans la création d'une Albanie démesurément enflée. La Triple Entente sentait tout ce que ces prétentions avaient d'inique, mais Lord Grey cherchait à enlever aux Puissances Centrales tout prétexte à conflit et l'Entente céda.

Il ne restait plus qu'à justifier la décision prise, et c'est alors qu'on intercala dans la tragédie orientale un acte de vaudeville.

Les Epirotes proposaient de résoudre la question par voie de référendum. Cette proposition fut écartée dès l'abord, car il était certain qu'un plébiscite tournerait en faveur de la Grèce.

On se rabattit sur le critérium de la langue. C'est par ce critérium que Bismark justifiait en 1871 l'annexion de l'Alsace. Mais même la langue ne faisait pas complètement l'affaire. En effet, d'une part, toute la côte ne parlait que le grec. Pareillement, le district de Korydza est depuis plusieurs siècles un centre intellectuel grec des plus importants ; dès le XVIII[e] siècle, il possédait une imprimerie, alors qu'Athènes et Smyrne n'en avaient pas ; les écoles grecques, anciennes et nombreuses, y sont fréquentées par plusieurs milliers d'élèves. La seule région où la langue albanaise prédomine est le centre, mais ici encore, si on parle l'albanais à domicile, on n'écrit que le grec et toutes les affaires se traitent en langue hellénique.

Comment faire ? On ne s'embarrassa pas pour si peu ! Les résultats que l'enquête pouvait donner sur la côte et à Korydza étant connus par avance, on exclut ces régions de l'enquête ; mais, par une procédure singulière, au lieu de les rattacher à la Grèce, on les rattacha *de plano* à l'état albanais. Quant aux régions centrales, on décida, par une note offi-

cielle, que la commission d'enquête « ne devait pas tenir compte des essais de plébiscite ou autres manifestations politiques », mais « uniquement de la langue parlée dans la maison ».

Il était impossible de proclamer plus clairement que le pays était bilingue et avait une conscience nationale hellénique [1].

Ce que le principe avait d'inique et d'absurde éclata dès que la commission internationale commença ses travaux. Ceux-ci furent accompagnés d'incidents tragi-comiques que les journalistes européens qui suivaient les commissaires ont relaté. Je vous renvoie pour les détails aux correspondances que M. de Jessen adressa durant les mois d'octobre et de novembre 1913 au journal « Le Temps » (voyez particulièrement les numéros des 25 et 29 octobre).

Il s'agissait de démontrer que la langue maternelle des Epirotes du nord était l'albanais. Mais comme

[1] Par une contradiction singulière, la nationalité du groupement koutsovlaque pouvait être déterminée par les commissaires sans suivre le même critérium. Ainsi, tel Epirote ne parlant que le koutsovlaque avait le droit d'avoir une conscience grecque, tandis que tel autre parlant parfaitement le grec, n'écrivant que cette langue, mais se servant chez lui d'un dialecte albanais (en l'espèce le tosque) se voyait refuser le droit de déclarer à quelle nation il se considérait comme appartenant.

tous les hommes sans exception, ainsi que les femmes ayant passé par l'école, parlaient grec et ne voulaient répondre qu'en grec, la commission, pour déterminer la « langue maternelle », entrait dans les villages inopinément, aux heures où les hommes étaient aux champs, et cherchait à entrer en communication avec les femmes[1]. Ces procédés, peu conformes aux us de l'Orient, portaient d'autant plus ombrage que les trois colonels représentant les Puissances de l'Entente, ne parlant ni le grec ni l'albanais, ne pouvaient entrer en contact direct avec les intéressés et que certains interprètes étaient accusés par les Epirotes d'altérer le sens de leurs réponses. De plus, le commissaire autrichien Bilinski était accompagné d'Albanais indésirables et notamment du bandit notoire Hassan qui lui servait de kawass.

Aussi, dès qu'arrivait la commission, les femmes s'enfermaient dans leurs maisons, et, comme certains interprètes essayèrent d'y pénétrer par des entrées dérobées, elles gagnèrent la montagne. Les hommes se joignirent à elles et l'attitude des populations devint bientôt si menaçante que la commission se vit obligée de demander au commissaire du gouverne-

[1] On écartait les enfants comme ayant passé par l'école.

ment grec de Kolonia une escorte pour l'accompagner dans ses tournées. C'est ainsi que des soldats grecs devinrent les protecteurs de la commission vis-à-vis des « Albanais orthodoxes » auxquels elle avait pour mission d'offrir la liberté.

Avais-je tort de parler de vaudeville ? Mais bientôt le vaudeville tourna en drame. Toute cette comédie de l'enquête avait pour but de justifier le rattachement déjà décidé d'Argyrocastron et de Korydza à l'Albanie. M. Venisélos, toujours respectueux des décisions de l'Europe, ordonna aux troupes grecques d'évacuer le pays. Mais les Epirotes, eux, ne s'inclinèrent pas ; ils prirent les armes et battirent les troupes que le prince de Wied envoya contre eux. Bientôt on reconnut que seule la Grèce pouvait rétablir la paix, et les troupes grecques qui, en février 1914, avaient été sommées d'évacuer le pays, furent en septembre de la même année invitées à le réoccuper. Tout ce que la vieille diplomatie avait donc gagné était d'avoir livré pendant six mois une région jadis prospère au feu et au sang. Que du moins cet enseignement profite à la diplomatie moderne !

II

La Thrace

La Thrace, disait Lord Salisbury au congrès de Berlin, est aussi grecque que la Thessalie ou l'Epire. Quand on étudie l'histoire, on se rend compte qu'il était impossible qu'il en fût autrement. On attribue parfois l'hellénisation de la Thrace aux Byzantins. En réalité, elle est beaucoup plus ancienne. Dès le VIme siècle, toute la côte d'Abdère, en face de Thassos, jusqu'à Anchialos, sur la mer Noire, est jalonnée de colonies grecques. Les colons pénètrèrent aussi sur plusieurs points de l'intérieur. La numismatique permet de se faire une idée précise de l'intensité de cette colonisation. Le célèbre numismate anglais Head a retrouvé les monnaies de 58 villes grecques de Thrace. Au moment des guerres médiques, tout le littoral est grécisé. Les victoires contre les Perses activent le mouvement. Athènes attache à la Thrace une importance extrême ; elle noue des rapports étroits avec les souverains de l'intérieur. « Dès le IVme siècle », dit M. Auguste Jarde, dans sa belle étude sur *l'hellénisation de la Thrace*[1], « ceux-

[1] Dans le volume intitulé : « L'hellénisation du monde antique », tome II de la Bibliothèque des Sciences sociales (Paris, Alcan).

ci sont hellénisés. Ils ne se servent que du grec pour leurs monnaies. Ils ont à leur service des Grecs comme soldats ou ministres. Ils cherchent à rattacher leur histoire aux vieilles légendes athéniennes. Bien mieux, ils recherchent pour gendres des Grecs illustres ; c'est ainsi que Miltiade, le vainqueur de Marathon, et Iphicrate, ont épousé des princesses thraces, et qu'il n'a tenu qu'à Xénophon d'épouser la fille du roi Seuthès. Athènes, de son côté, accorde le droit de cité au fils de Sitalkès et la ville de Pallas exerce une telle attraction sur les jeunes Thraces, que Philistrate se plaint que, venant en trop grand nombre, ils corrompent la pureté de l'accent attique. »

L'hellénisation était autant plus facile que, comme l'a indiqué Ridgeway, les populations aborigènes étaient d'une race étroitement apparentée à la race grecque, et que des cultes communs, comme celui de Dionysos, et des légendes, telle celle d'Orphée, les rattachaient aux Hellènes.

Philippe et Alexandre, en conquérant le pays, achèvent son hellénisation. Reprenant du côté nord l'œuvre de colonisation du VI[me] siècle, ils établissent, du Rhodope à la mer Noire, une série de colonies dont Philippopolis est la plus illustre, et qui protégèrent le pays du contact avec les barbares du Nord.

Rome, à son tour, parachève l'œuvre ; désireuse de

développer la province, elle fonde à l'intérieur un grand nombre de villes auxquelles les empereurs donnent leurs noms : Adrianoupolis, Trajanoupolis, mais qu'ils peuplent de colons venus des côtes d'Asie-Mineure. Ceci explique, comme l'ont montré les archéologues français qui se sont occupés de la Thrace, Albert Dumont et M. R. Seure, son digne émule, pourquoi toutes les inscriptions de l'époque romaine sont grecques.

Quand donc l'empire byzantin fut créé, la Thrace était habitée par les descendants de colons grecs ou de Pélasges, parfaitement hellénisés.

L'honneur des empereurs d'Orient fut de lui avoir conservé son caractère hellénique. Si, sur d'autres points, ils montrèrent de la faiblesse, ici, dans le voisinage immédiat de leur capitale, ils furent d'une vigilance extrême. « On se figure assez volontiers, dit Dumont[1], les Byzantins comme des rois fainéants n'ayant ni énergie ni prévoyance. L'histoire, bien comprise, corrige cette fausse opinion. Les monuments militaires de Thrace confirment ce témoignage de l'histoire. Dans la province de Philippopolis, chaque vallée qui débouche du Rhodope a son fort. Le bassin

[1] *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace,* dans « Mélanges d'Archéologie et d'Epigraphie » (Paris 1892) page 229.

inférieur de l'Ebre, d'Andrinople à Énos, est de même défendu par une série de forteresses, qui assuraient la sécurité du commerce sur cette grande voie de communication. Enfin, les grandes villes étaient toutes protégées par un *castro* ou citadelle qui, en général, subsiste encore, et n'a pas perdu son nom. »

Grâce à ces mesures, les Bulgares furent tenus *toujours,* même au temps de leur plus grande prospérité, au delà de la frontière turque de 1912 ; très souvent, les frontières byzantines se rapprochèrent des Balkans ou les dépassèrent. Qui veut se convaincre de cette vérité, n'a qu'à ouvrir les ouvrages de Rambaud, Bury et Schlumberger, ou même jeter un coup d'œil sur les cartes dressées par M. Diehl dans l'Atlas Historique de Schrader. Au surplus, même les cartes, dites historiques, du fameux propagandiste bulgare Rizof, pour truquées qu'elles soient, n'osent méconnaître cette vérité.

Quand les Turcs apparurent, la Thrace, avec Constantinople, était le principal centre hellénique. C'était notre Ile-de-France médiévale. Cinq siècles de tyrannie ottomane ne lui enlevèrent pas ce caractère. Certes, les Turcs ne manquèrent pas de massacrer et de convertir par la force, mais tout de même l'extermination de l'hellénisme de Thrace était une tâche au-dessus de leurs forces.

De plus, avec leur conception théocratique, ils firent du patriarche économique, non seulement le chef spirituel, mais aussi le chef politique du *milet* (de la nation) grec. Tout l'hellénisme de l'empire continua donc à graviter autour de Constantinople.

Elisée Reclus écrivait dans sa « Nouvelle géographie universelle » (p. 161) : « La population des villages et campagnes de la Thrace est composée *presque exclusivement de Grecs*. Ils possèdent le sol et le cultivent. Par un remarquable contraste, c'est précisément en vue de l'Asie, dans la partie de la péninsule des Balkans où les Turcs se sont installés depuis le plus grand nombre d'années, que les Grecs ont, en dehors du Pinde, leur plus vaste domaine ethnologique. Là, ils n'occupent pas seulement le littoral, mais aussi tout l'intérieur de la contrée sauf les grandes villes, et, çà et là, quelques villages bulgares. Toute la Thrace orientale leur appartient. Du Bosphore à Andrinople et des Dardanelles au golfe de Bourgas, on se trouve partout en territoire hellénique. »

Le contraste, pour employer l'expression de Reclus, est sans doute remarquable, mais, pour qui se rappelle l'histoire du pays, il s'explique aisément. Cette histoire explique pourquoi les Turcs ont conservé aux départements de la province de Thrace des noms

helléniques : ainsi, sans parler d'Andrinople, de Xanthi, de Gallipoli ou de Raidesto, dont les noms demeurent inaltérés, Kirkilissé n'est qu'une abréviation de Saranta-Eclissiai, qui veut dire « quarante églises », et Dimotika — où Charles XII passa sept mois au lit, de peur de rencontrer les fonctionnaires turcs, insuffisamment respectueux de l'étiquette — n'est à son tour qu'un abrégé de Didymotichon, nom qui veut dire « la Tour des Jumeaux ».

Reclus publia sa géographie en 1876. Peu après, à la suite du congrès de Berlin, la Porte finit par s'apercevoir des dangers que la situation comportait pour elle. Elle tâcha d'y remédier, d'une part en expulsant le plus grand nombre possible de Grecs, et de l'autre en s'inspirant de la politique de colonisation intérieure (*ansiedlungspolitik*) pratiquée par la Prusse en Alsace et en Pologne. Un effort systématique fut fait dans cette direction. On arriva à établir en Thrace 188.000 Turcs venus de Bulgarie et de Bosnie. Grâce à ces *mohadjirs* (émigrés) et aux persécutions signalées plus haut, le nombre des musulmans arriva à dépasser de quelques dizaines de mille le nombre des Grecs. Les Turcs mènent grand bruit autour de cette supériorité. Comme le disait M. Berl, l'autre jour : « C'est un thème qui ne manque ni d'imprévu ni de saveur ; le principe des

nationalités devenant le suprême refuge du peuple qui en fut dans l'histoire la plus flagrante et totale négation.»

Mais, comme le montrait également M. Berl, les Turcs ont bien tort de trop attirer notre attention sur les statistiques. Car, en admettant même que la majorité dont ils se targuent existe, elle est à la fois relative, inopérante et provisoire.

Relative, d'abord, parce que, même en admettant que les Grecs soient inférieurs aux Turcs de quelques dizaines de mille âmes, unis aux 183.000 Arméniens, ils l'emportent sur eux. Or, à l'heure qu'il est, non seulement la collaboration des Arméniens est acquise, mais même les Israélites, qui sont en Thrace au nombre de 66.917, ont déclaré qu'il voteraient éventuellement pour les Grecs. Vous avez lu dans les journaux les dépêches venues de Constantinople et qui confirment mes dires. Une dépêche de New-York, publiée le 1er mars dans presque tous les journaux de Paris, n'est pas moins significative; elle nous apprend que les représentants des Grecs, Arméniens et Israélites d'Amérique, réunis le 16 février au Century Theatre de New-York, ont chargé leurs représentants de demander au Congrès de Paris :

1° de parachever et d'assurer la réunion des popu-

lations grecques de Turquie, y compris Constantinople, à la Grèce, leur première patrie ;

2° de restaurer complètement l'Arménie ;

3° d'établir en Palestine un foyer israélite.

Les Turcs auraient donc tort de demander un référendum. Ceci d'autant plus que leur majorité n'est pas seulement relative, elle est aussi inopérante et provisoire.

Inopérante, parce qu'elle a été obtenue uniquement par l'expulsion des Grecs indigènes et l'installation en Thrace d'émigrés musulmans. Or, les Grecs reviendront et les *mohadjirs* turcs n'ont pas plus voix au chapitre que les Allemands installés en Alsace-Lorraine après 1871.

Enfin, et ceci est peut-être plus important que le reste, la majorité turque est provisoire. En effet, une bonne partie des Turcs qui habitent la Thrace ne sont pas des indigènes, mais des Turcs venus de tous les coins de l'Islam, et se maintenant aux dépens du Trésor. Rien qu'à Constantinople vivent 17.518 fonctionnaires, dont 1.491 supérieurs et 16.027 subalternes. En estimant, ce qui n'est pas exagéré, que chaque famille de fonctionnaire est de 5 membres, ceci représente 85.000 personnes ; il faut ajouter à ce chiffre 40.000 officiers et soldats, et environ 30.000 personnes subsistant des innombrables insti-

tutions religieuses. Soit un total de plus de 150.000 âmes, alors que le nombre total des Turcs dans tout le vilayet de Constantinople est de 449.114.

Dès que cette armée de frelons aura passé en Asie à la suite du Sultan, les Grecs auront la majorité, même sans le concours des Arméniens et des Israélites.

Une Thrace grecque : telle est donc la conclusion à laquelle nous conduit l'examen des chiffres. Mais les Grecs mériteraient d'être les maîtres, même s'ils n'étaient pas les plus nombreux. Comme l'écrivait M. Charles Vellay, ce n'est pas seulement par le nombre qu'ils occupent la première place. Leur activité et leur culture leur assurent une prédominance considérable, non seulement sur les Bulgares, mais aussi sur les Musulmans. Ils sont vraiment les maîtres de toute cette région au point de vue intellectuel et économique. Quelques chiffres suffisent pour montrer la vérité de cette proposition. Dans le vilayet d'Andrinople, les Grecs ont entre leurs mains les trois quarts des tuileries, la plupart des tanneries, dix moulins à vapeur sur onze, plus toutes les fabriques de liqueurs et toutes les fabriques de soie, en un mot la presque totalité de l'industrie du pays. Même proportion pour le commerce et la banque. A Constantinople, où pourtant les Arméniens et les Européens

sont nombreux, ils tiennent les $^7/_{10}$ de l'industrie; le 70 $^0/_0$ des employés de banque sont également hellènes; le commerce, pour lequel nous manquons de statistiques, est pour une grande partie dans leurs mains. Ce que le régime turc laisse fleurir de vie intellectuelle leur est également dû pour une bonne part.

Ce que je dis de l'industrie et de la banque s'applique dans une large mesure à l'agriculture. C'est un lieu commun que d'opposer le Grec commerçant au Turc agriculteur. Mais ce lieu commun est un mythe. Déjà il y a plus de 50 ans, Lord Carlisle avait été frappé de voir combien les champs grecs étaient mieux cultivés que les champs turcs, et surtout par ce fait que les grands propriétaires turcs employaient de préférence des agriculteurs hellènes. Qui parcourt les *Reisen und Forschungen in Kleinasien* de Philippson, — qu'on a bien fait de résumer en français [2], car il s'agit d'un témoin dont les Turcs ne sauraient demander la récusation, — retrouve à chaque pas des observations confirmant les dires de Lord Carlisle. Tout d'abord, en règle géné-

[1] Voyez *l'Irrédentisme hellénique*, Paris, 1913, p. 93.

[2] *L'hellénisme de l'Asie-Mineure*, d'après le témoignage d'un savant allemand (Dr A. Philippson, professeur à l'Université de Bonn), Paris, 1919.

rale, si l'agriculture se développe dans telle ou telle localité, c'est que des Grecs y étaient ou y sont venus[1]. Quand des villages grecs se rencontrent à côté de villages turcs, par exemple dans la région d'Adramyti, les premiers sont florissants, les seconds sont misérables. Là où les Grecs sont rares, qu'ils ont été chassés ou qu'ils ont été convertis par force à l'islamisme, comme dans la région d'Alicarnasse, « cette région où fleurissaient jadis tant de grandes villes devient de plus en plus stérile, elle s'appauvrit, une mort lente l'enveloppe et la ruine » (page 34). L'apparition d'un fléau montre mieux encore l'opposition entre la mentalité des deux éléments. « Lorsque, dit Philippson, le phylloxera s'est attaqué aux vignes, les Turcs, obéissant aux lois de la fatalité, laissaient le fléau s'étendre et se propager ; les Grecs, eux, ont importé les plants américains, et, après quelques années difficiles, le pays a repris son aspect riant et prospère » (p. 25).

Ce qui s'est passé pour la vigne a eu lieu pour le mûrier. Ce sont les Grecs qui ont adopté et propagé les procédés de Pasteur, et ce sont eux qui ont sauvé, tant à Brousse qu'à Andrinople, l'industrie de la soie, l'une des principales richesses de ces deux provinces.

[1] Tel a été le cas dans la presqu'île de Cyzique.

Les Grecs auraient sans doute fait mieux encore s'ils ne travaillaient que pour eux, s'ils ne devaient pas nourrir les conquérants frelons. Car cette vie calme et paisible, ces interminables rêveries à l'ombre des grands arbres, près des eaux courantes, cette sagesse nonchalante, tout ce qu'a décrit récemment et de façon charmante mon ami Pierre Mille[1], et qui, en somme, constitue à l'heure qu'il est le dernier argument en faveur de l'intégrité de l'empire ottoman, c'est encore au Grec que le Turc le doit. Ecoutons une fois de plus — ce sera la dernière — le géographe allemand : « Les Grecs sont le seul facteur actif du progrès commercial, industriel et économique. Le maître turc boit ou mange tranquille en son jardin. Il a vécu, il vit et il vivra toujours des Grecs et par eux. »

En d'autres termes, c'est le Grec industrieux qui permet au Turc de demeurer pittoresque. C'est donc en dernière analyse aux Grecs que devrait aller la reconnaissance des amateurs de couleur locale, et M. Pierre Loti devrait adhérer à la « Ligue pour la défense des droits de l'Hellénisme ».

*
* *

[1] Voyez *Nass' Eddine et son épouse.*

Jusqu'ici, j'ai examiné la Thrace au point de vue ethnologique et géographique ; je n'ai donc pas eu à distinguer Constantinople du reste du pays.

Je ne puis cependant ignorer qu'il existe une question de Constantinople, et que celle-ci est souvent reliée à la question des détroits.

Il y a là une confusion regrettable. Pour tout homme ayant étudié les choses sur place, ce sont les questions de Thrace et de Constantinople qui sont connexes, car rien ne sépare la province de sa capitale, tandis qu'au contraire la question des détroits est une question indépendante, demandant un traitement à part.

En effet, s'il est indéniable que la garde des détroits intéresse toute l'Europe, qu'il ne saurait dépendre du caprice d'un seul Etat de fermer les mers et d'embouteiller les Etats riverains, on ne voit pas pourquoi il faudrait compliquer cette question si simple par celle de Constantinople. Etant Grec, je laisse la parole à un juge dont nul ne niera la compétence, M. Joseph Reinach.

Celui-ci, après avoir montré que, de l'aveu de tous, y compris le président Wilson, l'heure a sonné de renvoyer les Turcs chez eux, c'est-à-dire en Asie, qu'un régime international serait une solution provisoire, car les Grecs, en majorité déjà à Constanti-

nople, et encerclant la ville de toutes parts, seraient fatalement amenés à faire ce qu'ont fait les Italiens pour Rome, conclut en ces termes :

« L'heure des demi-justices est passée... La neutralisation des Dardanelles et du Bosphore est une chose, la neutralisation de Constantinople en est une autre, et bien différente. La première s'impose au même titre que la neutralisation des grands fleuves ; la seconde, ne satisfaisant personne, sera grosse de périls.

« Si vous voulez donner à l'Orient tout entier le sentiment profond de la victoire des grandes puissances libérales de l'Occident, le sentiment de la victoire des démocraties, oh ! alors, franchissez l'étape et que Constantinople redevienne grecque ! »

Je n'ai rien à ajouter à ceci, ou plutôt, j'ai à ajouter seulement que l'historien contemporain qui s'est le plus spécialisé dans la question d'Orient, M. Edouard Driault, dans une étude toute récente sur la question de Constantinople, aboutit aux mêmes conclusions que M. Reinach[1].

* * *

Voilà longtemps, peut-être trop longtemps à votre gré, que je vous entretiens de la Thrace. J'ai examiné

[1] Voyez « *Devant Constantinople* », extrait de la « Revue Bleue », 28 décembre 1918 et 11 janvier 1919.

la question sous presque toutes ses faces. Je ne vous ai pas dit un mot des Bulgares. C'est en effet que l'élément bulgare a en Thrace bien peu d'importance. Il est numériquement très inférieur à l'élément arménien, et à peine supérieur à l'élément israélite. Les seuls points sur lesquels il se trouve en masse quelque peu compacte sont les cantons limitrophes de son ancienne frontière. Et comme ces cantons, on ne les conteste pas à la Bulgarie, car M. Venisélos ne réclame comme frontière nord de la Grèce que la rivière Arda, ce qui restera de Bulgares dans le pays sera véritablement chose insignifiante [1]. Il suffit de vous dire qu'à Andrinople, la ville la plus voisine de leur frontière, le nombre des Bulgares ne dépasse pas 300, je dis trois cents. Pareillement, quand, en 1912, l'armée bulgare occupa Kirkilissé, autre ville frontière, le tsar Ferdinand et son état-major, faute de maisons bulgares convenables, furent obligés de se loger chez des Grecs. Le Consul de Grèce, M. Adamidès, me disait que le Cobourg, dans un moment, bien exceptionnel chez lui, de sincérité,

[1] Les Bulgares qui passeront sous l'administration grecque seront certainement inférieurs en nombre aux Grecs qui, dans les cantons du nord, en Roumélie orientale et sur les côtes de la mer Noire, resteront sous le joug bulgare.

s'écria : « Mais, Monsieur le Consul, il n'y a donc que des Grecs ici ? »

En 1913, lors du traité de Bucarest, M. Venisélos avait consenti à rétrocéder aux Bulgares la Thrace occidentale, d'Oxilar à Agatch. Il a, depuis, reconnu combien les espérances qui avaient dicté cette énorme concession avaient été cruellement déçues. Dans le mémoire qu'il a soumis au Congrès de la Paix, il explique que s'il est prêt à laisser aux Bulgares un débouché commercial sur la mer, il ne saurait leur permettre de couper l'hellénisme en deux, ni d'établir sur l'Egée des nids à sous-marins.

Dans cette politique, M. Venisélos a derrière lui tous ceux qui connaissent les choses d'Orient, tous les Grecs, et, avant tout, tous les Thraces, sans distinction de race ou de nationalité. Les Grecs de Thrace ne sauraient oublier comment les Bulgares ont traité leurs compatriotes de Macédoine. Vous n'ignorez peut-être pas que pendant les deux ans que les Bulgares ont occupé la région Serrès-Kavalla, ils ont exterminé les 5/6 de la population. Pour que vous puissiez juger de l'étendue du désastre, voici les statistiques de la population des quatre principales villes de la région, quand les Bulgares pénètrèrent dans le pays, et en octobre 1918, quand ils l'évacuèrent, à la suite de leur défaite.

	Janv. 1916	Oct. 1918
Kavalla	56.000	8.400
Serrès	24.000	5.293
Drama	18.000	4.000
Demir-Hissar	12.000	2.400

Après cela, comment exiger des Grecs de Thrace qu'ils reviennent sous le joug bulgare ? Mais il est édifiant de constater que les Turcs ne protestent pas avec moins de véhémence contre le retour éventuel de la tyrannie bulgare.

La Thrace orientale est représentée au Sobranié (parlement Bulgare) par 16 députés, tous musulmans ; ceux-ci ont adressé au général Franchet d'Esperey une lettre bien significative. Ils commencent par parler « de l'intolérance que les Bulgares ont montré envers les musulmans, et en général envers tous leurs sujets qui ne sont pas Bulgares de race ; des vexations et des abus fréquents, indignes d'une nation civilisée, qu'ils commettent. » Ils montrent ensuite comme quoi « leurs interpellations au Sobranié au sujet de l'administration impossible des Bulgares en Thrace orientale n'ont eu aucun effet, et que le gouvernement bulgare est même arrivé à vouloir démolir la seule mosquée qui se trouve à Sofia. » Et les députés musulmans concluent que le seul remède à tous ces maux serait une occupation de la Thrace

orientale par les Alliés, «occupation à laquelle il serait désirable que les troupes helléniques participassent, vu que les Grecs se trouvant en Thrace subissent les mêmes vexations que les Turcs, et que les Hellènes se sont toujours montrés libéraux envers les musulmans, qu'ils sont une nation avec laquelle les musulmans peuvent fort bien s'entendre et qui peut fort bien les protéger.»

Cette lettre méritait d'être lue, indépendamment des enseignements qu'elle comporte quant à la Bulgarie. Elle calmera les appréhensions que les amis des Turcs pourraient avoir à l'idée que plusieurs centaines de mille musulmans vivront désormais sous les lois grecques.

Pour les apaiser complètement, je ferai défiler tout à l'heure sous vos yeux des films du dernier voyage de M. Venisélos en Macédoine. Vous y verrez les délégués des musulmans présentant au premier ministre grec l'expression de leur reconnaissance pour la façon dont ils sont administrés par la Grèce. Le temps me manque pour vous soumettre le texte des adresses soumises au président du Conseil à cette occasion, mais je les ai ici en traduction française et les tiens à votre disposition.

Mieux encore que ces adresses, j'aurais aimé vous lire des extraits d'une étude remontant à sept années

déjà et signée d'un nom aujourd'hui justement célèbre : du général Franchet d'Esperey.

Le commandant en chef des armées d'Orient, alors simple colonel, visita en 1910 la Thessalie. Il étudia avec soin la situation des musulmans, et publia à ce sujet un article détaillé dans la « Revue du Monde Musulman » (n° de janvier 1911). Je vous en recommande instamment la lecture. L'éminent soldat y fait d'abord l'éloge de la population grecque, qui, « même pendant les périodes les plus tendues, en 1886 et 1897 », ne se départit pas de l'attitude la plus amicale vis-à-vis des musulmans. Il relève ensuite la politique « excessivement libérale » du gouvernement grec, son respect pour le culte turc qui va jusqu'à faire tirer le canon deux fois par jour au moment du *ramadan ;* son respect pour les écoles musulmanes dont il rétribue le personnel, mais dans l'enseignement desquelles il ne s'immisce point ; enfin le fait que les musulmans ont une situation véritablement privilégiée, car alors qu'ils sont électeurs et éligibles, ils sont en fait dispensés du service militaire. Et Franchet d'Esperey ne peut se tenir d'opposer cette situation à celle qui était faite alors aux Grecs de Turquie.

Le général d'Esperey parle de l'administration grecque d'avant 1910. M. Vénisélos n'était pas encore

au pouvoir. Vous le connaissez assez pour être sûr qu'il ne se montrera pas vis-à-vis des musulmans moins libéral ou moins tolérant que ses prédécesseurs.

III

L'Asie-Mineure.

Je vous disais au début que la politique grecque avait pour objectif principal, outre la Thrace, l'Asie-Mineure occidentale. Je devrais vous en parler longuement. Heureusement pour l'auditoire, l'Asie-Mineure grecque forme le sujet de la conférence de jeudi prochain. Elle sera faite par M. Félix Sartiaux [1]. On ne saurait rêver de conférencier plus compétent: M. Sartiaux est un archéologue dont les ouvrages sur l'Asie-Mineure font autorité; il a longtemps résidé dans le pays; il a enfin l'avantage d'être non seulement un savant, mais aussi un homme qui connaît de très près les affaires. Il pourra donc traiter avec une égale compétence l'aspect politique et l'aspect économique de la question. M. Sartiaux vous montrera que les côtes de l'Asie-Mineure sont géologiquement et géographiquement une terre égéenne, distincte des régions de l'intérieur.

Prenant la question au point de vue historique,

[1] Cette conférence paraîtra.

M. Sartiaux vous montrera ainsi qu'on a tort en Occident, quand on parle de la Grèce, de ne voir qu'Athènes et Sparte. L'histoire grecque est trois fois millénaire. Athènes et Sparte ne l'ont dominée que pendant deux siècles. Avant les guerres médiques, c'étaient les côtes d'Asie-Mineure, la patrie d'Homère, d'Hérodote, de Thalès de Milet qui étaient le principal foyer de la civilisation hellénique. Cette situation prépondérante, l'Ionie et l'Eolie l'ont réacquise à la suite des guerres d'Alexandrie (qui furent, dans la pensée même de leur auteur, des guerres d'émancipation), et elles l'ont conservée jusqu'à la veille de la révolution grecque.

De plus, M. Sartiaux a été le témoin des persécutions sans nom dont l'hellénisme micrasiate a été l'objet. Il vous expliquera comment 600.000 Grecs, je dis six cent mille, ont été exterminés en quatre années par le poignard et la faim. Son témoignage ne sera peut-être pas inutile, puisqu'un Turc, M. Kara Schemsi, a eu ces jours derniers la patriotique impudence d'écrire une brochure pour prouver — ce sont ses propres termes — que les Grecs ressassent, en les exagérant formidablement, des récits de prétendues Saint-Barthélemy[1].

[1] Voyez *l'Information* du 24 février.

Enfin, M. Sartiaux vous montrera que la désannexion de l'Asie-Mineure correspond pleinement aux intérêts politiques et économiques de la France.

IV

La plus grande Grèce et les intérêts français.

Permettez à un professeur de sciences économiques de dire combien, même à ce point de vue, il trouve que M. Sartiaux a raison.

Français et Grecs, nous avons, entre autres traits communs, l'habitude de dire du mal de nous-mêmes et de notre temps. C'est là une preuve complémentaire de notre étroite parenté intellectuelle. Depuis quelques semaines, certaines personnes parlent avec quelque scepticisme de la magnifique victoire que le droit a remporté sur la force. Pourtant, n'est-il pas admirable que j'aie pu, depuis une heure, demander votre concours en faveur des revendications helléniques, en ne faisant pas même allusion à vos intérêts? Opposez ceci à ce qui se passait ailleurs ; nous avons le texte ou le résumé d'articles ou de conférences adressées par des Turcs et des Bulgares au public allemand; il n'y était question que des avantages matériels qui résulteraient de la *Mittel-Europa* et de la ligne Berlin-Bagdad.

Il n'est cependant pas mauvais que vous sachiez que la justice et les intérêts matériels ne sont pas choses contradictoires. Qu'une plus grande Grèce corresponde aux intérêts politiques de la France, cela saute aux yeux ; nos sentiments aussi bien que nos intérêts nous conduisent, voire même nous forcent à être vos alliés. Que nous soyions les meilleurs agents de l'influence intellectuelle française, cela est également l'évidence même. M. Joseph Reinach, que j'ai plaisir à citer une fois de plus, disait l'autre jour que tout Grec cultivé a deux langues, la sienne et puis la langue française. M. Berl, de son côté, nous exposait que, dans ses missions en Orient, il avait constaté que le français était enseigné dans toutes les écoles grecques et que les écoles françaises étaient remplies d'élèves hellènes. Au contraire, il n'avait pas trouvé un seul professeur d'allemand dans les écoles grecques, ni un seul élève grec dans les écoles allemandes. Au point de vue intellectuel et politique, une Grèce forte facilitera l'infiltration de l'influence française ; elle empêchera d'autres influences venant du Nord et du centre de l'Europe d'y pénétrer.

On peut dire sans exagérer qu'elle sera en Orient à la fois votre garde et votre avant-garde.

Il en sera de même au point de vue économique. Ici, il convient de faire une distinction entre les inté-

rêts de la France et les intérêts de certains individus, sujets ou protégés français, dont d'ailleurs les noms n'ont presque jamais de terminaison française. Vous savez que, malgré la misère qui régnait en Turquie, il se trouvait des gens, parmi lesquels pas mal de Grecs, pour y faire des fortunes étonnamment rapides. Ils les faisaient dans ce qu'on a appelé les « affaires levantines ». Mais ces affaires levantines n'étaient pas les affaires de la France, bien au contraire. En effet, l'absence de justice, la fiscalité excessive, la mauvaise administration, le marasme complet et la misère extrême qui régnaient dans le pays, faisaient que les exportations françaises, les vraies affaires françaises, égalaient presque zéro. L'Ionie, la Lydie, la Thrace étaient dans l'antiquité, et même au moyen âge, des terres d'une richesse légendaire ; parcourez-les comme je l'ai fait ; dès que vous aurez quitté les quelques voies ferrées construites par les Européens, vous ne trouverez que terres en friche, marais qui, en plein hiver, répandent les fièvres, et des brigands. Que ces terres soient rendues à la liberté, à la civilisation, et vous verrez quelle mine de richesses véritables, de richesses honnêtes, elles constitueront pour nous. Je dis *nous,* à dessein, car, alors que le Turc collaborait naturellement avec l'Allemand, le Grec est natu-

rellement appelé à collaborer avec le Français. En voulez-vous la preuve ? Elle existe, palpable et édifiante. En 1904, les Allemands fondaient une grande banque destinée à exploiter tout l'Orient, et devant, dans la pensée de ses fondateurs, s'appuyer tant sur le Turc que sur le Grec. Au bout d'une année à peine, cette banque se scindait en deux : l'une, portant le nom de *Die Orient Bank*, resta germano-turque ; l'autre, due à la coopération de la Banque Nationale de Grèce et de banquiers parisiens, devint la *Banque d'Orient*. Ainsi, par une aventure sans précédent, les Allemands cherchant à s'installer en terres grecques ont travaillé pour l'influence française. Ceci montre tout ce que la France peut tirer de la Grèce et de ses ressources, le jour où elle prendra les initiatives nécessaires.

Ces initiatives, je sais qu'on est en train de les prendre, et le gouvernement hellénique fait tout ce qui est en son pouvoir pour les encourager. Et s'il encourage les intérêts à venir, est-il besoin de dire qu'il protégera aussi les intérêts existants ? J'ai parlé tout à l'heure d'affaires levantines. Ce ne sont heureusement pas les seules affaires qui existent en Orient. La France a profité des heures trop brèves où un vent de réforme a soufflé sur la Turquie, pour créer des banques, des chemins de fer, des sociétés

de quais et de mines. Toutes ces institutions sont hautement appréciées par le gouvernement hellénique ; loin de leur créer des difficultés, il fera tout ce qui est en son pouvoir pour qu'elles prennent l'essor qu'elles méritent. M. Politis a fait à ce sujet à la Société d'Economie Politique des déclarations qui sont à retenir.

Je ne veux pas insister davantage sur le côté matériel. La France n'a pas des intérêts matériels en vue ; fidèle à la plus noble de ses traditions, elle ne poursuit, pour les autres comme pour elle, que cette justice que Gambetta a eu raison de nommer immanente. Il est cependant consolant de relever que la réalisation de cette politique altruiste qui fera une Grèce libre, forte et unie, et rendra à la Thrace et à l'Ionie leur antique prospérité, coïncide pleinement aussi bien avec les intérêts politiques et intellectuels qu'avec les intérêts économiques de votre pays.

André Andréadès.







LA GRÈCE DU SOLEIL ET DES PAYSAGES

Mesdames et Messieurs,

Entre tant de façons d'envisager la Grèce, j'en ai choisi une qui exige peut-être, au préalable, quelques explications. Notez que cette façon n'est point exclusive des autres. Je dirai même qu'elle les suppose. Mais enfin c'est un point de vue particulier, qui n'est pas précisément celui auquel se placent d'habitude nos contemporains et qui pourtant fut assez familier aux artistes et aux amateurs de nos siècles classiques. Je vous convie avec eux et avec MM. Daniel Baud-Bovy et Frédéric Boissonnas, dans

leurs beaux livres sur la Grèce, à considérer cette terre privilégiée non pas seulement comme un pays d'art et d'archéologie, un pays de musées et de ruines esthétiques, mais aussi comme un pays de lumière, de belles lignes, de couleur et, pour tout dire enfin, de beautés naturelles. En même temps que les ruines des temples et les débris de statues, nous vous invitons à admirer les paysages qui les encadrent et qui ajoutent un charme nouveau à leur beauté, quand ils n'en sont pas une partie essentielle. Cette manière qui consiste à ne point séparer la ruine antique de son paysage moderne, ce fut celle de beaucoup de nos peintres depuis Le Poussin jusqu'à Hubert Robert, ce fut la manière classique par excellence. C'est aussi la méthode qui paraît la plus prudente pour le voyageur d'aujourd'hui, celle qui, en tout cas, lui infligera le moins de déceptions.

Si naturelle qu'elle semble, je crois néanmoins devoir la justifier par quelques considérations préliminaires.

*
* *

Car enfin on peut me dire, — et l'on n'y a pas manqué : « Eh quoi ? lorsqu'il s'agit de chefs-d'œuvre comme le Parthénon, l'Erechteion ou le petit temple

de la Victoire Aptère, ne convient-il pas de les considérer uniquement en eux-mêmes, indépendamment des circonstances de temps et de milieu ? Le Parthénon, c'est le Beau réalisé, le Beau en soi ; la lumière et le paysage n'y sont rien, n'y ajoutent rien. Arrière le paysage ! Ce que nous venons voir, ce n'est pas l'œuvre de la nature, c'est l'œuvre de l'art poussé à sa perfection suprême !... Autrement, si vous tenez compte du cadre, des colorations de l'atmosphère, des jeux de la lumière, il n'est œuvre si médiocre, ou même si laide qui ne puisse se transfigurer sous les fantasmagories d'une aurore ou d'un soleil couchant. La tour Eiffel elle-même sera belle, grâce à certaines conditions de l'atmosphère, à des féeries lumineuses d'une splendeur exceptionnelle... Non ! Il faut envisager ces chefs-d'œuvre en dehors de toutes les vaines contingences, de toutes les circonstances anecdotiques qui donnent de la grâce ou de la gentillesse à des tableaux de genre. Parce qu'ils sont la perfection réalisée, ils font partie de la Grèce visible et tangible, laquelle est de tous les temps et de tous les pays. »

Vous avez reconnu là, Mesdames et Messieurs, l'idée essentielle qui anime la fameuse *Prière sur l'Acropole*, de Renan : « Si la perfection a été réalisée quelque part, proclamait l'auteur de la *Vie de Jésus*,

je suis sûr que c'est ici !... » Sur quoi, Jules Lemaître faisait remarquer : « Que c'est étrange ! Cet homme qui a douté de tant de choses se déclare convaincu de cela ! *Le bel acte de foi !...* » Cet acte de foi, nous sommes tous prêts à le prononcer nous-mêmes. Il est certain que les débris de l'Acropole d'Athènes éveillent en nous l'idée de la perfection, ils nous donnent même l'illusion de la réaliser pleinement. Je dis l'*illusion,* car notez qu'il s'agit, en réalité, non pas d'œuvres intactes et achevées, mais de *ruines* et de *fragments*. Or, la ruine est tout près d'être le contraire de l'idéal de perfection classique. Qui dit *perfection classique* dit quelque chose de fini, d'achevé, d'harmonisé avec tout un ensemble. La ruine, le fragment, l'inachevé sont essentiellement romantiques. Une ruine, c'est une porte ouverte sur le rêve, c'est la liberté donnée à toutes les fantaisies de l'imagination. Et précisément la *Prière sur l'Acropole* de Renan paraît être la plus brillante de ces fantaisies.

J'irai plus loin, Mesdames et Messieurs : non seulement les débris de l'Acropole ne sont que des débris, mais ils peuvent nous tromper, mais ils nous trompent certainement sur le caractère de l'œuvre d'art à laquelle ils appartenaient. Ils ont été arrangés ou disposés par le temps et les catastrophes, selon les exigences du goût moderne. Par exemple, les ruines

du Parthénon ont été dégagées de toutes les bâtisses qui les offusquaient, allégées des murailles qui masquaient les entrecolonnements, nettoyées de leurs polychromies et d'une foule de détails ornementaux qui nous eussent peut-être contrariés. Certaines colonnes ont été remises sur leur socle, d'autres sont couchées par terre dans un beau désordre qui est un effet de l'art. Certains édicules, comme le temple de la Victoire Aptère, ont été reconstruits de toutes pièces par des architectes allemands, comme on reconstruit un jeu de patience, auquel il manquerait d'ailleurs une foule de morceaux importants. Et je vous rappelle en passant qu'aucune des statues célèbres de l'art hellénique, telles que nous les voyons aujourd'hui dans nos musées, ne donnent une idée exacte de ce qu'elles furent pour les yeux des anciens. Les bijoux dont elles étaient chargées, les colorations visant à donner l'illusion de la chair, la polychromie, les accessoires métalliques, les yeux d'émail, les lèvres peintes, les joues fardées, — tout cela a disparu.

Il est bon de le rappeler à ceux qui, comme Renan, professent en bloc, — et sans préciser d'ailleurs s'il s'agit des fragments que nous avons sous les yeux, ou des œuvres mêmes dans leur intégrité primitive, — que l'art grec, c'est la perfection absolue. Néan-

moins — et ces réserves faites, — il faut reconnaître que les meilleurs de ces fragments et les plus célèbres de ces ruines éveillent dans l'esprit l'idée de la Beauté parfaite et que, à ce titre, ils font partie de ce qu'on est convenu d'appeler « la Grèce éternelle ».

« La Grèce éternelle », c'est un pur idéal, — l'idéal qui se dégage de l'art, de la littérature, de la philosophie et de la science helléniques. C'est le sens d'une perfection si achevée qu'elle semble se suffire à elle-même, qu'elle ne tient à rien, qu'elle existe en soi et par soi comme l'absolu. C'est aussi le sens de la mesure, de la force soumise à la grâce et à l'harmonie. Et c'est encore et surtout une méthode intellectuelle, celle du bien-penser et du bien-dire, — une rhétorique et une logique. C'est le plus grand et le plus heureux effort qui ait été tenté par l'esprit humain vers la pure lumière de l'intelligence, c'est l'affranchissement des ténèbres et des mirages de la sensation, — la conviction enfin qu'aller vers l'inintelligible, c'est aller vers le non-être...

Tous ces traits composent l'image d'une Grèce idéale, qu'on peut bien appeler *éternelle*, parce qu'elle répond merveilleusement aux aspirations les plus profondes et les plus durables de notre humanité occidentale. Cette image peut s'éclipser partiellement ou même totalement à de certaines époques de lassi-

tude, ou sous l'assaut de la barbarie, — qui est éternelle, elle aussi, — mais elle est toujours sûre de renaître, dès que l'esprit occidental arrive à se ressaisir.

Or, cette Grèce-là, pure conception de l'esprit, il est bien inutile de se déranger, de passer l'eau et de faire le voyage pour la contempler. Nous pouvons l'évoquer à loisir dans notre cabinet, au milieu de nos livres, de nos moulages et de nos photographies. C'est même la manière la plus sûre et la plus commode, celle qui nous garantit le mieux contre les démentis désagréables de l'expérience.

Mais, si nous nous dérangeons, si nous allons voir de nos yeux la Grèce visible et tangible, c'est que nous prétendons à quelque chose de plus, c'est que, — cet idéal grec — nous voulons le voir réalisé dans quelques-unes au moins de ses œuvres les plus fameuses. Et dès lors le milieu et l'atmosphère importent extrêmement. Car l'œuvre a été composée en vue de ce milieu et de cette atmosphère. Otez le Parthénon de sa colline et de son ciel lumineux, ôtez le Louvre de son fleuve, de sa lumière fine ou voilée de brumes, — et vous détruirez une bonne partie de l'effet qu'ils doivent produire. C'est un caprice de dilettante de ne vouloir considérer dans un temple grec que le profil d'une colonne ou la ligne d'une archi-

trave. Le temple a été fait pour être contemplé dans son ensemble et pour s'adapter à un climat, à un paysage, à une atmosphère.

Sans doute, l'Acropole d'Athènes nous offre quelques merveilleux modèles de cette adaptation parfaite. Si incomplète que soit une ruine comme le Parthénon ou le petit temple de la Victoire, ce qui en subsiste est néanmoins suffisant pour nous donner une idée de l'ensemble primitif, et alors la ruine prend toute sa valeur, avec sa beauté propre d'abord, sa beauté unique et réellement incomparable, et ensuite avec celle que lui confèrent sa colline, son ciel, sa lumière, le splendide cortège de figures historiques et légendaires qui surgissent de son sol, qui flottent autour d'elle et qui lui font comme une figuration perpétuellement vivante. Derrière les colonnes de la cella, ce ne sont pas seulement des perspectives aériennes, ce sont celles de l'histoire, de la légende humaine et divine qui se croisent à l'infini...

Malheureusement ces spectacles sont rares dans l'Hellade moderne. Pour les autres ruines, outre que leur valeur d'art n'est plus la même, elles sont si mutilées, réduites à des débris si rares, à des vestiges tellement évanescents, qu'à moins d'être un archéologue de profession, il est impossible de se faire une idée satisfaisante de l'édifice intact, et que, en tout

cas, les émotions esthétiques escomptées sont plutôt lentes et pénibles à se produire. Je sais bien qu'on peut recourir aux travaux de l'archéologie, emporter avec soi des manuels et même de savants ouvrages. Mais l'histoire de l'art, comme l'archéologie, est très souvent incertaine dans ses conclusions, obligée à des conjectures, et quand elle nous offre quelques certitudes, il n'est pas toujours sûr que ces certitudes nous soient plaisantes. Chez nous, dans notre cabinet de travail, nous supportons sans peine ces petites déceptions. Il n'en est pas de même du voyageur, qui, s'il s'est dérangé, veut être payé de sa peine par le plaisir de l'admiration ou de l'étonnement.

Par exemple, quel effet nous eût produit le Parthénon lui-même, dans son intégrité, avec ses murailles debout, ses polychromies, ses accessoires ornementaux, ses dépendances utilitaires ? On n'ose pas trop y penser. Aujourd'hui, tel qu'il a été arrangé par les archéologues et les architectes, il plaît à notre goût. Mais rappelons-nous que des hommes, très proches pourtant de nos actuelles générations, des romantiques comme Chateaubriand ou Lamartine, ne l'ont point passionnément admiré. Lamartine, dans son *Voyage en Orient,* le mentionne à peine, le déclare « manqué » et, devant l'Acropole, se prend à regretter Saint-Pierre de Rome... Chateaubriand,

dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* tout en proclamant la supériorité de l'art de Phidias et d'Ictinos sur notre pseudo-classique, s'est préoccupé surtout des effets pittoresques de la lumière sur les ruines et le paysage, notant les corneilles de l'Acropole, leurs ailes « glacées de rose par les premiers reflets du jour » et les belles teintes « fleur de pêcher » qui coloraient les frises de Phidias, avec la mobilité et l'intensité des ombres sur les bas-reliefs. Quant à nos classiques du grand siècle, il est plus que probable qu'ils eussent goûté difficilement cette sévère et dure architecture dorique et qu'ils l'eussent trouvée insuffisamment ornée pour leur goût.

Pour le voyageur qui poursuit des émotions esthétiques, il est donc plus sûr et plus prudent de ne pas trop chercher à reconstruire en imagination ce qui a disparu, de s'en tenir bonnement aux ruines telles qu'elles s'offrent à lui, au paysage environnant, tel qu'il se présente et de demander à la ruine et à son cadre le plus clair de son plaisir.

* * *

Ainsi, Mesdames et Messieurs, à côté de la *Grèce éternelle,* qui est de tous les temps et de tous les pays,

qui s'évoque n'importe où, qui est un culte tout intime et tout spirituel, il y a, pour le voyageur, une Grèce visible et tangible, qu'on pourrait appeler, comme je l'ai fait dans un de mes livres : *La Grèce du soleil et des paysages*.

Certes, la lumière de la Grèce n'a rien de plus éclatant que celle de tous les pays méditerranéens. On peut même avouer qu'elle est plus pure, plus radieuse dans l'Afrique du nord, sur les Hauts-Plateaux, ou dans les régions désertiques ; et certainement en Egypte, dans cette région d'enchantements que sont les bords du Nil, à partir de Louqsor, elle atteint à une splendeur de féerie, à une subtilité et à une richesse de nuances que l'œil ne connaît pas en Grèce. Et, d'autre part, les paysages grecs, que ce soient ceux de la plaine, de la montagne, des rivages ou des îles, n'ont rien de particulièrement extraordinaire. Il est facile de trouver aussi bien et même mieux dans n'importe quel pays méditerranéen. Et pourtant ils sont uniques au monde et véritablement incomparables. Ils le sont par la présence de quelques ruines illustres qui restent des modèles de grâce et de beauté, par les souvenirs historiques, légendaires, mythiques, lyriques, épiques, dont ils sont, pour ainsi dire, habités. Ce sont des paysages chargés d'histoire, de poésie, d'émotions religieuses. De là vient

qu'on ne peut nommer la plus humble bourgade de ce pays-là sans faire surgir immédiatement dans les mémoires une foule de fantômes héroïques ou divins, sans émouvoir l'âme tout entière. Et enfin, Mesdames et Messieurs, ces paysages privilégiés ont aussi leur beauté propre, leur charme original, qui peuvent être goûtés même indépendamment des ruines qui les embellissent ou des grands souvenirs qui les transfigurent.

Ces paysages de la terre classique, je ne les ai pas tous vus et parcourus, tant s'en faut. Mais vous avez ici des guides excellents pour vous y conduire ; ce sont les photographies de M. Frédéric Boissonnas et les descriptions de M. Daniel Baud-Bovy, qui, avec une ferveur de pélerins, ont exploré l'Hellade entière et ont essayé de la fixer sous tous ses aspects et dans toutes ses parties, aussi bien la Grèce continentale que celle des îles ioniennes et des Cyclades. Néanmoins, pour ma part, après un séjour de près de trois mois, je crois avoir assez vu de ce pays pour me faire une idée suffisante de ses principaux aspects, et, puisque c'est le sujet même de cette conférence, je vais essayer de vous indiquer quelques-uns de ces aspects essentiels du paysage grec.

Le premier de ces aspects, celui qui frappe dès

l'arrivée, c'est celui de l'Attique, de ce que j'appellerai la *Grèce pierreuse*. Le centre de cette région, c'est l'Acropole d'Athènes avec sa couronne de temples. C'est là qu'on revient sans cesse et qu'on finit par se tenir, car, dans ce pays de sécheresse et de relative stérilité, si l'on excepte les musées, les ruines d'Eleusis ou celles du temple de Sunium, il n'y a pas autre chose à voir. Mais rien au monde ne mérite plus d'être vu, revu, contemplé sans cesse que cette colline sacrée de l'Acropole, et, par dessus tout, les débris du Parthénon, sous toutes leurs faces, à toutes les heures du jour, en toutes les saisons. C'est un spectacle toujours nouveau, inépuisable, d'une variété et d'une splendeur infinies. Que ce soit dans le vent, sous la pluie, sous la neige, après une ondée d'orage, ou dans le flamboiement d'une après-midi d'été, les vieux marbres millénaires de l'Acropole vous ménageront le plaisir ou l'éblouissement d'une beauté nouvelle et imprévue. Et enfin ce belvédère sans pareil, d'où l'on domine les lieux les plus illustres qu'aient consacré l'histoire et la poésie, vous sera un perpétuel motif de méditation et d'exaltation lyrique.

De la lumière sur des marbres immortels, des couleurs vivantes sur des contours parfaits, de la poésie sur un pays aride, sans verdure et sans eau, mais dont tous les sommets portent un nom sonore et qui

retentit longuement dans la mémoire des hommes, voilà ce que vous offrira toujours l'Acropole d'Athènes. Ces deux caractères essentiels — splendeurs lumineuses, panorama des souvenirs — ont été fixés tout de suite et d'une façon définitive par Chateaubriand dans deux descriptions fameuses, l'une dans les *Martyrs,* l'autre dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Relisons-les encore une fois, pour le plaisir de lire ensemble d'admirables phrases, et puis enfin, parce qu'il est impossible de mieux dire :

« J'ai vu du haut de l'Acropolis le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette ; les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous ; leurs ailes noires et lustrées *étaient glacées de rose* par les premiers reflets du jour. Des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles. Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient *de la plus belle teinte de la fleur du pêcher.* Les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief... Au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de la lumière, et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nou-

veau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu. »

La dernière phrase ne fait qu'esquisser à grands traits le paysage matériel. Voici maintenant le paysage tout entier, avec ses noms glorieux, ses illustrations et tout le cortège de ses souvenirs :

« Jamais si brillant spectacle n'avait frappé les regards d'Eudore. Athènes s'offrait à lui dans toutes ses pompes. Le mont Hymette s'élevait à l'Orient, comme revêtu d'une robe d'or. Le Pentélique se courbait vers le Septentrion pour aller rejoindre le Permesse. Le mont Icare s'abaissait au couchant et laissait voir derrière lui la cime sacrée du Cithéron. Au midi, la mer, le Pirée, les rivages d'Egine, les côtes d'Epidaure, et, dans le lointain, la citadelle de Corinthe terminaient le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux ».

« Le cercle entier de la patrie des arts, des héros et des dieux », et d'autre part « les sculptures de Phidias frappées d'un rayon d'or et qui semblent se mouvoir sur les marbres », voilà le grand sortilège de l'Acropole, le charme unique de l'Attique stérile. Mais le voyageur, qui n'est qu'un voyageur, trouve dans ce concert de belles formes, de couleur et de lumière splendides, de grands souvenirs enfin, ses plus sincères jouissances et ses plus hautes émotions. Mes-

dames et Messieurs, on va vous montrer ce panorama de l'Acropole [1], pris du temple de la Victoire Aptère, et enfin les ruines célèbres du temple de Neptune au bord du promontoire de Sunium [2].

Certes, le philosophe, l'esthéticien ou l'archéologue peuvent s'exalter ici pour autre chose, et Chateaubriand n'y a pas manqué. Mais ce serait ne pas connaître la Grèce que de s'en tenir à l'Attique et à la banlieue d'Athènes. Cette sécheresse même nous invite à visiter la Grèce agricole et forestière, la Béotie ou l'Eubée. On y trouvera des paysages peut-être moins glorieux que le paysage athénien, mais plus épanouis, plus étranges et quelquefois aussi plus grandioses. Pour moi, un de mes plus vifs souvenirs de voyageur, c'est une excursion que je fis par un soir de lune à la pointe de l'île d'Eubée, en face de Volo et des montagnes de Thessalie. Ceux qui connaissent ces merveilleux paysages voudront bien me pardonner si, en lisant les quelques pages qui vont suivre, j'essaye d'en donner l'impression à ceux qui ne les ont pas vus.

« La pause indécise entre le coucher du soleil et le lever de l'aube nocturne...

[1] Le paysage de Salamine.
[2] Le temple de Sunium.

Un jour irréel argente les arrière-fonds de l'espace et le ciel mauve, où une lune fantôme, peu à peu, accuse sa rondeur floconneuse. A dos de mulet, nous montons vers les derniers contreforts de l'Eubée. Le chien de la ferme nous précède dans le sentier rocailleux, que les sabots de nos bêtes tâtent prudemment dans l'ombre.

A mesure que nous nous élevons, le paysage indistinct s'élargit, recule vers les limites de l'horizon. Tout à coup, entre les branches délicates des trembles, une longue traînée lumineuse s'allume : c'est la mer, le golfe de Pagase, les étendues liquides dont nous sommes pressés de toute part. Mais à cette hauteur, derrière le rideau des verdures, on n'en aperçoit qu'un morceau bleuâtre, et les fines nervures des feuilles se découpent en noir, comme les plombs d'une verrière, sur le vide lointain et miroitant.

La clarté douteuse est devenue tout à fait bleue. C'est la nuit splendide. Nous allons dans la pénombre claire... Des blancheurs, qui d'abord paraissent immobiles, remuent vaguement, d'un mouvement que l'on croirait hallucinatoire : on devine des troupeaux qui se reposent ou qui broutent. Les toisons luisent sous la lune, et, brillante comme une tige de cristal, la houlette du berger se dresse au milieu des brebis, dont la laine se confond avec celle de son manteau...

Nous montons toujours. Les halliers se succèdent, mais les yeuses et les trembles ont disparu : il n'y a plus maintenant que des pins avec leurs senteurs entêtantes de résine... Enfin, nous atteignons une plate-forme rocheuse, où l'on butte dans les pierres et les broussailles. Pas un arbre ! L'espace se découvre à perte de vue.

Sous des flottements soyeux de brouillards, la plaine d'où nous venons se déroule à nos pieds, la prairie des nymphes aux platanes centenaires ; plus loin, le golfe de Pagase, le canal d'Oropesi, le canal d'Atalante, et, derrière cette ceinture de mer phosphorescente, des ondulations infinies de murailles et d'entassements géologiques, un pullulement de pics et de sommets. Mon guide me les nomme l'un après l'autre : le Parnasse, l'Hélicon, l'Othrys, l'Olympe, l'Œta, le bûcher d'Hercule !... Contours suaves, veloutés par les brumes, et cependant si vigoureux, si nets, qu'on les dirait tracés par la main d'un artiste géant sur la carte du ciel.

Ces cimes mythologiques, hantées jadis par les dieux, et dont on a tant rêvé, les voir ainsi tout d'un coup, toutes ensembles réunies sous le regard, à la façon d'un chœur d'où va s'élancer l'hymne des souvenirs, quel bondissement de la pensée et de l'imagination ! La lumière morte de la lune les transfigure,

ajoute à leur mystère le reflet d'on ne sait quel monde inconnu. On se persuade, par moments, que tous ces sommets s'animent, que ce ne sont plus des montagnes, mais des êtres fabuleux qui s'ébauchent au fond de la nuit divine, parmi les scintillations innombrables des espaces stellaires...

Je sens que je resterais là jusqu'à l'aube à contempler ces belles formes de la terre, à m'enivrer d'images légendaires, de poésie nocturne, de splendeurs désirables, — et d'immensité... »

Je m'arrête un instant, Mesdames et Messieurs. On va faire passer devant vos yeux quelques paysages thessaliens, sinon pris de l'île d'Eubée, du moins voisins de l'Eubée, *l'Olympe vu de Larissa,* et *les Météores au soleil couchant.*

Maintenant je reprends le récit de mon ascension dans la montagne eubéenne :

« Mon guide m'entraîne... Nous gravissons, toujours vers le nord, par des sentiers de plus en plus escarpés. Les pins foisonnent de nouveau, les halliers inextricables recommencent, tellement épais que l'on ne voit pas le ciel. Nous cheminons dans une obscurité presque complète.

Après un temps inappréciable, les halliers s'éclaircissent, les étoiles reparaissent. Nous escaladons une dernière montée abrupte. Le chien qui nous a devancés aboie furieusement. Nous touchons la crête... Stupeur ! Un gouffre s'enfonce devant nous, un précipice de verdures, au fond duquel luit comme un écroulement de pièces d'or, un trésor fantastique qui bouge avec une vie étrange sous le rayonnement de la lune. Un étang s'est formé là, au creux de cette combe sauvage, et ce sont les frissons lumineux de ses vaguelettes dans les ténèbres qui excitent les aboiements du chien.

Je voudrais la toucher, cette eau de rêve, cette eau ensorcelante ! Mais elle est si loin de nous, elle se dérobe si jalousement !... Je trempe mes mains dans un ruisselet qui s'y déverse par des fissures souterraines : il est d'un froid tranchant qui saisit, qui vous agite d'un frisson de fièvre...

Alors, devant cette coupe d'eau glacée, à la fraîcheur mortelle, une vision m'obsède — celle de la Vierge froide qui s'y baigna jadis avec ses Oréades — de Diane très pure et très féroce, suivie de ses meutes dévorantes et brandissant ses cruelles flèches d'or, de l'ogresse qui n'avait pas soif seulement du sang des bêtes et pour qui l'on fouettait des jeunes gens liés aux colonnes de ses temples !... Sœur d'Apollon,

Hécate au triple visage, elle règne toujours sur ces hauteurs, dans cette gorge inaccessible, où l'on ne voit que le ciel désert, la lune trop belle, aux enchantements perfides, sur cette nature ardente et vigoureuse qui vous oppresse, qui vous grise par tous ses parfums, par tous ses philtres végétaux, et qui vous enlace dans le serpentement de sa sève...

Le lendemain, à la tombée de la nuit, je regagne Ædipso par le même chemin, en longeant le canal d'Atalante. Encore une fois, à travers le jaillissement des verdures, la mer m'apparaît, la mer laiteuse sous ses voiles de brumes... J'ai l'illusion d'avoir fait un grand voyage qui m'aurait conduit au cœur même de l'Hellade. Athènes « la pierreuse » ne m'en avait offert que le squelette : âpre terre lumineuse, où ne poussent que des fleurs de marbre, des temples et des statues ! Maintenant, je connais une autre Grèce, celles des forêts, des matelots et des laboureurs, celle aussi des jeunes dieux farouches qui puisaient leur grâce et leur force dans l'eau de ses fontaines et qui tiraient de la pulpe de ses fruits, la liqueur immortelle de leur sang... Et je salue avec piété ces montagnes couronnées de pins où j'errais hier, et sans cesse ma pensée rôde autour du petit étang glacé qui dort là-haut, sous le pâle baiser de la lune... »

Mesdames et Messieurs, à défaut de ce petit lac eubéen, on va vous montrer les vues de quelques lacs plus illustres, qui vous en donneront une idée lointaine : le *Stymphale,* le *Phœnée,* la *Chute du Styx,* le fleuve qui arrosait les Enfers de la mythologie grecque.

Et maintenant, voici un autre aspect du paysage grec : *La Grèce des montagnes et des sanctuaires,* une Grèce à la fois plus sombre, plus dénudée, plus sauvage et plus éclatante. Delphes, avec ses ruines, sa fontaine miraculeuse, son temple d'Apollon, son théâtre, son stade et ses trésors, en est le type le plus complet, le plus impressionnant que je connaisse.

Regardons d'abord de loin le profil du paysage delphique. Je suppose que nous y arrivons à l'aube, que nous sommes en mer, sur le golfe de Corinthe, et que nous allons débarquer à Itéa, le petit port qui conduit à Delphes.

« Ce fut étrange et grandiose. Dans le froid vif du matin, la mer plate comme un miroir d'argent serti entre les découpures des rivages, les anses solitaires, les promontoires décharnés, les montagnes étagées en une succession de cirques farouches, toute l'immense étendue semblait frappée de mort : on aurait

dit un grand paysage gelé. Pas d'ombres sur ce désert âpre de montagnes et d'eaux. Le soleil était encore derrière l'horizon et la lumière débile répandait une pâleur uniforme sur les roches toutes nues et sur la mer inerte et sans couleur. Pas de bruit non plus. Un silence qui pesait comme un air d'orage et que rompaient seulement, par intervalles, des chants de coqs stridents et clairs...

Le navire se rapproche.

Au fond d'une baie, arrondie comme un lac, quelques maisons blanches s'ordonnent en avenues rectilignes, un campanile surgit. C'est Itéa, la bourgade où je vais descendre. Par derrière, une plaine resserrée, une mince bande d'or qui s'allonge entre des parois de marbre jaune. Et, tout de suite, surplombant, des écroulements rocheux, la muraille du Parnasse, avec sa double corne. Delphes est là-haut, cachée dans le creux de la montagne apollinienne.

De ce repaire inaccessible, l'Archer divin domine tout ce pays stérile et magnifique, que le feu de sa fureur paraît avoir dévasté pour toujours... »

Mesdames et Messieurs, on va vous montrer *un lever de soleil sur le golfe de Corinthe* — puis le *même golfe de Corinthe avec le Parnasse*, vues qui

ne répondent encore qu'imparfaitement à celle que j'ai essayé de fixer.

Nous avons vu Delphes du dehors. Maintenant nous allons essayer d'y pénétrer :

« Au sortir du moderne village de Delphes, la route, qui semble barrée par un vaste horizon montagneux, oblique brusquement à gauche. Le coup de théâtre est si soudain, si imprévu, qu'on en éprouve un moment de stupeur. On tombe dans une espèce de défilé en demi-lune, fermé à l'autre extrémité par le double mur des Phédriades et suspendu au-dessus d'un ravin à pic. Une étroite terrasse écrasée sous une chute de rochers perpendiculaires et qui s'abîme dans un précipice, — voilà Delphes, l'antre d'Apollon, le nid d'aigle, où, comme un voleur de grands chemins, l'Archer céleste se tenait embusqué.

On a l'impression d'entrer dans un coupe-gorge. En tout cas la terrasse de Delphes est éminemment propice aux embuscades et rien ne devrait être plus facile à défendre que ce corridor tortueux qui se resserre à chaque bout entre de hautes coulées rocheuses. Un tel avantage le désigna sûrement à la prudence des prêtres et aussi des peuples, pour y bâtir un sanctuaire. Apollon était riche. Autour de son temple s'accumulaient des offrandes accrues de

siècle en siècle... Il fallait autant que possible soustraire tant d'or et de choses précieuses aux convoitises des brigands, des aventuriers, des envahisseurs étrangers. C'est donc tout d'abord pour des motifs d'utilité qu'on abrita le dieu pythien derrière cette farouche clôture de rochers... Et c'est cela qui frappe immédiatement, quand on arrive à Delphes : le hérissement belliqueux, l'altitude inexpugnable du site... »

Ce hérissement, cette altitude — l'étroite terrasse enfin, écrasée sous une chute de rochers perpendiculaires — on va essayer de vous en donner l'impression à l'aide des photographies que vous allez voir : *La gorge de Delphes, le temple d'Apollon* et *les Roches Phédriades,* enfin *le soubassement du temple.*

Mesdames et Messieurs, un autre aspect du paysage grec serait celui de *La Grèce pastorale.* Nous l'irions chercher de préférence dans le Péloponèse et, naturellement, en Arcadie ou aux environs de Sparte, dans la région du Taygète.

« Le Taygète reste une des plus admirables montagnes du monde. Il n'est pas très élevé, mais il pro-

duit un singulier effet de puissance et de beauté. Les contrastes y sont continuels : des sentiers agrestes, bordés de noisetiers, de mûriers, de châtaigniers et de platanes, puis des gorges dénudées, sans un arbre, sans un brin d'herbe, de larges corridors de marbre, avec des chemins taillés en échelles et si glissants que les mulets eux-mêmes y gauchissent, des précipices miroitants comme des puits d'albâtre, des cascades, des trous d'eau stagnante qui luisent comme des lentilles d'émeraude dans des bassins de marbre blanc, des culs-de-sacs et des ravins où s'emprisonne une chaleur étouffante, puis des cols, des brèches, des plates-formes, où circulent de grands courants d'air frais, des brises salines venues de la mer...

Quand on le voit de Sparte et de la vallée de l'Eurotas, tous ces aspects se fondent en une harmonieuse et solide unité. Par-dessus les plaines, la masse du Taygète, avec ses feuillages, ses torrents et ses cascades, apparaît comme une colossale fontaine d'eaux jaillissantes. »

La photographie que vous allez voir vous symbolisera merveilleusement ce paysage du Taygète. Elle représente, au milieu d'une des gorges dont je parlais tout à l'heure, un chevrier avec ses chèvres,

et elle évoque aussitôt les vers fameux d'Alfred de Musset :

> Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
> Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
> Tandis que, pas à pas, son long troupeau le suit...

Enfin, Mesdames et Messieurs, un dernier aspect de la Grèce — *La Grèce des rivages et des ports,* — nous est offert par Corinthe, ses ruines, son port, son golfe admirable, et sa plus admirable citadelle restée debout au sommet de la montagne qui la domine, l'Acro-Corinthe. Cette Acro-Corinthe, placée entre deux mers, est un belvédère plus extraordinaire encore que l'Acropole d'Athènes : il embrasse plus d'immensité. Son enceinte est jonchée de ruines, qui sont comme un abrégé de l'histoire grecque, depuis les temps mythiques jusqu'à l'époque des Turcs et jusqu'à la guerre de l'Indépendance.

Parmi ces ruines, une surtout attire mon attention, me paraît particulièrement signifiante pour une ville maritime, celle du temple de la Vénus Corinthienne, de l'Astarté sémitique intronisée ici par les marchands de Tyr et de Sidon.

« Selon la coutume asiatique, un collège d'hiérodoules était chargé de la servir et mille prê-

tresses attachées au sanctuaire partageaient avec eux les fonctions et satisfaisaient aux exigences du culte.

Elles obsèdent mon imagination, ces prêtresses de Corinthe, dont le renom et les mérites furent si grands que Pindare lui-même, le maître du sublime, ne dédaigna pas de les chanter. Il leur parle en ces termes au début d'une scolie :

« *Jeunes filles qui recevez beaucoup d'étrangers, servantes de la persuasion dans la riche Corinthe, vous qui brûlez les blondes larmes de l'arbre pâle d'où coule l'encens, votre pensée vole souvent vers Aphrodite, la reine céleste des amours. Enfants, elle vous permet du haut du ciel, de cueillir sur vos lits joyeux, le fruit de la tendre saison. Et la nécessité embellit toute chose...* »

Pourtant le poète est pris d'un scrupule : « *Jene sais trop ce que vont dire les maîtres de l'Isthme de ce que j'imagine de mêler ainsi des femmes légères au prélude d'une scolie douce comme le miel. Mais on vérifie la pureté de l'or avec une pierre de touche* ».

Et, tout de suite, libéré de ce vain souci, il entonne son hymne à la louange de l'homme opulent qui le paya : « *O reine de Chypre, voici qu'un troupeau de cent jeunes filles grasses vient d'être amené dans*

ton bois sacré par Xénophon, joyeux de ses vœux accomplis. »

Qu'était-ce que ce Xénophon qui s'offrait un tel jardin de volupté ? Sans doute un vainqueur à la course des chars. Le bois sacré dont il s'agit, c'est peut-être ici qu'il s'élevait, autour du temple de Vénus-Astarté. Le fils de famille avait convié ses amis, ses cochers, ses palefreniers, tout le cortège de serviteurs qui accompagnait habituellement les coureurs olympiques, et l'on était monté en pompe au sanctuaire de la Déesse.

Mais ce passé-là n'est pas si loin qu'on le pense ! Il me semble que je les ai vues quelque part, ces servantes d'Aphrodite, engraissées à point, les joues peintes de vermillon, la chevelure et les mains toutes sonnantes de bracelets et de pendeloques. C'était dans des rues ombreuses de Tunis, ou à Kéneh, dans des gourbis de terre noire, au bord du Nil.

Et soudain, devant ces grands espaces miroitants et calmes, pâmés de langueur sous le flamboiement de la méridienne, je me remémore des midis d'Alger, des siestes moites parmi les odeurs des jasmins enfilés en chapelets et en diadèmes autour des coiffures féminines. Cela sentait le vin d'Espagne, la cannelle et l'encens, et cela se passait dans les patios bleus des petites maisons mauresques, sur les

hautes terrasses où l'on fait les gestes de la prière et de l'amour et où l'on rêve devant la mer, par les soirs de lune... Comme à Corinthe sans doute, dans le temple de l'Aphrodite Pandémos, on rencontrait là des femmes de tous les pays, des Gétules, des Numides et des Garamantes, des Siciliennes, des Gaditanes et des Baléares. Tant d'êtres venus de régions si diverses et qui se livraient aux regards dans la candeur des mouvements les plus primitifs et les plus essentiels de leur nature, quelle plongée sur l'âme des races !

Corinthe, très probablement, procura des sensations pareilles aux jeunes Romains qui débarquaient en Achaïe, à la suite d'un propréteur ou d'un proconsul. C'était la grande fête de leur puberté... Dans cette Grèce un peu molle et trop raisonnable, sans passions extrêmes, élégante et pauvre, — moyenne en tout — les jeunes filles célébrées par Pindare apportaient quelque chose du faste et de la couleur asiatiques, de la violence et de l'outrance africaines, et, pour tout dire, elles mettaient une sorte de romantisme enivrante dans ce pays classique. Corinthe, le grand creuset des idées et des mœurs, se prêtait merveilleusement à ces alliages ».

Mesdames et Messieurs. Comme Pindare encore, devant « les maîtres de l'Isthme », je m'excuse auprès

de vous de vous entretenir de cet exotisme un peu étrange. Mais, comme dit le vieux poète : « on vérifie la pureté de l'or — et aussi celle des intentions — avec la pierre de touche ». En vous rappelant Corinthe et ses mœurs très mêlées, j'ai voulu seulement vous faire saisir un reflet de couleur orientale et africaine sur le pur marbre de l'Hellade.

*
* *

Mais ces mirages du passé, ces spectacles gracieux ou grandioses de la nature et des ruines antiques ne sont pas tout le paysage. L'homme aussi fait partie du paysage, j'entends l'homme tout entier, non seulement avec son costume et ses mœurs locales, mais avec son âme aussi, son âme d'aujourd'hui et celle de toujours. Un tel sujet, vous le pensez bien comme moi, est immense. Ce n'est pas une conférence, ce sont des volumes, c'est une bibliothèque qu'il faudrait pour l'épuiser. Cependant laissez-moi insister, en terminant, sur son importance. Jamais la connaissance des âmes étrangères, jamais la psychologie des peuples n'a été une science plus indispensable pour nous qu'aujourd'hui.

Néanmoins nous avons encore trop de tendance à nous en désintéresser. Depuis le romantisme surtout,

nous avons pris l'habitude de considérer les voyages comme un divertissement de pure curiosité esthétique. De l'esthétisme nous avons glissé à la badauderie. A la veille de la guerre, le monde extérieur, pour nous autres Français, n'était guère qu'un spectacle cinématographique à l'usage de bourgeois retirés des affaires.

Eh bien, non! La France n'est point retirée des affaires. Elle vient de le prouver par sa victoire. Et le monde extérieur à son tour, lui a prouvé, et d'une façon quelque peu rude, que la retraite et l'abstention ne sont jamais permises à un grand peuple, que ce que nous appelons *la civilisation* n'est qu'un point perdu dans l'immensité de l'univers, et que cette civilisation est constamment menacée. A l'heure actuelle, ce n'est plus la barbarie allemande, c'est la barbarie asiatique et sémitique qui voudraient nous contaminer et nous envahir, sous le masque de la démocratie et de la révolution. Il ne faut pas que ce monde de ténèbres, de violence, d'anarchie et d'horreurs essaie de nous dicter la loi.

Dans cette lutte contre la barbarie, comme au temps des Perses et des Mèdes, les Hellènes sont à l'avant-garde de la civilisation occidentale. Comment vont se comporter ces nouveaux « civilisés » ? Quel concours pouvons-nous attendre d'eux? Voilà quel-

ques-unes des graves questions qui se posent pour nous à l'heure qu'il est. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en Orient aucun peuple n'est plus actif, plus entreprenant que celui-là, plus intelligent, plus cultivé, plus avide de s'instruire, plus patriote, enfin plus ambitieux, plus convaincu de la grandeur de sa mission. Souhaitons-lui la gloire, une gloire digne de ses grands ancêtres, pour le bien de la France, de l'Europe et, j'ose le croire, de l'humanité.

L. Bertrand.

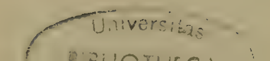






TABLE DES ILLUSTRATIONS



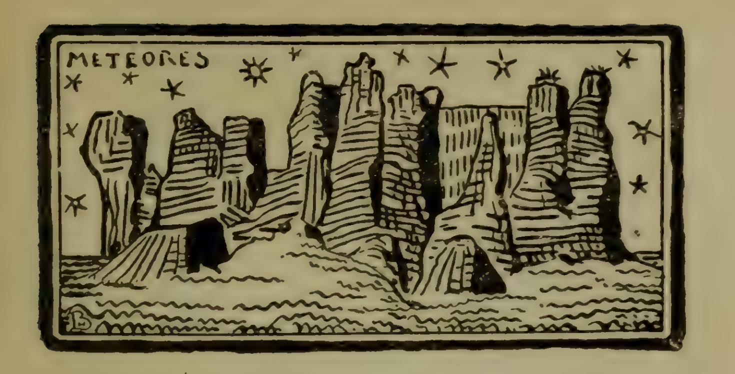


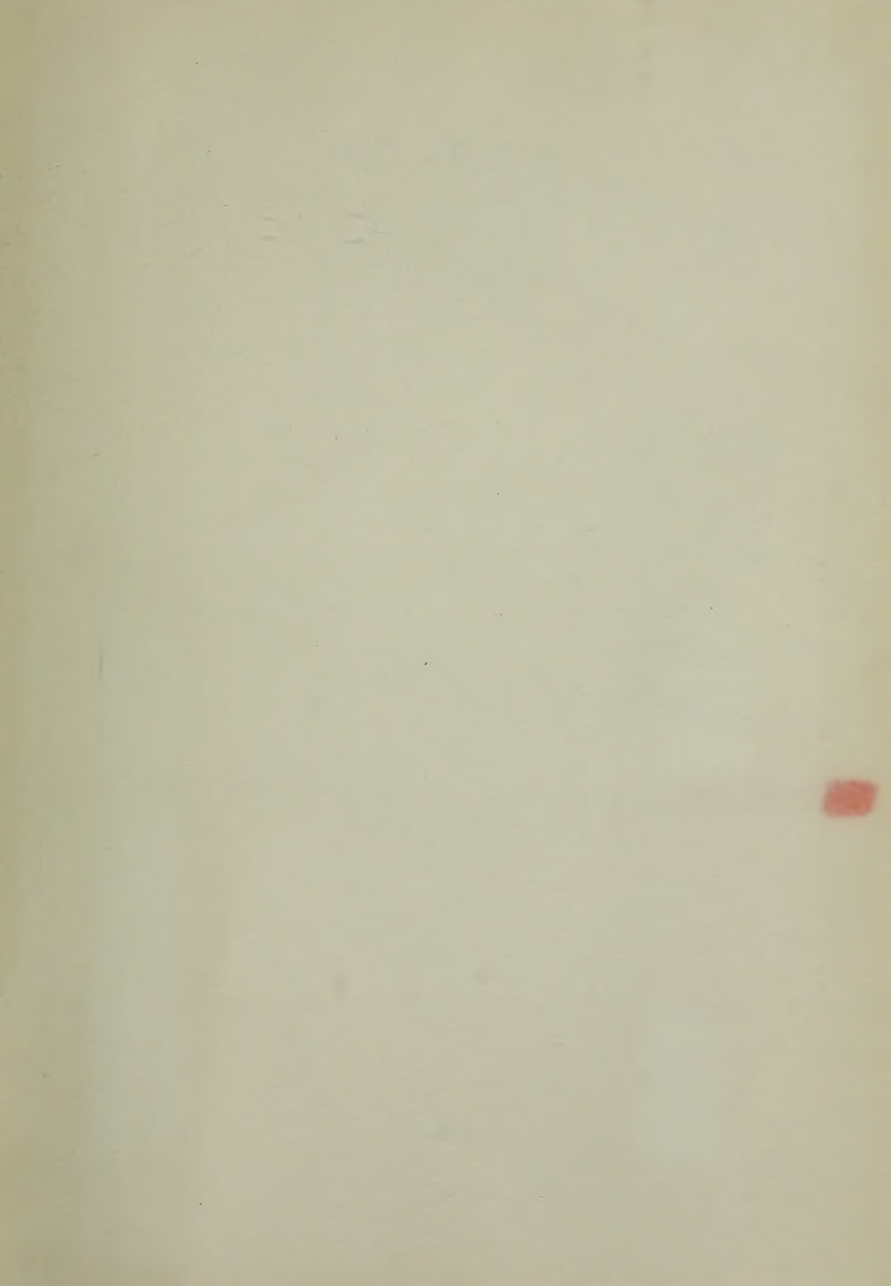
TABLE DES MATIÈRES

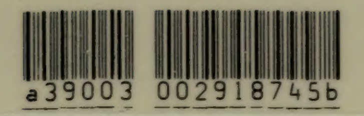
Achevé d'imprimer à Genève
par Albert Kundig
en juin 1919.



Vignettes de Henri Boissonnas.

Planches hors-texte de la Société
de Rotogravure à Genève.




a39003 002918745b

